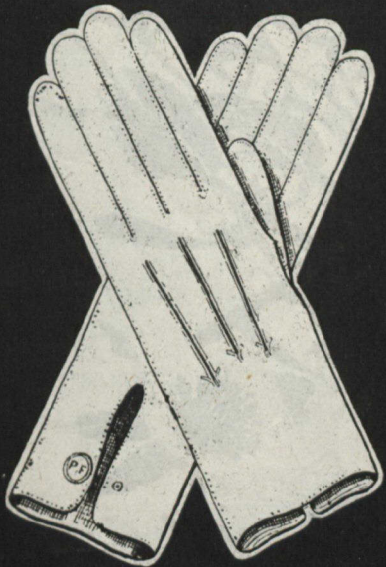


**PAGES
MANQUANTES**



GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU
GLACÉ OU SUÈDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE
PARTOUT

The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne,
Blessent mon coeur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffoquant
Et blême quand
Sonne l'heure,
Des jours anciens
Je me souviens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà
Pareil à la
Feuille morte.

P. VERLAINE.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 11, Montréal, Nov. 1910.

Ce que nos Ancêtres buvaient.

PENDANT qu'on travaille à faire de nous un peuple tempérant, il est intéressant de savoir ce que buvaient nos ancêtres; Pierre Boucher et B. Sulte vont nous l'apprendre.

Ces ancêtres venaient d'un pays où le cidre et la bière étaient les breuvages en vogue et où se buvait très peu de vin, surtout dans le peuple. Ils apportèrent ou reçurent de France des pommiers, mais leurs fruits bons pour la compote ne donnaient pas le cidre.

M. Sulte croit que la bière d'épinette fut la boisson du grand nombre pour commencer. Elle était excellente contre le scorbut. Avant eux les sauvages se servaient de la gomme d'épinette pour combattre cette maladie.

Nos ancêtres burent aussi le "bouillon", boisson normande dont l'usage se perdit assez tôt. Recette: pâte crue levée et fermentée dans de l'eau épicée.

En 1663, Pierre Boucher écrivait: "A l'ordinaire, on boit du vin dans les

meilleures maisons de la colonie, de la bière dans d'autres, aussi un breuvage appelé bouillon qui se boit communément dans toutes les maisons. Les plus pauvres boivent de l'eau qui est fort bonne et commune en ce pays-ci."

Boucher parle de "bonnes pommes", c'est-à-dire de dessert, mais il ne dit rien du cidre.

Vers 1760, l'intendant Talon fait établir de brasseries de bière.

A cette époque le rhum et surtout une eau de vie inférieure appelée "guildive" étaient fort répandus. Ils furent la cause de bien des querelles dont l'histoire de l'époque est remplie.

Quant aux vins, M. Sulte dit qu'ils devaient être de sources variées. Peut-être du bordeaux, quoique sa renommée fut mince, durant le XVIIe siècle, Henri IV avait tenté de l'introduire à Paris sans trop de succès. On lui préférerait le bourgogne. Il devait y avoir d'autres crus, mais nous ne les connaissons pas. Quant à la tisane de Champagne, elle coûtait trop cher pour les gens du Canada.

Le thé, le café, le chocolat vinrent beaucoup plus tard.

Ajoutons que du moment où le pays passa à l'Angleterre, le revenu sur le vin tomba à zéro, parce que, disait le gouverneur Murray, ceux qui en buvaient étaient retournés en France.

D'Argenson.

A NOS LECTRICES

Une aubaine pour elles

En lisant l'annonce concernant les **Modes**, qui paraît dans la dernière partie de ce numéro, nos lectrices trouveront une offre qui les intéressera grandement.



Science Populaire

De la Marche à l'Aviation

Par Pierre Voyer

IL EST logique de supposer que les premiers hommes, après avoir réglé les importantes questions de l'alimentation, du vêtement et du logis, ne tardèrent pas à se préoccuper de quelques moyens propres à rendre plus rapides et plus confortables leurs déplacements. C'est dans la nature humaine, depuis qu'elle existe, de tendre à améliorer son sort.

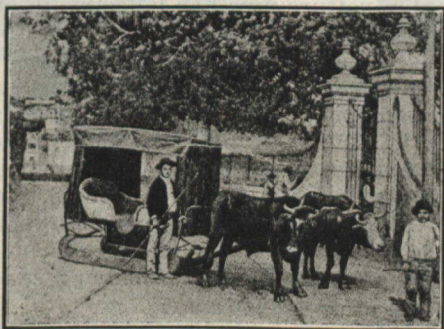
Il est des savants qui prétendent que la première amélioration fut de cesser de marcher à quatre pattes, de se planter sur les deux de derrière. Nous nous bornerons à croire que l'homme marcha dès son origine comme il marche aujourd'hui, et que les premiers aides pédestres qu'il inventa furent, plus ou moins, les précurseurs du patin, de la raquette, du ski, des échasses d'aujourd'hui.

Quand le nombre des humains aug-

menta et, qu'en même temps, s'accrurent le besoin de se répandre dans le lointain et la curiosité de connaître davantage leur patrimoine, il est certain qu'ils songèrent, très logiquement, à utiliser les cours d'eau. Il ne fut pas nécessaire de faire de grands frais d'imagination pour en découvrir le moyen: la vue de troncs d'arbres descendant au fil de l'eau dut suffire. Une fois le "principe" obtenu, de là à creuser ces troncs, à leur assurer l'équilibre, à leur faire remonter le courant à l'aide de bâtons quelconques, il n'y eut qu'un très petit pas. Mais il n'y avait pas des cours d'eau pour aller partout; il fallut songer à des agents de locomotion sur la terre ferme. Or, l'homme qui avait maîtrisé quelques bêtes pour usage domestique rudimentaire ne dut pas être lent à voir tout le parti qu'il pourrait tirer de quel-

De la Marche à l'Aviation

ques-uns d'entre eux pour le transport. Commença-t-il par le chien, par l'âne, par le boeuf, par le cheval, par l'autruche, par le chameau, par la chèvre? Peu importe.



Le char à boeufs de l'Ile Madère.

Il dut s'écouler un certain temps avant que nos premiers ancêtres aient la vague idée d'une voiture quelconque. Toujours aller à poil ou à plumes, c'était pour le moins monotone, à part d'être parfois plus ou moins rude et éreintant. On peut croire que la première voiture qui porta des hommes eut également des hommes pour attelage ou, selon le cas, pour porteurs. Les deux systèmes existent encore. La chaise à porteurs a fait les délices des gens de la haute en France pendant plusieurs siècles; on la retrouve encore dans quelques régions de l'Asie, de l'Afrique, peut-être bien de l'Amérique du Sud. Quant à la voiture traînée par des hommes, il suffit de citer la fameuse jinricksha du Japon; la gravure qui sert d'entête au présent article nous en montre une. Elle est confortable et peut être menée à une allure aussi rapide qu'on le désire.

Mais quand l'homme eut assez d'emprise sur certains animaux, il les habitua au brancard. Il est question aux premiers chapitres de l'Histoire de boeufs soumis au joug, attelés à des chariots. Le char à boeufs existe encore dans maints pays, surtout pour les routes montueuses et rocailleuses. Les charrettes à boeufs n'ont pas entière-

ment disparu de nos campagnes.

Puis vint l'emploi du cheval, bête fine, intelligente, rapide et paraissant bien. Quel parti l'homme en a tiré et, sans doute, en tirera toujours! Il y aurait de gros volumes à écrire là-dessus, sur tous les véhicules qu'on a pu inventer grâce à l'utilisation toujours facile, toujours plus étendue, toujours améliorée du cheval. On développa en lui des records de rapidité incroyables.

* * *

Mais l'endurance du cheval a une limite, et l'homme avait élargi et élargissait sans cesse son domaine au point qu'il lui fallut des moyens de transport beaucoup plus puissants.

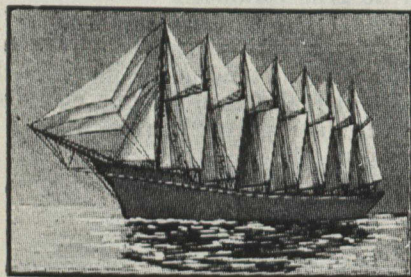
C'est alors que l'homme songea à utiliser le vent, ce moteur un peu irrégulier mais qui ne coûte rien et appartient à tout le monde. De là, le voilier. Ah! il y en eut de beaux, de rapides, et rappelons, à la louange de notre pays, que ce fut ici qu'en furent construits les meilleurs spécimens. Le voilier a eu une bien belle carrière; l'humanité lui doit beaucoup. Il a servi à la découverte de mondes nouveaux; il fut le pre-



Une voiture à cheval primitive.

mier lien entre pays très éloignés les uns des autres et qui, grâce à lui, purent échanger leurs produits. Il a été un puissant instrument de civilisation. Presque disparu aujourd'hui, son ap-

parition est annoncée comme une curiosité dans nos ports, dont il fut si longtemps le plus bel ornement et le plus utile visiteur. Il a été mis au rancart par le vaisseau à vapeur. Celui-ci



Un des plus beaux types de voiliers.

eut des commencements bien modestes ; ses développements acquis ou annoncés tiennent du phénomène. Ils ont fait le fond de mon premier article pour la **Revue Populaire** (No du 1er déc. 1907), je n'y reviendrai pas.

* * *

En même temps que l'homme a cherché les moyens de transports rapides et de forte endurance, il a aussi développé les moyens de transporter le plus de personnes ensemble. La voiture à une personne devint successivement la voiture à deux, à trois, à quatre personnes et plus, jusqu'à ce qu'enfin fut créée la diligence, mieux connue ici sous les noms de "stage" ou omnibus, bien que ce ne soit pas tout à fait la même chose et que la première ait été établie bien avant l'omnibus. La diligence, proprement dite, a devancé le chemin de fer hors des villes et l'omnibus a été le précurseur du tramway dans les villes. Les deux ont rendu de bien grands services, la diligence surtout. J'y reviendrai dans un article spécial.

* * *

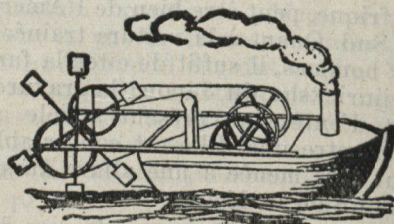
Le tramway eut des commencements bien piteux ; nous en avons été témoins

la plupart d'entre nous. Il y a loin, incroyablement loin, du "petit char" étriqué, malpropre, bas et étroit, lent et si souvent déraillé, que tiraient des chevaux lamentables, il y a loin de ces "boîtes à savons" à la majestueuse et rapide voiture mue par l'électricité qui se voit aujourd'hui jusque dans les petites villes et entre les gros villages.

Le tramway est loin d'avoir dit son dernier mot ; il va peut-être révolutionner le chemin de fer. Déjà de grandes compagnies éliminent le charbon pour adopter l'électricité, tout comme dans les paquebots on s'occupe de substituer le pétrole à ce même charbon. Nous sommes à une période d'expérience et de transition.

La découverte de l'automobile et son perfectionnement continu font prévoir le tramway sans rails. J'ai devant les yeux la photographie d'un vrai long train-automobile, ou si vous préférez, d'un train-tramway allant sur terrain nu. Qui vivra verra de surprenantes choses dues au développement de l'automobilisme. Nous en reparlerons. De même pour le chemin de fer qui fut sans doute la plus grande conquête de l'homme dans la sphère des transports rapides, prolongés et chargés. Il y a là matière pour mille articles. La **Revue Populaire** condensera, un de ces jours, quelques faits typiques et généralement peu répandus.

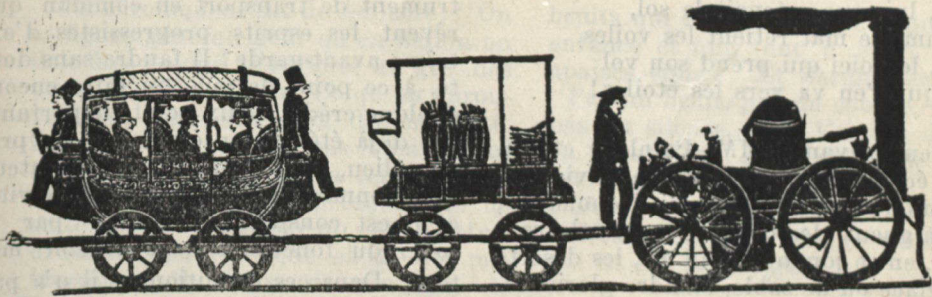
Avant d'arriver à l'aviation, men-



Le premier bateau à vapeur.

tionnons le vélocipède et le bicycle comme deux autres efforts de l'homme dans sa recherche de locomotion rapide. Le cyclisme a reçu un coup sérieux du fait de l'automobilisme. Sa vogue fut énorme pendant une couple d'an-

De la Marche à l'Aviation



Un des premiers trains de chemin de fer

nées, puis elle cessa brusquement.

* * *

L'année 1910 aura été, par excellence, l'année des grands exploits en aviation, des essais sérieux et téméraires, et des réussites permettant d'espérer que les temps sont proches où la conquête de l'air sera réelle et sa navigation une chose de la vie courante.

Il semble qu'à l'homme, aujourd'hui,
Rien ne soit plus inaccessible.
Il est plus que jamais séduit
Par ce qu'on croyait impossible...

Lui qui, du limon même, né,
Créature inerte et fragile,
S'était, tant de siècles, traîné
Sur ses deux pauvres pieds d'argile,

Le voici, ce pensant roseau,
Cet empêtré des anciens âges,
Qui s'ébat, pareil à l'oiseau,
Dans les célestes paysages!

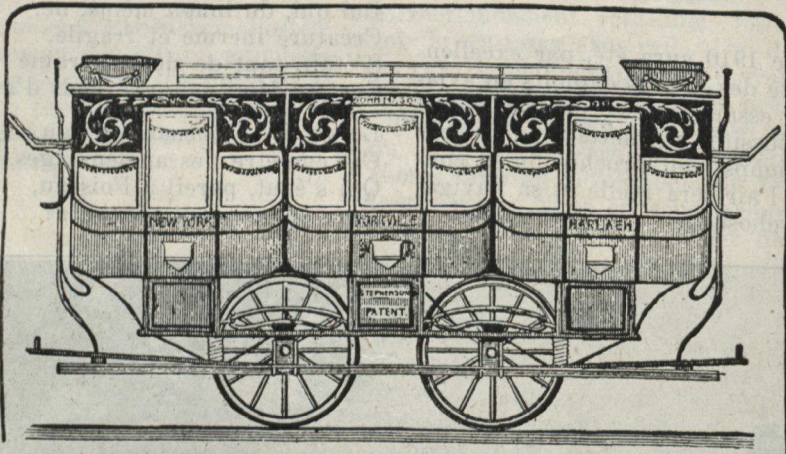


La première rencontre entre les deux grands rivaux: la diligence et le chemin de fer. (Gravure très rare).

Oui, lui, que retenait le sol,
Comme le mât retient les voiles,
Oui, le voici qui prend son vol
Et qui s'en va vers les étoiles!

Deux savants, MM. Painlevé et Barel, écrivant sur l'avenir de l'aviation, voient l'aéroplane devenir économique, dédaigneux des difficultés du sol, franchir, en se jouant dans l'air, les déserts de glace ou de sable, étendre glorieusement ses ailes au-dessus des mers et des forêts vierges, franchir les chaînes des plus sourcilleuses montagnes et se poservictorieux sur les plus hautes cimes, ou sur les pôles fascinateurs pour la conquête desquels les Andrée risquent

trument de transport en commun que rêvent les esprits progressistes d'extrême avant-garde? Il faudra sans doute, à ce point de vue, lui faire encore quelque crédit. Deux points importants ont déjà été mis en évidence. En premier lieu, la difficulté pour l'aviateur de reconnaître sa route. Il va très vite, et il est constamment occupé par le souci du fonctionnement de son moteur. Dans ces conditions, s'il n'a pas de compagnon observateur, dès qu'il a perdu ses points de repère, ce que le moindre coup de vent peut produire, il se trouve presque fatalement dérouteré: il ne peut plus marcher qu'à la boussole, comme un navire qui ne peut pas



La première voiture de tramway à New-York.

leur vie. Ils pressentent même des vols d'aéroplanes militaires, "invincible Armada" d'un nouveau genre, transportant d'un seul coup cent mille hommes prêts à fondre, du haut des airs, sur l'ennemi.

Un autre savant, M. M. de Nansouty, écrit: "On disait, non sans raison, que l'aéroplane sortirait du domaine de l'acrobatie pour entrer dans celui de la pratique, le jour où, non content de véhiculer son pilote, il pourrait emporter des passagers. Les récentes expériences montrent donc que la machine volante est entrée dans la pratique. Est-ce à dire qu'elle sera bientôt l'ins-

faire le point. Il suffit d'avoir navigué sur mer dans ces conditions pour savoir que ce genre de marche conduit à d'étonnantes erreurs. En second lieu, il est démontré que l'Océan atmosphérique est encore plus capricieux et plus mouvementé que l'Océan des marins. Sa houle est puissante et dangereuse, ses vagues se succèdent avec une violence qui tend à désemparer les appareils: enfin, on ne connaît à peu près rien de ses courants superposés, très nuisibles, en général, pour les aéroplanes, et, aussi, pour les dirigeables, mais dont ils tireront, probablement, un utile parti lorsqu'ils les connaîtront mieux."

De la Marche à l'Aviation

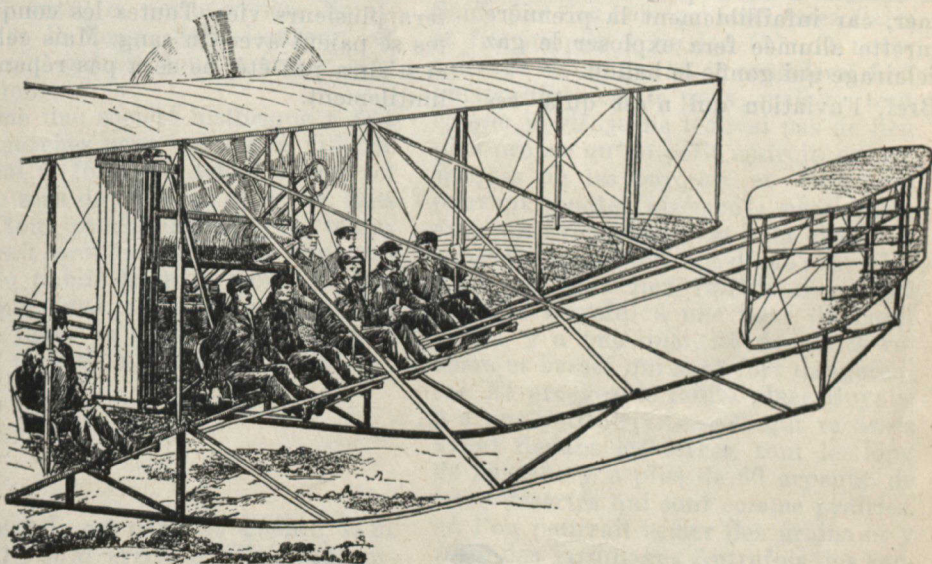
Un chroniqueur dit de son côté : "On se figure généralement qu'en ballon on doit être secoué et ballotté au gré des vents. Il n'en est rien. Ce qu'on éprouve c'est une sensation d'immobilité. On dirait que ce n'est pas le ballon qui monte, mais que c'est la terre qui se retire et s'abaisse. Et presque tout de suite on est envahi par un calme extraordinaire, par quelque chose de mélancolique, de doux, de nouveau, de tellement nouveau que ceux qui ont éprouvé cette sensation ne trouvent pas de mots pour la décrire. Voyez seulement ce que Guy de Maupassant dit

bruits qui nous fatiguent depuis notre enfance et qui, tout à coup, se sont apaisés enfin". Et Sarah Bernhardt : "Pas un bruit, pas un souffle. Ce n'est pas du silence, c'est l'ombre du silence. C'est doux, estompé. Il me plairait vivre toujours ainsi..."

Fait vraiment extraordinaire : cette quiétude est telle qu'elle persiste même en cas de danger.

* * *

Le Dr Soubies, lui, se préoccupe déjà des précautions à prendre quand



Ce que l'on verra bientôt

d'un de ses voyages en ballon : "En une seconde nous sommes partis. On ne sent rien ; on flotte, on vole, on plane. L'air est léger, si léger, si doux, si savoureux que jamais de ma vie je n'avais respiré avec tant de bonheur. Un bien-être profond, inconnu m'envahit, bien-être du corps et de l'esprit, fait de nonchalance, de repos infini, d'oubli, d'indifférence à tout." C'est encore cette quiétude qui frappe Paul Adam : "Quiétude jamais ressentie en bas, quiétude sereine, éloignée de tous ces

nous irons dans les airs comme nous allons sur l'eau ou sur terre. D'abord le vêtement :

"Il va de soi, dit-il, qu'il sera en laine ou en flanelle ou, mieux encore, en papier, du système Crabbe, de façon à bien protéger l'aéronaute contre l'humidité et les variations brusques de température. Le maillot cycliste ne vaut rien, parce qu'il n'empêche pas le rayonnement de la chaleur. Le veston en cuir, tout lourd qu'il soit, protège médiocrement contre le froid. On

n'oubliera pas d'emporter une peau de bête comme manteau contre le froid, et la capote caoutchoutée contre la pluie. On fera bien de s'embarquer avec des provisions. Le lait est particulièrement recommandé, et comme les reins fonctionnent mal en ballon, on aura sous la main quelque boisson diurétique, de la tisane de chiendent ou une eau minérale. Grâce à la marmite de Balsan on pourra préparer du thé, du café, du bouillon, voire un potage. A la rigueur on emportera des bouteilles à doubles parois; les liquides y restent brûlants pendant quinze et vingt heures. Dernier conseil: à aucun prix il ne faudra fumer, car infailliblement la première cigarette allumée fera exploser le gaz d'éclairage qui gonfle le ballon."

Bref, l'aviation qui n'est qu'à ses

débuts, a déjà atteint un tel degré de développements qu'il semble que nous sommes en plein rêve. Jusqu'au Pape qui encourage directement l'abbé aviateur Delvoie, lequel va fonder une véritable université pour pilotes aériens. Et puis nous avons le témoignage d'Edison. "Je crois, dit-il, qu'on peut construire et qu'on construira avant dix ans une machine qui s'élèvera d'elle-même et partira vers sa destination par n'importe quel temps à la vitesse de 100 milles à l'heure. Il ne faut pas longtemps pour rendre parfaite une invention, une fois qu'elle est lancée."

La conquête de l'air a coûté et coûtera plusieurs vies. Toutes les conquêtes se paient avec du sang. Mais celui-ci n'aura pas été, ne sera pas répandu inutilement.



Champlain à Montréal

Par E.-Z. Massicotte

EN mai prochain, il y aura trois cents ans que Samuel de Champlain, le fondateur de Québec, au cours d'une reconnaissance qu'il fit de l'île de Montréal et de ses environs, s'arrêta sur une pointe de terre qui se trouvait entre la petite rivière Saint-Pierre et le fleuve Saint-Laurent, et choisit cet endroit pour y ériger une habitation.

Comme une société historique a fait des démarches pour induire la ville de Montréal à fêter ce tricentenaire et qu'il en sera de nouveau question, sans doute, tout prochainement, le temps me paraît propice de mettre sous les yeux du public le texte même de l'illustre personnage; on sera, ainsi, en état de juger en quoi consiste cet événement et quel en a été le résultat.



Champlain est parti de Québec, le 21 mai 1611 et il arrive à l'île du Mont-Royal le 28 mai. Il cherche où il pourra élever un fort pour faire la traite avec les sauvages de l'Ouest, c'est-à-dire, avec les indigènes du haut du Saint-Laurent et de l'Outaouais. Champlain se rend d'abord jusqu'au lac des Deux-Montagnes, mais n'étant pas satisfait de la localité, il revient sur ses pas et se décide pour l'endroit que j'ai mentionné ci-dessus. Remarquez dans quels termes élogieux le vaillant découvreur parle du site de la future métropole canadienne :

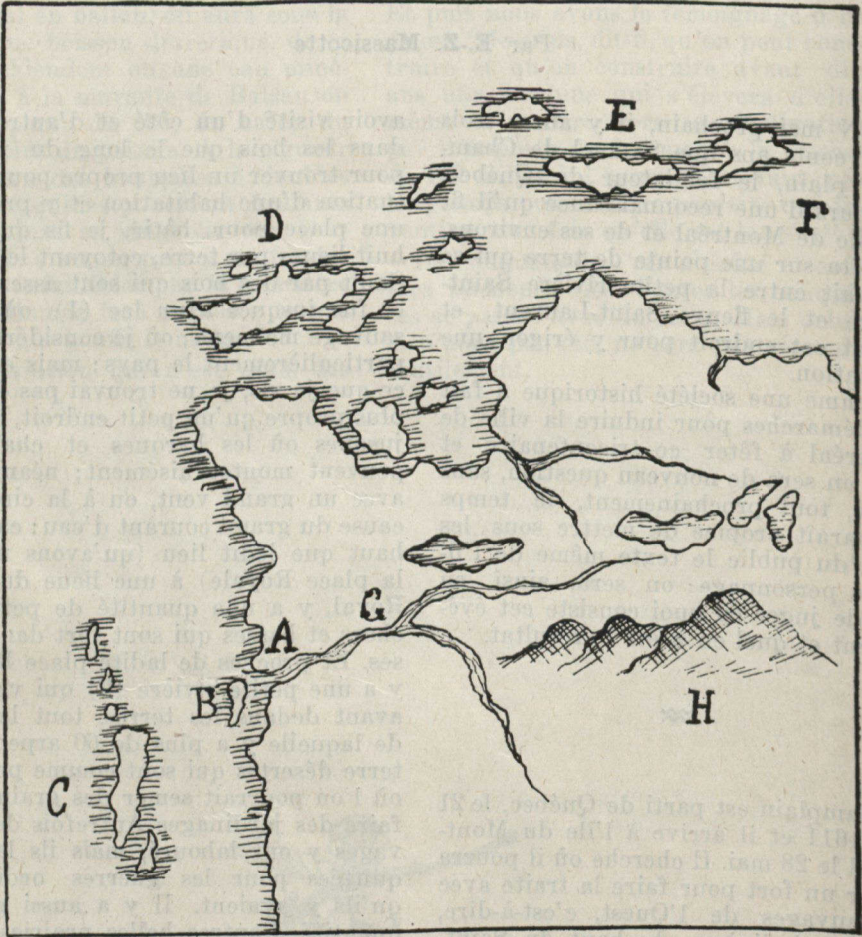
« Aussitôt, je fus dans un méchant canot avec le sauvage que j'avais mené en France, et un de nos gens. Après

avoir visité d'un côté et d'autre, tant dans les bois que le long du rivage, pour trouver un lieu propre pour la situation d'une habitation et y préparer une place pour bâtir, je fis quelques huit lieues par terre, cotoyant le grand Sault par des bois qui sont assez clairs et fus jusques à un lac (1) où notre sauvage me mena; où je considérai fort particulièrement le pays; mais en tout ce que je vis, je ne trouvai pas de lieu plus propre qu'un petit endroit, qui est jusques où les barques et chaloupes peuvent monter aisément; néanmoins, avec un grand vent, ou à la cirque, à cause du grand courant d'eau: car plus haut que ledit lieu (qu'avons nommé la place Royale) à une lieue du mont Royal, y a une quantité de petits rochers et basses qui sont fort dangereuses. Et proches de ladite place Royale, y a une petite rivière (2) qui va assez avant dedans les terres, tout le long de laquelle y a plus de 60 arpents de terre désertés qui sont comme prairies, où l'on pourrait semer des grains et y faire des jardinages Autrefois des sauvages y ont labouré, mais ils les ont quittées pour les guerres ordinaires qu'ils y avaient. Il y a aussi grande quantité d'autres belles prairies pour nourrir tel nombre de bétail que l'on voudra: et de toutes les sortes de bois qu'avons en nos forêts de pardeça; avec quantité de vignes, noyers, prunes, cerises, fraises et autres sortes qui

(1) Le lac des Deux-Montagnes.

(2) La rivière Saint-Pierre. Elle n'est plus visible maintenant, car elle passe sous terre dans une sorte de tunnel.

CARTE DE CHAMPLAIN



Reproduction de la carte de Champlain (1613)

- A—Place Royale.
- B—Ilot Normandin.
- C—Ile Ste-Hélène.
- D—Ile St-Paul.

- E—Ile aux Hérons.
- F—Saut St-Louis.
- G—Petite rivière St-Pierre.
- H—Mont-Royal.

sont très bonnes à manger, entre autres une qui est fort excellente, qui a le goût sucrain, tirant à celui des plantaines (qui est un fruit des Indes) et est aussi blanche que neige et la feuille ressemblant aux orties, et rampe le long des arbres et de la terre, comme le lierre. La pêche du poisson y est fort abondante, et de toutes les espèces que nous avons en France, et de beaucoup d'autres que nous n'avons point, qui sont très bons: comme aussi la chasse aux oiseaux aussi de différentes espèces: et celle des cerfs, daims, chevreuils, caribous, lapins, loups-cerviers, ours, castors et autres petites bêtes qui y sont en telle quantité, que durant que nous fûmes au dit saut, nous n'en manquâmes aucunement.

Ayant donc reconnu fort particulièrement et trouvé ce lieu un des plus beaux qui fut en cette rivière, je fis aussitôt couper et défricher le bois de ladite place Royale pour la rendre unie, et prête à y bâtir; et peut-on faire passer l'eau autour aisément, et en faire une petite île, et s'y établir comme l'on voudra.

Il y a un petit îlet (1) à quelques vingt toises de ladite place Royale, qui a quelques cents pas de long, où l'on peut faire une bonne et forte habitation. Il y a aussi quantité de prairies de très bonne terre grasse à potier, tant pour brique que pour bâtir, qui est une grande commodité. J'en fis accommoder une partie et y fis une muraille de quatre pieds d'épaisseur et trois à quatre de haut, et dix toises de long pour voir comme elle se conserverait durant l'hiver quand les eaux descendraient, qui, à mon opinion ne sauraient parvenir jusqu'à ladite muraille, d'autant que le terrain est de 12 pieds élevés dessus ladite rivière, qui est assez haut. Au milieu du fleuve y a une île d'environ trois quarts de lieues de circuit, capable d'y bâtir une bonne

(1) L'îlot Normand. Il n'existe plus, car il servit à asseoir un des immenses quais du port de Montréal.

et forte ville et l'avons nommée l'île de Sainte-Hélène...

Le premier jour de juin, le Pont (ou Pontgravé) arriva au dit Saut... et bonne compagnie le suivirent et vinrent après lui pour y aller au butin, car sans cette espérance ils étaient bien de l'arrière.

Or attendant les sauvages, je fis faire deux jardins, l'un dans les prairies et l'autre en bois, que je fis désarter; et le deuxième jour de juin j'y semai quelques graines qui sortirent toutes en perfection, et en peu de temps, qui démontre la bonté de la terre... (1)



Cette muraille de "dix toises de long" et ces deux petits jardins, voilà "tout ce que fit Champlain dans l'île de Montréal, où il sembla être allé comme l'avant-coureur de M. de Maisonneuve, pour marquer la place que Ville-Marie occuperait un jour." (2)

Cinq ans plus tard, en juillet 1616, en réponse au chef d'Arontal, qui lui témoignait le désir "de voir ses compatriotes vivre aussi heureux que les Européens", il répéta que c'était son intention d'élever une habitation près du Sault St-Louis, "pour l'instruction de la jeunesse indienne, l'établissement des sauvages et leur donner la sûreté du passage de la rivière", mais son rêve ne se matérialisa pas plus, cette fois, qu'auparavant.



Cet événement n'a donc qu'une importance secondaire, puisqu'il ne fut suivi d'aucun résultat pratique.

(1) Voyage de Champlain, Edition de 1613.

(2) Faillon, Histoire de la colonie, I, 125.

Il mérite cependant d'être noté parce que Maisonneuve débarqua au même endroit trente et un ans plus tard ; parce que c'est là aussi que Jacques Cartier dut atterrir en 1535.

A quoi attribuer ce choix successif ? Est-ce au hasard ? Non pas. Champlain est très précis : c'était le point le plus avancé de la rive nord, longeant l'île de Montréal, jusqu'où les barques pouvaient arriver sans trop de difficultés. Plus haut, le courant devenait puissant et le Sault St-Louis mettait un terme forcé au passage des barques d'une certaine dimension.

Autre question : Pourquoi Champlain n'a-t-il pas donné suite à son projet ? Il eut tant d'obstacles à vaincre pour établir Québec sur des bases solides, que c'eût été miracle, avec les faibles ressources dont il disposait, de le voir réussir à créer un poste aussi éloigné, dans l'intérieur du pays, que la Place Royale.

Et s'il envoya fonder Trois-Rivières, en 1634, par Lavolette, c'est que l'endroit remplissait à demi son but d'une habitation dans l'ouest, et qu'il était plus près du siège principal de la colonie.

D'ailleurs, Champlain, tout préoccupé—avec raison—de Québec et de la Nouvelle-France, n'a pu entrevoir l'ex-

traordinaire avenir de Montréal. Cela ne fait aucun doute, puisque—en eut-il eu les moyens—c'est dans l'île Sainte-Hélène qu'il aurait élevé un fort et aurait fondé une ville.



Quoiqu'il en soit, du passage de Champlain, ici, il existe des vestiges—des noms—qui se sont conservés jusqu'à nous.

Ainsi, l'île Ste-Hélène, l'île aux Hérons, le Sault St-Louis, la place Royale, voilà autant d'appellations géographiques qui perpétuent le souvenir du grand Champlain, en cette région.

J'ai dit, au début de cet article, qu'on avait agité l'idée de fêter ce tricentenaire, l'année prochaine, mais je me demande si vraiment il y a là matière à célébration grandiose ?

Tant d'autres actions, autrement éclatantes, ou d'une portée beaucoup plus réelle, ont été et sont laissées dans l'oubli qu'on pourrait, peut-être, réserver pour une autre circonstance, le zèle, le dévouement et l'argent que nécessiterait une commémoration officielle.

Never More

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne

Faisait voler la grive à travers l'air atone.

Et le soleil dardait un rayon monotone

Sur le bois jaunissant où la brise détone.

Nous étions seul à seul et marchions en rêvant.

Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent :

Soudain, tournant vers moi son regard émouvant :

"Quel fut ton plus beau jour ?" fit sa voix d'or vivant.

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.

Un sourire discret lui donna la réplique,

Et je baisai sa main blanche, dévotement.

—Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !

Et qu'il bruit avec un murmure charmant

Le premier "oui" qui sort des lèvres bien-aimées !

L'Été de la Saint-Martin

HIER, la journée fut d'une douceur exceptionnelle. L'humide torpeur qui pesait depuis une semaine s'est trouvée subitement remplacée, dès le matin, par un air léger, flottant, d'une saveur indicible. On a senti dans les rues comme un ancien goût de campagne, subitement errant par la ville, comme un souvenir de printemps revenu à travers l'automne. C'est, évidemment, l'été de la Saint-Martin qui tâtonnait, et qui vient d'éclorre avec sa mélancolique sérénité et sa grâce tardive. La nature s'y tromperait vite, en sa grande inconscience, subirait hâtivement l'invite des brises. Les taillis de lilas tressaillent et semblent déjà enveloppés de la gaze verte d'avril, et voici un sycomore qui porte, à l'extrémité de ses branches dépouillées, des bourgeons prêts à s'épanouir. Les bourgeons feront bien de ne pas se hâter, et il faut engager le lilas à se tenir tranquille. Ce beau temps, brusquement venu, s'en ira de même. Une nuit qui commencera par l'hypocrite tiédeur finira par la gelée brutale. Le délicieux été de la Saint-Martin ressemble fort à une embuscade.

Qu'importe, il faut en jouir, et accepter comme un apaisement inattendu ce qui n'est, évidemment, qu'une trêve. Pendant quelques jours, quelques heures peut-être, on oubliera les arbres noirs, les ruisseaux fangeux, la neige prochaine, et l'on se distraira de cet épilogue de beau temps qui apporte les derniers jolis nuages, si rapides, et le parfum un peu amer des dernières fleurs. Les détracteurs de la campagne et des saisons charmantes, les apologistes implacables de la ville quand même et de l'hiver si régulier et si prolongé, qui commence si tôt et qui finit si tard, ceux-là auront beau dire et beau faire, multiplier leurs discours éloquents et

leurs épigrammes spirituelles, il y a tout de même un charme particulier et puissant dans cette nature délaissée et dans cette dorure de soleil qui court à travers l'espace. Chaque fois que l'annonce ou le ressouvenir d'une température apaisée et d'un ciel de lumière passe sur les villes populeuses, il y a une émotion et un espoir dans la foule affairée. L'homme s'arrête de marcher violemment vers tant de buts dont il n'a que faire, de prononcer tant de paroles bruyantes et inutiles. Les muscles contractés de son visage se détendent, il éprouve un désir de chanson et de sourire, il songe malgré lui à la beauté de ce décor illusoire des nuées, des eaux et des verdure, qu'il doit traverser d'une course si précipitée, sans presque le voir, à ce décor qui lui survivra.

C'est quand cette grâce d'une éclaircie ou d'un répit nous advient, que nous sentons tout le prix des joies mal comprises, hâtivement éprouvées, des aubaines délicieuses si hautainement dédaignées, si inconsciemment savourées. Comment, il a pu exister dans notre vie nombre de jours pareils à celui-là, si rempli par le bonheur des choses et par la joie de vivre! Nous avons pu connaître des semaines et quelquefois des mois de caresses semblables prodiguées par tout ce qui nous entoure, et nous avons pu trouver ce temps monotone, et nous ne l'avons pas employé à exister, à sentir et à penser! C'est ainsi que les étés de la Saint-Martin nous font songer, par la puissance de leur brièveté, à tous ces autrefois que nous avons déjà vécus, qui ne nous étaient pas grand'chose, et qui ne nous sont plus rien. Il est vrai que nous les revivons avec une ardeur inouïe par le regret qui en vient dans nos coeurs. A travers l'été tardif, et qui va dispa-

raître comme les printemps clairs et les étés radieux apparaissent beaux ! Comme la lumière est sereine et enivrante aux approches du soir !

Ne nous a-t-il pas été dit, par des comédies et par des livres, que, parfois, les gens qui vieillissent connaissent, aux dernières années, des jours de joie tranquille, de sérénité lucide, qui sont les étés de Saint-Martin de leur existence ? Avant de retourner au repos, certains éprouvent un enchantement suprême et vivent leur fin dans une at-

mosphère singulièrement harmonieuse. Le symbole souvent employé apparaît délicatement véridique. Il doit y avoir, çà et là, des vieillesses qui s'achèvent dans le rêve de la vie vécue, et chez lesquelles éclôt un renouveau de réflexions et de sentiments dans la lumière et la chaleur d'un retour de soleil. Il se peut qu'il en soit ainsi, puisque les énormes agglomérations humaines frissonnent au fidèle contact d'une arrière-saison comme à l'appel lointain d'une fête...

L'Été de la Saint-Martin

Un jour qu'il chevauchait sur un chemin des Gaules,
Saint-Martin vit un vieux presque nu. Par pitié,
Il ôta le manteau qui couvrait ses épaules
Et pour le malheureux en coupa la moitié.

Novembre glaçait tout, et la bise était dure ;
Mais, dès qu'à ce vieillard il eut fait son cadeau,
Saint Martin, étonné, sentit moins la froidure,
Quoiqu'il n'eût plus sur lui qu'un seul pan du manteau.

Le ciel devenait bleu, l'air chaud, la terre douce ;
Le soleil rayonnait comme en des mois meilleurs ;
Et sur les arbres verts, dans l'herbe, dans la mousse,
Au chant des nids s'ouvrait la corolle des fleurs.

Depuis ce jour, afin d'en marquer la mémoire,
La Saint-Martin chez nous ramène un peu l'été,
—Soyez bons ! vous verrez, même en la saison noire,
Le renouveau sourire à votre charité.

Emile BLEMONT.



NOTRE FEUILLETON.

Roman complet :

Le rêve de Patrice

par Jean Kervall

I

A LA RECHERCHE D'UN CROQUIS

Sur les bords du Léman, entre Montreux et les bois de Clarens, s'élève une pimpante et gracieuse villa.

Pendant cinq mois de la belle saison, ses clochetons brillent, son jardin fleurit et ses persiennes s'entr'ouvrent au lever de l'aurore pour se refermer le soir, lorsque les clous d'or du firmament se montrent.

Dès le matin, le personnel va, vient, descend à la station, d'un air toujours affairé.

Du quinze avril au quinze septembre, la villa est habitée par madame de Crepol et ses filles : Michelle et Emmeline.

Celles-ci n'ont aucune ressemblance, ni physique ni morale.

Dans les veines de Michelle coule un sang méridional.

La taille est bien prise, les formes sont moulées, le regard est vif : un rien l'anime. Mais, lorsque ce regard perd sa vivacité, il prend un je ne sais quoi de grave qui indique une âme prédestinée aux souffrances morales.

Michelle n'est pas réellement jolie, quelques lignes manquent de pureté ; mais elle possède un charme plein de

grâce qui attire.

Madame de Crepol et Emmeline adorent le monde, ses réceptions, ses usages.

Michelle les subit, mais étouffe dans cette atmosphère de serre chaude.

Eprise d'art, la musique la passionne, la peinture la captive.

Elle s'extasie volontiers, des heures entières, devant un paysage, un coin de verdure un quelque chose enfin qui parle, dans le silence, à son âme d'artiste.

Des discussions s'élèvent parfois entre la mère et la fille.

Par respect, Michelle se tait ; elle refoule ses pleurs, prend ses fusains, et court esquisser un point de vue, ou croquer un paysage.

Ce matin là, Michelle marchait plus vite que de coutume.

Elle descendit le sentier qui conduit de la villa au lac, et arriva près d'un ruisseau encaissé entre deux haies d'aubépines fleuries.

Les eaux avaient grossi dans la nuit, le passage était devenu difficile.

Elle s'arrêta, réfléchit, puis pensa à haute voix :

— Il faut pourtant que je me décide !
... Le soleil enveloppe le châlet, mes ombres ne seront plus en place !... Ici, Meyra, Michelle arrivera en retard aujourd'hui !...

L'animal fidèle s'approcha de sa maîtresse qui lui donna une caresse.

En côtoyant le bord, Michelle vit une perche qui s'étendait d'une rive à l'autre. Sans plus d'hésitation, elle jeta sur la berge opposée un pliant et son album de dessins et s'appréta à affronter la passerelle, lorsqu'une voix énergique dit avec commandement :

— Téméraire, ne pensez pas !...

— Michelle se retourna effrayée.

Un jeune homme se trouvait à quelques pas.

Elle rougit.

L'étranger avait cru avoir à faire à un enfant : les ondoyantes torsades qui retombaient sur les épaules de Michelle semblaient lui confirmer sa pensée.

Mais, quand ses yeux rencontrèrent ceux de la promeneuse matinale, quand il put s'assurer que les cheveux tombés étaient une fantaisie de jeune fille qui gardait encore des goûts d'enfants, il se reprocha sa brusquerie.

Adoucissant un peu sa voix, tout en évitant toutefois de laisser percer le sujet de ses réflexions, il dit :

— Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous avoir effrayée. Vous alliez vous exposer à une chute certaine, cette planche n'est consolidée d'aucun côté.

— Je n'ai pas eu peur, monsieur, mais je me croyais seule avec ma fidèle Meyra, et j'ai été surprise. Il faut que je passe, je ne puis abandonner tout mon attirail de dessin.

— Permettez alors que je consolide le pont fantaisiste. Et encore mademoiselle, peut-être feriez-vous mieux de ne pas vous exposer.

Il avait l'air sincère, Michelle questionna :

— Y a-t-il réellement du danger pour moi qui suis presque une enfant de la Suisse.

— Du danger ? Il peut y en avoir. A peine avez-vous la place de poser le pied. D'autre part, cette passerelle jetée là par hasard me semble à demi vermoulue. Vous pouvez glisser et choir dans la rivière.

Elle fit un pas pour s'assurer de la profondeur de l'eau, toucha, du bout de sa chaussure, la planche humide et regarda Patrice d'un air contrarié.

— Si je me laisse arrêter par le plus petit obstacle, jamais je ne viendrai à bout de dessiner Beaumanoir.

Le jeune homme étonné répéta :

— Le châlet Beaumanoir ?

— Cela vous surprend, monsieur, parce ce n'est pas le plus coquet des chalets. Il me plaît, tel qu'il est, et je serais heureuse d'en posséder le croquis.

— Le châlet Beaumanoir, reprit encore le jeune homme.

— Mais oui, je ne me trompe pas : Beaumanoir.

L'étranger répondit :

— Mon étonnement vient de ce que le chalet ne me paraît pas aisé à esquisser mademoiselle. Le rideau d'arbres qui le voile doit rendre difficile votre entreprise, de quelque côté que vous le preniez. Monsieur votre père en obtiendrait facilement l'entrée.

Michelle leva ses yeux attristés sur la jeune homme.

— Je n'ai plus mon père...

— Excusez-moi d'avoir si maladroitement rappelé un deuil à votre souvenir dit Patrice confus. . . Madame votre mère, alors, ajouta-t-il timidement.

— Ma mère abhorre les arts. Je ne lui proposerai pas de m'accompagner dans une promenade où je devrais donner un libre cours à mes coups de crayons. . . Ce n'est que par ci, par là, en sauvageant, comme dit maman, qu'il m'est permis de voler quelques ébauches. . .

Au-dessus de leurs têtes, dans les nids, les oiseaux chantaient.

Ni Michelle, ni Patrice ne les entendaient.

— Alors, mademoiselle, demanda le jeune homme vous tenez à vous rendre sur la rive opposée.

— J'y suis obligée, tout au moins pour rentrer en possession de mon pliant.

— Je puis aller vous le chercher, mademoiselle. Demain, les eaux seront

sans doute moins fortes, et vous pourriez rattraper le temps perdu.

— Ah! mais, pardon, reprit Michelle vivement. Si le danger existe pour moi il existe pour vous et je ne vois pas pourquoi vous vous exposeriez pour une inconnue.

— La raison en est simple, dit-il. Si je fais un faux pas, je suis à l'abri de tout danger, car je vais nager. à

— Moi aussi, fit-elle bravement.

— Mais je suis un excellent nageur. Elle sourit.

— Tenez, laissez-moi faire, dit le touriste qui appuya la pile d'arbre contre un tronc noueux et, après s'être assuré de la solidité, il alla lui-même à la recherche du pliant et de l'album qu'il remit à Michelle.

— Merci, monsieur. Je serais heureuse de savoir à qui je dois ma reconnaissance.

— Qu'importe le nom, mademoiselle, je suis alpiniste, vous êtes artiste; un hasard nous a fait rencontrer, peut-être ne nous reverrons-nous jamais, Au revoir, mademoiselle.

— Adieu monsieur,

Patrice s'inclina et, tous deux, très lentement, prirent chacun un sentier opposé qui devait les ramener chez eux.

Alors, seulement l'un et l'autre réfléchirent au hasard de la rencontre.

Dix fois, pendant le retour, Michelle eut envie de se retourner pour le regarder, pour voir s'il ne cherchait pas à se rendre compte du chemin pris par elle, pour se rendre compte elle-même de quel côté il se dirigeait. La crainte de rencontrer son regard la retint.

Le soir même, elle trouvait que ce jeune homme était l'image d'un frère qu'elle aurait été heureuse d'avoir pour ses ascensions alpestres, et son imagination éveillée allait du frère à l'alpiniste qui s'était trouvé là pour la protéger.

Elle n'osa entretenir de la rencontre ni Emmeline, ni madame Crepol.

Sa coeur l'aurait-elle comprise?

Sa mère ne se serait-elle pas moquée d'elle?

Michelle ne parla donc pas de la sor-

tie matinale qui devait mettre dans son âme un de ces souvenirs, qui vibrent en l'être tant qu'un souffle l'anime, et non seulement tant que dure l'ardeur des tendresses d'un coeur de vingt ans
Pauvre Michelle!

II

CONFIANCE FILIALE

Lui se nommait Patrice Lasteyran.

Son père était mort des complications d'une chute de cheval, après avoir gaspillé une partie de son avoir.

La veuve et son fils qui se croyaient à la tête d'une grande fortune furent atteints tout à la fois par la mort de l'ex-banquier et par l'évanouissement de leurs espérances.

Madame Lasteyran avait jusqu'alors rêvé, pour Patrice une alliance brillante et Patrice avait nourri les mêmes projets que sa mère.

Quand tout sourit, n'a-t-on pas le droit de voir l'avenir tout ensoleillé?

Aux jours heureux, vient-il à l'idée que le bonheur est de courte durée et que les douleurs guettent à la porte?

Chez les Lasteyran le bonheur avait été. Le présent par l'effondrement des rêves, devenait terrible.

Quant à l'avenir?..

A peine la mère et le fils osaient-ils y penser.

Ce fut le courage du jeune homme qui se releva le premier.

Comme il devenait, par la mort du chef de famille, le soutien de la veuve, il n'hésita pas, docteur en droit, à se faire inscrire au barreau de Paris.

Il travaillerait pour que sa mère ne s'aperçoive pas de l'amointrissement des revenus dans l'intérieur.

En somme, le travail n'ennoblit-il pas?... Dans le travail, l'homme ne trouve-t-il pas l'oubli des lourdes épreuves?

Patrice n'était pas de ceux qui luttent un jour et succombent ensuite.

Doué d'une stature bien équilibrée et d'une âme droite et vaillante, il était fait pour le combat.

La position sociale que le fils Lasteyran occupait du vivant de son père lui avait permis d'espérer un avenir brillant : il dénoua un à un les anneaux de la chaîne de ses jeunes espérances. Il les abandonna doucement, volontairement, avec calme et dignité.

Cette mutilation n'eut pas lieu sans déchirement, mais les douleurs furent intérieures ; elles eurent pour résultat de rendre encore plus énergique sa volonté.

Il devint plus méditatif et plus observateur que ne le sont ses semblables à l'âge des téméraires entreprises.

Il évita le monde.

Il s'éloigna surtout à vingt-cinq ans, des milieux où il savait qu'on présenterait à ses yeux des mirages auxquels il aurait pu succomber.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la nouvelle existence organisée par la mère et le fils, et parfois madame Lasteyran se reprenait à espérer, en faisant des vœux comme seules les mères savent en former !

Patrice, au contraire, commandait le silence à tout sentiment de nature à l'écarter du devoir.

L'heure n'était pas encore venue où il voulait se permettre un espoir.

C'est ainsi que dix mois de travail opiniâtre et de veilles prolongées l'avaient fait soupirer après quelques semaines de repos, loin du tumulte des boulevards, et qu'il avait loué, en Suisse, une délicieuse demeure où les arômes fortifiants des genévriers et des pins le vivifiaient.

Voilà comment Patrice se trouvait installé à Montreux pour deux mois, et comment, dans une de ses promenades matinales, il avait rencontré Michelle de Crepol.

Tous deux Parisiens, tous deux épris des beautés qu'ils ne se lassaient pas d'admirer.

La première question qu'il se posa le jeune homme, en quittant Michelle, fut celle-ci :

— Qui est-elle ?

Le coin de terre où ils vivaient n'était pas précisément le centre d'une station balnéaire.

Des voisins de campagne devaient inévitablement se rencontrer sur le quai au débarcadère des bateaux-salons, ou bien à l'heure de douce somnolence où les touristes ne manquent pas de se rendre sous les allées ombreuses pour jouir du calme du lac.

Patrice songeait, et il se disait :

— C'est une enfant !

Mais aussitôt, une voix plus tendre lui murmurait que n'est point une fillette, celle qui est en lutte avec son entourage, car un combat quotidien ne se livre pas sans souffrance et toute souffrance dénote un apprentissage de la vie, une lutte rend l'enfant femme.

Il apprit, que Michelle était la fille aînée de madame de madame de Crepol.

“ De Crepol?... Noble!... Fortunée!... ” se répétait-il à chaque instant, jusqu'au jour où, obsédé par la pensée continuelle, il se demande s'il l'aimerait.

Il n'osait se l'avouer.

L'homme le plus fort, l'âme la mieux trempée se surprend à douter d'elle-même lorsqu'elle s'aperçoit qu'un mot, un regard, brise en un instant toutes les forces de la plus tenace des volontés.

Il l'aimait, et ce qu'il aimait en elle, c'était sa simplicité qui n'avait pas connu le déguisement.

Mais les deux paroles magiques miroitaient devant sa fierté d'homme, et comme le jeune avocat était un énergique et un vaillant, il se disait qu'il n'accepterait jamais la fortune d'une femme.

Mme Lasteyran constatait des heures d'abattement chez Patrice.

Elle aurait voulu questionner son fils, mais ses paroles s'éteignaient sur ses lèvres.

Le jeune homme ne lui apparaissait plus ni comme l'enfant qu'elle avait bercé, ni comme le bambin qu'elle dirigeait autrefois d'un regard, et elle

se taisait.

La rencontre de Patrice avec Michel datait d'une semaine quand le jeune homme en fit part à sa mère.

Lorsqu'il eut parlé des études de la jeune fille pour dessiner le chalet qui était le leur, Mme Lesteyran dit :

— Si nous pensions être agréables à nos voisins, nous pourrions faciliter l'entrée de Beaumanoir à l'artiste dont tu me parles. Pour être plus libre, elle y viendrait quand nous nous absenterions.

— Nous ne connaissons pas nos voisins, répondit Patrice. A quoi bon nouer des relations que nous ne pouvons entretenir ?

L'effort que fit le jeune homme n'échappa pas à la mère qui questionna :

— Saurais-tu leur nom ?

— Les correspondances arrivent à madame de Crepol qui habite Paris l'hiver, avec ses deux filles. L'aînée est celle dont je t'entretiens.

Mme Lasteyran reprit :

— Une politesse, faite à nos voisines, ne les obligerait à rien à notre égard, mon enfant. Les relations de voyage sont le plupart du temps, brisées le lendemain d'un éloignement, et je t'assure...

Patrice ne la laissa pas continuer.

— Je t'en prie, n'insiste pas. A quoi bon se voir une semaine, un mois, pour ne plus se donner signe de vie ensuite ? Ne dérangeons pas notre vie, n'ouvrons pas notre nid, nous sommes si heureux comme cela !

L'était-il réellement ?

Les pensées qui l'agitaient quand il se trouvait seul ne commençait-elles pas d'assombrir sa quiétude d'il y a mois.

Il lutta et, comme le bébé d'il y a vingt ans, entouré de ses bras d'homme le cou de la mère attendrie, en lui disant :

— Mère chérie, sais-tu comme je t'aime !...

Malgré lui sa voix le trahit.

Madame Lasteyran le regarda.

Troublée, elle lui prit les mains et le regarda dans les yeux.

— Patrice, mon enfant bien-aimé, tu

souffres, et tu le caches à ta mère...

Lui, répondit franchement ;

— Non, mère, je ne souffre pas. J'ai fait un rêve, c'est vrai ; mon cœur que je croyais beaucoup plus cuirassé qu'il ne l'est réellement a entrevu une image, mais elle a fui et ton Patrice se sent reconforté par ta puissante affection.

Elle le baisa et lui demanda timidement :

— Ne pourrais-je savoir ?

Il rougit comme une jeune fille, baisa la tête et dit :

— C'est l'enfant idéale qui m'est apparue un matin.

Comme madame Lasteyran le regardait surprise, il continua :

— Sois sans inquiétude. Mes yeux n'ont pas trahi l'émotion de mon cœur ; aucun mot n'est sorti de ma bouche. Elle ignore mon nom et l'apparition n'a pas duré le temps de conter cela. Dieu me garde d'avoir jeté dans son âme un émoi ! C'est une vision éphémère dont il ne me reste que le souvenir. Il ne doit rien y avoir de commun entre nous !

Malgré ses efforts pour laisser calme sa voix, malgré le sourire tranquille qui effleurait ses lèvres, la mère comprit que malgré les négations de son enfant un nouveau sentiment était né en lui.

— Qui te prouve, dit-elle, que rien ne doit être commun entre elle et toi ?

— Tout, mère bien-aimée. Elle a un titre, je n'en ai pas. Elle est riche, à en juger par le va et vient qui se fait autour de la villa. Et puis, mère, tu sais qu'il est une caste qui n'accepte pas la mésalliance, et, pour elle, la mésalliance existe quand il n'y a pas égalité de particules et égalité de gueules sur le champ.

— Je sais que la société émet ces erreurs. Mais n'as-tu pas de la noblesse dans les veines par nos ancêtres de la fierté au cœur et tous les courages dans l'âme ? Ne sont-ce pas des bijoux aussi précieux que les coquilles et les perles qui s'étaient sur les plus bel-

les armoires ! Tu es digne, mon fils, et je n'échangerais pas ta noblesse pour bien d'autres !

— Ton coeur te grossit mes mérites, mères. Il reste, malgré tout, un point indiscutable, c'est celui de la fortune. Admettrais-tu que ton Patrice acceptât le pain de celle à qui il serait uni ? Cela jamais !

— Que te dit, mon enfant, que les choses sont comme tu te le figures chez nos voisines ?

— Des pressentiments qui ne me trompent pas, j'en ai la conviction :

Il s'arrêta, puis reprit, en souriant :

— Mère, changeons de thème, si tu veux : les rêves se racontent et ne discutent pas. L'âme, à froid, n'est jamais parvenue à les débrouiller.

La veuve n'est pas désarmée.

Devant la tendre confiance de celui qui se faisait tout petit pour lui conter le premier amour de son coeur d'homme, elle hasarda encore :

— Ecoute. Je ne connais pas la famille dont tu me parles. Mais si, pourtant, mon Patrice, là était ton bonheur ! Si la jeune fille possédait des trésors de bonté, de vertu, de dévouement qui pourraient te rendre heureux, pourquoi te retrancher derrière une montagne d'obstacles que font surgir ton imagination craintive et une délicatesse exagérée.

— Mère ! ton amour t'égaré. La nuit est fraîche, mère, ne trouves-tu pas ?

Alors, seulement, la veuve s'aperçut qu'elle frissonnait et que depuis longtemps déjà, l'astre lumineux de la nuit projetait ses rayons argentés sur le chalet.

Le coucou, enfermé dans l'horloge qui décorait l'une des tablettes de la salle à manger, entr'ouvrit la porte de sa prison et chanta.

— Onze heures ! exclama Mme Lasteyran. Voilà des années que pareille chose ne m'est pas arrivée.

Ils se séparèrent.

La mère s'endormit en se promettant d'aller aux renseignements sur les de Crepol.

Patrice s'accouda sur la balustrade

du balcon et réfléchit pendant longtemps, en contemplant le ciel étoilé et le lac qui se ballottait aux pieds de Beau-manoir.

III

LES DEUX SOEURS

NOUVELLE FIGURE

Si Michelle n'avait pu, le jour où nous l'avons rencontrée, donner un coup de maître au croquis du chalet, elle n'en abandonna pas son travail pour cela.

Quelques matins plus tard, elle repartait, munie de ses instruments favoris, mais elle n'était pas seule.

Emmeline l'accompagnait.

La jeune artiste avait un endroit de prédilection plus une voûte de chèvre-feuille. Elle y conduisit sa soeur.

— C'est ça qui te plaît demanda dédaigneusement Emmeline ?

— Mais oui.

— Sérieusement, tu parles sérieusement ?

— Très sérieusement, ma chère. Tiens, ne reconnais-tu pas ?

Elle s'approcha et mit l'esquisse devant les yeux de sa soeur.

Emmeline se défendit d'une comparaison.

— Je t'en prie, je suis en promenade : mon intention n'est pas de suivre un cours de dessin.

Avec la main elle éloignait l'oeuvre.

Michelle sourit.

— Tu ne vois donc pas que c'est un petit coin du ciel, cela, pas grand, mais discret dans sa verdure, et bien fait pour des heureux.

— Un coin du ciel !... Fait pour des heureux !...

Michelle se hâtait.

Installée, elle crayonnait déjà, car elle avait le pressentiment que le dé-

senchantement d'Emmeline ne la tiendrait pas longtemps en place.

— Eh bien ! ma chère, je ne te complimente pas, Je croyais qu'en dilettante des airs tu recherchais l'élégant, le riche, le marbre sculpté les colonnes torsées les vieux manoirs qui font penser aux marquises. Un coin pour des heureux ?... reprit Emmeline en riant. Peut-on être heureux, dis-moi, dans un carré d'habitation planchéiée de cette façon. Des ouistitis seuls accepteraient de nicher là-dedans. Regarde avec attention, je t'en prie ; impossible d'accrocher des lanternes vénitiennes à cette corniche, un jour de réception ! Pas un jet d'eau dans le jardin !

— Pas une pauvre petite urne, pas la moindre majolique, des arbres rien que des arbres, et des sapins, s'il te plaît. Quoique tu en dises, je t'assure que ça ressemble à une encoignure de Montparnasse transplantée.

Michelle sourit et reprit en crayonnant :

— Alors, tu crois qu'il est impossible d'être heureux sans illuminations à giorno et sans bassin de marbre ?... Tu crois qu'il est nécessaire qu'un jardin soit envahi par des potiches pour que ceux qui s'y promènent soient heureux ? Chacun comprend le bonheur à sa façon, je t'assure : les uns le trouvent dans le bruit, dans le va et vient continu ; il faut, à d'autres, de la tranquillité.

— Nous ne pouvons pas nous entendre sur ces choses-là. Tu planes, je marche, tout simplement. Dis donc, avance-t-il ton chalet ?

Sans attendre la réponse de sa soeur aînée, Emmeline prit une orange qu'elle découpa, puis continua :

— Est-ce qu'elle est habitée, cette bâtisse ?

— Quelle bâtisse ?

— Eh bien, ce que tu dessines

— Je t'en prie, appelle les choses par leur nom. A t'entendre parler, on croirait que Beaumanoir est une bicoque faite pour loger quelques vieux pasteurs protestants ou pour nicher les hiboux du pays.

— Tu as trouvé... c'est cela : une bicoque de pasteur protestant !... Sais-tu qui habite ton chalet ?

— Non.

— C'est dommage. Si les hôtes représentaient quelque type d'élégance, ce dont je doute, tu pourrais les prier de poser sur le balcon... ça ne fait pas mal, une silhouette, dans un paysage !... Les originaux qui se calfeutrent là-dedans doivent avoir passablement besoin de soleil quand ils sortent de cette forteresse de pins silvestres.

— Tais-toi, Emmeline, quelqu'un pourrait t'entendre.

— Bah !

Elle sortit une seconde orange, au grand plaisir de sa soeur qui ne pouvait abandonner un escalier contourné.

— J'ai une idée, dit Emmeline, et une délicieuse idée, encore !... Je vais parler à maman du chalet Beaumanoir ; je la prierai de s'informer des ermites qui y vivent, et si c'est quelqu'un de notre monde, je lui dirai de lancer une invitation pour la fête qu'elle veut donner lorsque les Boismorand seront arrivés d'Aix-les-Bains. En rentrant, je vais dire à Théodule de s'enquérir qui sont nos voisins... Vivre côte à côte et ne pas se visiter, dans une saison climatérique, est ridicule ?... L'année dernière, les de Sancey nous ont fort amusés, t'en souviens-tu ?

— Oui, et depuis nous n'avons jamais eu de leurs nouvelles.

— Eh bien ! après eux, d'autres. Si ces choses-là t'inquiètent, tu n'es pas à bout de désenchantements. De quel sang es-tu donc, ma chère ?... Tu me fais l'effet d'une toute petite bourgeoise qui s'accroche à quelque pauvre amitié ! Fi donc, les de Crepol ont du sang de coulée bleue dans les veines ; si peu ne doit les effrayer ni les empêcher d'agrandir le cercle de leurs relations !

Un peu de mélancolie se fondit dans les yeux de l'artiste.

Son regard rencontra celui d'Emmeline joyeuse.

— J'avoue que je n'ai pas les mêmes

idées que toi.

— Oh! ça, je le sais!

Michelle continua:

— Je te le répète, rien ne m'ennuie comme ces relations ces "jours" où tout le monde se félicite et s'encense. Je préfère cent fois la vie que nous menons ici à celle de Paris.

— Ah pas moi! affirma la plus jeune, avec un geste qui indiquait sa sincérité... Nous allons bientôt partir, tant mieux!... j'espère que l'an prochain... Nous serons peut-être mariées toutes deux; nous sommes en âge... Ne te récrie pas, oui, certainement nous sommes en âge et quelques-unes de nos amies sont déjà bel et bien de jeunes madames. D'ici l'an prochain! De nouvelles fêtes, de nouvelles relations dans lesquelles nous trouverons peut-être... tu comprends?

Des oranges, il ne restait que l'écorce.

Avec un couteau en nacre, Emmeline découpait la pelure.

Michelle travaillait toujours.

Elle ajouta:

— Oui, rien ne me peine comme de rompre avec ce qui m'a plu. Rien ne me chagrine comme de voir se briser une bonne et franche amitié que j'avais eue durable... Aussi, lorsque j'aurai un chez moi...

Elle s'arrêta, confuse d'avoir soulevé le voile de l'avenir, alors qu'elle n'y avait jamais songé quinze jours auparavant.

— Eh bien chère petite poésie, continue, que feras-tu dans ton chez toi?

— Je n'ouvrirais pas ma porte à une foule indifférente qui arriverait pomponnée, élégante, pour me saluer et disparaître aussitôt. Mon chez moi sera pour des intimes qui se rencontreront avec plaisir et éprouveront un réel bonheur à se retrouver. Dieu garde que mon salon devienne une arène où les coeurs où les amours-propres se blesseraient. Je veux recevoir des amis vrais, sincères, qui n'auront pas à peser leurs phrases avant de les parler.

— Des amis vrais sincères, y en a-t-il?

— Bien sûr qu'il y en a!

— Allons, tu rêves toujours!

— Non, Emmeline, je ne rêve pas: le rêve est une pensée molle que je n'éprouve pas. Je réfléchis souvent, c'est dans ma nature, et, lorsqu'on me demande mon avis, je dis ce que je pense.

— Sais-tu à quoi je pense, moi?

— Non.

— Je pense... que je t'aime de tout mon coeur, mais tu m'es tellement supérieure que je te haïrais, s'il m'arrivait de ne plus t'aimer.

Le crayon de Michelle tomba de ses doigts.

Elle reçut au coeur comme une secousse électrique.

— Ne plus m'aimer?

— Cela n'arrivera pas, mais, si... enfin... oui... je serais jalouse de toi..

Le soleil continuait sa course.

Depuis une demi-heure que les jeunes filles se trouvaient devant Beaumanoir, les ombres avaient changé de place.

Le chalet se montrait sous un nouveau jour.

Michelle le regarda longuement comme pour pouvoir continuer son travail chez elle, de mémoire, puis elle ferma tous ses engins, et, répondant à sa soeur:

— Tu es démente, Emmeline. Pour quel motif me détester? Haïr sa soeur? ... Allons, j'ai eu tort de t'entretenir d'art et de sentiments, toutes les natures ne sont pas trempées de la même façon. Je m'en veux d'avoir abordé certains sujets ce sera la dernière fois.

Emmeline fut un peu bouleversée des paroles prononcées sans intention malveillante, mais comme elle n'approfondissait aucune chose, elle crut avoir suffisamment réparé sa boutade quand elle eut embrassé Michelle.

Pendant que celle-ci rassemblait ses gommages, Emmeline jeta un dernier coup d'oeil au chalet.

En souriant, elle ajouta:

— Je souhaite du plaisir aux solitaires qui se claquemurent là-dedans. Je ne suis pas curieuse mais j'aimerais savoir si l'intérieur répond à l'extérieur...

As-tu l'intention de me ramener là souvent, Michelle.

—Une autre heure me suffira. Si cela t'ennuie de m'accompagner, je reviendrai seule, je compléterai ensuite de souvenir.

Les jeunes filles se levèrent et partirent.

Au moment où elles prenaient l'allée de leur villa, presque attenante au chalet, un jeune homme, porteur d'un volumineux courrier, émergea d'une charmille blottie dans l'encoignure de Montparnasse, comme avait dit Michelle.

Il regarda s'éloigner les deux sœurs.

C'était Patrice, qui n'avait pas voulu traverser plutôt le jardin afin de ne pas être reconnu par l'ainée.

Rien ne lui avait échappé de la conversation des jeunes filles.

Un peu désœuvré, comme on l'est souvent dans les stations climatiques où les actions ne se précipitent pas d'elles-mêmes autour de nous, Patrice, doué d'une mémoire fertile, se répétait toute la conversation entendue. Il avait encore aux oreilles, les petits éclats de rire moqueurs d'Emmeline; il voyait sa stupéfaction, il entendait ses railleries. Mais, la voix berceuse de Michelle couvrait l'autre et le jeune homme éprouvait un doux émoi à l'entretenir.

Une branche que faisait balancer un pinson, en lui caressant la joue, arrêta ses pensées.

Il fit deux parts de son courrier.

D'un côté, il mit ses papiers d'affaires, puis il ouvrit un pli qu'il reprenait pour la troisième fois.

En lisant, il sourit, puis communiqua le contenu de la lettre à Mme Lasteyran qui venait à sa rencontre.

—Mère, dit-il, de Beaudran nous fait l'amitié de nous annoncer son arrivée prochaine. Vois plutôt.

Madame Lasteyran lut.

“Mon cher Patrice,

“Mes malles sont bouclées. Je prends ce soir l'express pour Dijon, où je fais une première étape...

Mercredi, je quitterai cette ville pour Genève.

Là, comme tu le penses, je veux voir le

monument de Brunswick, l'Hôte de Ville et les dalles où ont été brûlés publiquement le Contrat social et l'Emile de Jean-Jacques. Idée baroque, diras-tu!... Tu sais que je suis un original.

“De là, je vais à Cognoy me rendre compte si la villa Diodatti, qu'habita Byron, existe toujours.

D'une enjambée, je cours à Vernier pour visiter la maisonnette où Lamartine vécut avec sa chouette et sa souris.

De Vernier, je vais à la petite ville de Thonon dont j'ai entendu conter mille merveilles.

Evian étant à deux pas, j'y vole, et, de là j'embarque pour Montreux, par le premier bateau qui veut de ma personne.

“Une lettre ultérieure t'annoncera l'heure exacte de mon arrivée.

Prépare tes piques, tes bottes et tes bidons. Je veux devenir un excursionniste enragé.

“Mon profond respect à ta mère...

A toi, ma bonne et franche amitié.

“De Beaudran.”

— Je suis heureuse de l'arrivée de ton ami, mon enfant, dit Mme Lasteyran, quand elle eut achevé la lecture. Les jours sont longs pour un homme qui vit continuellement en face de ses propres pensées, sans aucune occupation absorbante.

La nouvelle lettre de son ami se trouva dans le courrier du surlendemain.

Elle était ainsi conçue :

“J'ai pensé qu'il valait mieux entreprendre avec toi le tour du lac: je serai à Montreux, demain, à 6 h. 40 du soir.

“De Beaudran.”

Ce fut une vraie joie à Beaumanoir. Tout fut mis sens-dessus dessous pour recevoir l'ami.

Le jeune avocat se trouvait à la station à son arrivée.

Les salamalechs furent vite échangés, et les jeunes gens prirent le sentier qui conduisait directement au chalet.

L'ami de Patrice n'était pas un amateur passionné de la nature.

Le voyage qu'il faisait était, à vrai dire, son premier voyage important: les chevaux, la chasse, l'avaient captivé

jusqu'alors plus que les rochers abrupts.

Il préférerait le brouhala des villes aux doux mystères cachés dans les bois.

Les étoiles ne lui disaient rien.

Mais à moins d'être dépourvu du sens de l'esthétique, il est des merveilles qui nous subjuguent et nous enveloppent de leurs charmes.

C'est ce qu'éprouva de Beaudran le jour de son arrivée.

La nature semblait s'être unie aux hôtes du chalet pour fêter le touriste : le lac était dans toute sa splendeur.

Sa nappe pourpre frissonnait sous la brise et les vagues venaient effleurer les pieds de Beaumanoir.

La riche et plantureuse côte de Savoie, qui ne connaîtra jamais la chlorose des champs de la plaine, apparaissait au loin.

Les dentelures des Alpes gigantesques découpaient l'horizon.

Le tout, éclairé par des miriades d'étoiles, semblait placé là comme un écrin qui retenait dans ses bords enchanteurs le plus beau joyau de l'Europe.

De Beaudran n'était pas un rêveur, mais il resta sous le charme comme les autres, et il avoua à Patrice qu'il ne se serait jamais cru capable d'éprouver les sensations indéfinissables qu'il subissait.

— Je t'adresse mes compliments, mon cher, dit-il, lorsque j'aurai besoin d'une résidence agréable, je me fierai à toi pour le choix. Que fais-tu, ici, toute la journée?

— Ma vie est calme.

— Comment calme? Tu ne te condamne pas, je suppose, à une claustration monastique!... Depuis un mois que tu as dressé ta tente en Suisse, tu as dû te créer des relations...

— Non, vraiment!...

— Tu n'as pas été voir les Nigaud et les Salarion, à Evian?

— J'ignorais leur présence en Savoie.

— Eh bien, nous irons les surprendre. D'ici à Evian, il n'y a qu'un vol d'oiseau, n'est-ce pas?

— Pas davantage.

— Et dans tes voisins de campagne? Aucun qui ne t'ait visité et à qui tu n'aies eu à rendre une visite?

— Aucun.

— C'est vivre comme un bénédictin, cela! J'ai bien fait d'arriver mon ami, tu vas prendre ta revanche!

Tout en causant, de Beaudran inspectait les abords du chalet.

Il aperçut les clochetons de la villa voisine.

— Voilà une délicieuse demeure, il me semble. Est-elle habitée?

— Oui.

— Par qui?

— Par une famille parisienne qui a nom de Crepol.

— De Crepol? répéta de Beaudran étonné. En es-tu sûr?

— C'est ce qui m'a été dit.

— De Crepol? répéta Théophile, Après tout, cela se pourrait... Elles sont de tout et partout.

— Les connais-tu?

— Madame de Crépol qui a deux filles, Emmeline et Michelle?

— Il y a, en effet, deux jeunes filles.

— La mère est une belle femme, un peu hautaine.

— Je ne la connais pas, ou du moins, si je l'ai rencontrée, c'est sans savoir qui elle était.

— Les jeunes filles ne se ressemblent pas. L'une est mince, une figure de fouine; l'autre au contraire, a du chic, un oeil expressif: elle est faite pour être aimée.

— C'est cela, dit Patrice.

— Je crois bien que je les connais!... Mme de Crepol ne m'est pas parente, mais elle est la cousine, par alliance, d'une de mes tantes. Je la rencontre fréquemment dans les salons parisiens. C'est une relation à entretenir. Mme de Crepol fait partie du high-life, tu ferais bien de la voir, dans l'intérêt de ton cabinet, Sacrebleu, je suis pratique... de temps en temps!... Ma présence ici m'oblige à lui faire une visite, j'irai lui offrir mes hommages et te présenter, cela la charmera.

Les sourcils de Patrice se rapprochè-

rent par un mouvement nerveux, indécis, chez lui, d'un combat intérieur.

Il répondit :

— Je ne t'accompagnerai pas. D'abord ce serait d'un sans-gêne qui ne trouverait pas excuse auprès de ta quasi parente, et, enfin, je ne vois pas pourquoi je ne me dispenserais pas de visiter Mme de Crepol.

— Ma parole, tu deviens ermite. Comment, tu recules à te présenter chez les de Crepol!... toi, le plus élégant des jeunes gens!... Arrange-toi comme bon te semblera, je t'emmènerai sans rémission.

Patrice ne répondit pas.

Après quelques instants d'un silence réciproque, Théophile dit :

— Mon cher, la solitude t'est néfaste, tu tournes à la mélancolie il te faut une cure, je serais ton empirique. Mais, est-ce que par hasard, ta barque n'aurait pas atterri dans le port de l'amour... Tu m'en as tout l'air...

Le jeune avocat posa sa main sur le bras de son ami. Il avait entendu grincer la porte de l'allée.

Mme Lesteyran arrivait.

— Tais-toi, dit-il, ma mère croirait que les aromes des tilleuls et des myrtes ne me suffisent pas et que j'ai déjà transplanté ma tente où fleurit l'orange!

Une heure plus tard, le chalet dormait sous les rayons lumineux des constellations célestes.

IV

DANS LA VILLE

Théophile alla chez madame de Crepol.

Patrice refusa de le suivre dans sa première visite.

Le jeune Beaudran fut reçu à bras ouverts dans la villa, il faisait presque partie de la famille.

Mille questions lui furent adressées sur le motif de son séjour en Suisse, le

temps qu'il pensait consacrer à son voyage d'excursion, sa résidence, etc.

Il parla longuement de Beaumanoir.

— Comment! les hôtes de Beaumanoir.

—Comment! les hôtes de Beaumanoir sont vos amis?... Tout est pour le mieux; vous me ferez le plaisir de me présenter Monsieur Lesteyran; il est votre ami cela me suffit.

— Je désirais vous le conduire, mais Patrice est timide comme une jeune fille, il n'a pas voulu se décider. Je lui transmettrai votre désir.

—Son nom ne m'est pas inconnu, appuya Mme de Crepol, j'ai entendu dire que M Lesteyran possédait une clientèle de choix et qu'il ferait son chemin.

—Patrice le mérite. C'est un travailleur obstiné qui ne s'accorde aucun plaisir.

— Votre ami est digne d'estime, conduisez le moi. Je serai heureuse de le compter dans mes invités à une petite excursion que je veux organiser.

Michelle et Emmeline n'était pas au salon lorsque leur mère reçut la visite de Théophile, mais leur étonnement fut grand quand elles apprirent que leur ami logeait à Beaumanoir.

—Comme les choses s'enchaînent, exclama Emmeline Je désirais savoir qui habitait près de nous, je vais être renseignée. Tiens, Michelle, parions que ce monsieur Patrice est blond, original, taciturne... Je mise... Veux-tu?

Michelle refusa.

Par la pensée elle se porta de quelques jours en arrière et elle se dit que son protecteur pouvait bien être l'ami de Théophile de Beaudran.

—Si tu ne veux pas donner un avis, reprit Emmeline sans se décourager, je gage pour un blond, morose, un peu... nous verrons si mes pressentiments me trompent.

—Finissez vos enfantillages, conclut Mme de Crepol, vous préparez vos toilettes d'excursions. N'oubliez pas, dans vos apprêts, l'amabilité et la simplicité, ce sont les premiers bijoux de la jeunesse.

Madame de Crepol était une femme du monde élégante.

Ses amies la considéraient également comme une femme de tête qui savait, à ses heures, s'occuper du gouvernement de sa maison.

Un avis, émis par elle, était un ordre chacun pliait sous son opinion dominante. Son personnel marchait avec des commandements jamais répétés.

Un point nuageux obscurcissait pourtant le ciel que nul voisin ne scrutait et qui tissait cependant la trame de l'existence dans les maisons.

Les tendresses données à Emmeline étaient, sans contredit, plus affectueuses que celles distribuées à Michelle.

L'entourage de Mme de Crepol l'avait constaté; personne n'en avait jamais fait ouvertement la remarque.

Michelle semblait ne pas s'en apercevoir.

Sa nature délicate, loyale et franche souffrait horriblement de cet état de choses.

Malgré cela, jamais un mot de plainte n'était tombé de ses lèvres. Jamais une parole amère n'avait été proférée par elle.

Elle se disait qu'à force de prévenances, sa mère finirait un jour ou l'autre, par comprendre ses torts.

Le temps passait, madame de Crépol ne changeait pas.

Elle préférerait certainement Emmeline à Michelle.

A Beaumanoir, de Beaudran insista longtemps pour décider Patrice à le suivre à la villa.

Celui-ci trouvait dix prétextes pour un jour s'en éloigner.

Un seul était réellement valable à ses yeux: il voulait éviter Michelle. Mais de ce prétexte là il se garda d'en dire un mot.

Théophile ne désarma pas. De telle sorte qu'au jour convenu, il n'était pas seul quand il se présenta chez madame de Crepol.

La distinction de Patrice plut à la mère des jeunes filles.

— Il est regrettable, monsieur, lui dit-elle, que Théophile soit arrivé en

Suisse aussi tard, nous aurions pu nous voir quelquefois; cela aurait rompu la monotonie de notre saison climatérique.

— Le regret est pour moi, madame, répondit Patrice en s'inclinant. J'en veux au hasard de ne pas m'avoir conduit plutôt dans la villa où j'ai l'honneur d'être reçu.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, vous me ferez plaisir en acceptant de vous joindre à Théophile pour une excursion, jeudi prochain. Nous nous rendrons aux gorges du Trient.

Patrice réfléchit une minute.

— Jeudi prochain? J'ai peur de ne pas être libre ce jour-là.

— Vous avez peur, mais vous n'en êtes pas certain...

Dans ce cas-là, monsieur, entrez, ou plutôt éloignez l'occasion qui pourrait vous retenir à Montreux, jeudi. Ce sera pour nous un plaisir.

— Madame, je ne serai pas libre, répondit Patrice d'une voix plus ferme.

— Ta, ta, ta, fit Théophile, nous verrons ça?... Je suis en vacances, tu es en vacances, donc...

— Vous avez raison joignez-vous à moi. A nous deux nous viendrons plus facilement à bout de la volonté de Monsieur Lasteyran. Insistez, Théophile, insistez, je vous en prie.

Patrice comprit qu'il aurait mauvaise grâce d'acquiescer plutôt à la demande de son ami qu'à la politesse de madame de Crépol.

Il sourit.

— Allons, vous serez des nôtres, n'est-ce pas? J'y compte.

— Je vous remercie beaucoup, madame, d'une gracieuse attention qui m'honore. Cependant, si vous deviez être en famille, je ne voudrais pas...

— En famille?... Une caravane, monsieur; nous serons huit, dix, je ne sais au juste.

— Alors, madame, vous pouvez compter sur moi.

Au même instant, de petits talons frappèrent les dalles du vestibule, et l'écho de jeunes voix arriva au salon.

Le rêve de Patrice

La porte s'ouvrit et un quatuor charmant rougit à l'unisson en apercevant les jeunes gens dans la pénombre des stores baissés.

Michelle, elle, pâlit en entrant.

Patrice, dont on avait tant parlé, était donc l'hôte du chalet qu'elle dessinait?

C'était donc le jeune homme qui l'avait préservée d'un danger!...

C'était donc celui qu'elle voyait dans ses rêves!...

Les jeunes filles se placèrent.

Le siège resté inoccupé fut celui qui se trouvait auprès de Patrice.

Michelle dut s'asseoir.

Un seul regard eut suffi à ce moment pour enchaîner les deux vies.

Patrice, par force, ne le donna pas.

Mais ces regards comprimés, cet étouffement de mots, qui, de leurs cœurs montaient à leurs lèvres muettes, étaient devinés par eux deux.

— Mes enfants, dit Mme de Crépol, ces messieurs nous font l'honneur d'être des nôtres, jeudi.

— Tant mieux, exclama Emmeline. Au moins, nous aurons des mentors dans ces gorges affreuses. Je sais que Théophile est un excellent protecteur depuis...

— Oui, reprit le jeune homme en riant, depuis le jour, où d'un coup de main, j'ai rejeté une tenture qui allait vous entraîner dans sa chute.

— Monsieur... danse-t-il? questionna Emmeline en s'adressant à Théophile et en désignant Patrice.

Lui-même répondit.

— Peu, ou pour dire vrai, pas.

— Eh bien, Michelle? fit étourdiement Emmeline, je te l'avais dit: mes pressentiments ne m'ont pas trompée!..

Madame de Crépol s'entretenait avec Théophile.

Michelle devint pourpre.

Elle expliqua en s'adressant à Patrice:

— Lorsque nous avons su que M. de Beaudran devait présenter à maman un de ses amis, ma soeur, sans vous avoir vu, a voulu vous dépeindre, c'est ce qu'elle appelle ses pressentiments.

Patrice sourit.

Les pressentiments de Mlle de Crépol?

Il les connaissait!

N'avait-elle pas dit: original, taciturne, ouistiti?... Il demanda finement

— La réalité, mademoiselle, est-elle l'affirmative de vos pressentiments?... Déméritais-je, dans votre estime, où... gagnerais je?...

Emmeline ne trouva aucune réponse.

La femme de chambre vint à son secours, car elle annonçait:

Madame et monsieur Boismorand.

Des exclamations joyeuses saluèrent les visiteurs inattendus.

On se tendit les mains on s'embrassa.

Les jeunes filles débarrassèrent les nouveaux arrivés des objets encombrants. Elles préparèrent le thé sur une petite table dans un coin du salon.

Patrice donnait des regards désespérés à son ami afin que celui-ci levât la séance.

En vain.

De Beaudran raffolait du thé que Michelle préparait aussi bien qu'une Anglaise, et, au lieu de faire un mouvement en avant, il se remit d'aplomb sur son siège.

On parla de l'excursion projetée.

Monsieur Boismorand affirma que le temps était au beau fixe et qu'on pouvait sans crainte affronter les froidures des glaciers.

Il s'invita pour l'excursion.

Sa femme et lui étaient du reste sur la liste préparée.

Le thé était prêt.

Patrice en accepta une tasse des mains de Michelle et, tout en dégustant le savoureux liquide, son imagination partit à fond de train dans l'avenir.

Il rêva un salon, plus modeste que celui où il se trouvait, un salon où ils ne seraient que deux: Michelle et lui: elle, la petite femme tendrement chère, lui l'époux attentionné.

Le temps ne lui parut pas long.

Il aurait presque voulu rester encore quand Théophile se leva.

Toute la société accompagna les jeunes gens à la grille du jardin.

En se baissant pour regarder une fleur, Michelle vit une touffe de cyclamens égarée.

— Je vais la transplanter, dit-elle, et la réunir aux autres.

Le jeune avocat se trouvait auprès d'elle.

— La solitude lui est peut-être mille fois préférable, mademoiselle, objectait-il.

Les fleurs doivent sentir et souffrir aussi bien que les corps de la grande humanité qui agit.

Croyez-vous qu'il y ait plus cruelle solitude que de vivre seul dans un milieu joyeux ?

Michelle le regarda ils se comprirent.

Après une minute de réflexion, la jeune fille expliqua :

— Ma mère est positive et pratique ! ... l'idéal et les arts lui sont antipathiques, excusez-moi de vous en prévenir.

Très bas, il dit

— Je vous remercie, au contraire : je ne voudrais pas démériter dans l'esprit de Madame votre mère. Je désire, de toute mon âme, arriver à ne pas lui déplaire... La chose me sera peut-être plus difficile auprès de mademoiselle votre soeur.

— Oh, monsieur !... exclama Michelle.

— Mademoiselle Emmeline paraît avoir des idées fort arrêtées sur ma personne...

Michelle se rappela l'heure passée devant le chalet, elle pensa qu'Emmeline avait été sûrement entendue. Elle ajouta :

— Ma soeur est très enfant, je crois que vous ne lui déplaitez pas, néanmoins.

— Je ne ferai pourtant rien dans ce but, mademoiselle. Il est des natures peu faites pour se comprendre...

Toute la société se trouvait à la sortie.

Après avoir salué tour à tour les deux familles, Patrice se retourna vers Michelle en lui donnant un regard dans lequel passèrent toute l'éloquence d'un sentiment vrai et toutes les tristesses

d'une lueur d'affection sans espoir.

Lorsque, de retour au chalet, Patrice fit part à sa mère de l'invitation reçue, mille idées fantastiques agitèrent la veuve.

L'heure où Patrice allait avoir une autre affection que la sienne était-elle venue ?

Chacune des visites à la villa n'imprimerait-elle pas à l'âme de son fils un de ses souvenirs dont on vit au moment où tout semble éteint autour de soi ?

L'amour de son enfant serait une de ses amours grandes, fortes, que rien ne rompait.

Il lui sembla que dans l'affection filiale se détachait une parcelle de la vie qui la soutenait.

Elle oublia qu'elle-même, à la première heure des confidences de Patrice, souhaitait étayer les projets de son fils.

Emue et le visage bouleversé, la pauvre femme ne pensa pas que son fils devinait tout ce qui se passait dans son âme inquiète.

Elle demanda :

— As-tu accepté ?

— Oui, mère. Aurais-tu préféré que j'eusse décliné l'invitation de Mme de Crépol ?

Elle répondit, en commandant à sa volonté :

— Non. Si je te demande cela, c'est à cause... d'elle... Si tu allais t'attacher à cette enfant et que plus tard des difficultés surgissent !...

— Des difficultés ? Il n'y en aura pas pour moi. Quand je croirai à la réciprocité de mes sentiments je vaincrai tous les obstacles, pourvu toutefois que tu lui reconnais les qualités que tu souhaitais un jour trouver en elle.

La veuve joignit les mains, et dans une supplique où passa toute l'ardeur de son cœur, elle murmura :

— Oh Dieu ! prenez ma vie plutôt que de permettre que cette affection ait un douloureux écho dans son existence !

— Mère bien-aimée ! murmura Patrice en l'embrassant.

— Mon fils, sois heureux !

— Je le serai, mère par toi, et par elle, car il est nécessaire que l'amour qui naît en moi soit étayé sur le tien. Si ton affection me manquait, tout ne me manquerait-il pas? L'homme est fils avant d'être époux!

Ces paroles furent le baume vivifiant qui cicatrisa le cœur endolori de la pauvre femme.

Théophile arrivait.

Les deux amis prirent connaissance des journaux français apportés par le dernier courrier, et ils se séparèrent.

Pendant deux jours aucun incident ne jeta une note accentuée à Beaumanoir.

Les de Crépol et les jeunes gens ne se rencontrèrent pas.

Madame Lasteyran cherchait à lire en son fils en qui elle découvrait des minutes de gaieté qu'elle ne lui connaissait pas, et elle disait :

— L'amour s'implante en mon enfant.

Le jeudi matin, à l'aube, de Beaudran entra dans la chambre de Patrice.

— Eh bien dit-il en arrivant, la nuit a été bonne?

Patrice ne répondit pas.

— Il dort grommela Théophile en s'approchant du lit.

La pâleur du visage et de la ligne bleuâtre qui cernait les yeux de l'avocat le frappèrent.

— Il a passé la moitié de sa nuit à travailler, pensa-t-il, en apercevant une liasse de correspondances affranchies. Au diable son avocasserie!... Il veut se tuer ce garçon-là!... Ne pas se reposer avant une journée éreintante comme celle qui nous attend est de la démençe.

Patrice entr'ouvrit les yeux.

— Tiens! Te voilà! Quelle heure est-il?

— Cinq heures.

— Et nous partons à six?

— Mais oui.

— Dans un quart d'heure je serai à toi.

Quand les jeunes gens descendirent, ils trouvèrent madame Lasteyran de-

bout.

— Pourquoi t'être levée aussitôt demanda Patrice?

— Mon enfant, je voulais vous adresser, à tous deux, mes recommandations. Je vous confie l'un à l'autre. Agissez prudemment dans votre excursion. Ne vous aventurez pas.

— Soyez tranquille, madame, je me charge de morigéner cet entêté s'il s'écartait des sentiers accessibles à tous, répondit Théophile gaiement.

— Je t'en prie, mère, aie l'esprit en quiétude, nous serons sérieux et sensés, nous te le promettons.

Un mois auparavant, Patrice eut peut-être prononcé les mêmes paroles, mais le ton aurait été différent.

Ce matin là, il avait dans la voix toute la déférence filiale, toute la douceur nécessaire pour calmer les inquiétudes maternelles, mais son oeil brillait d'une impatience presque imperceptible qui n'en existait pas moins.

Il calmait la mère et il pensait à la jeune fille qu'il allait revoir.

Sur le seuil de Beaumanoir madame Lasteyran répéta encore :

— Pas de témérité. Beaucoup de prudence.

— Nous serons prudents.

Guêtrés et munis de piques, Patrice et Théophile partirent.

Le temps était splendide.

Le soleil dorait les sommets altiers des pics; la nature prenait son aspect festival.

Contrairement à son habitude, Théophile méditait.

Après quelques hésitations, il dit à Patrice :

— Je te trouve joliment changé depuis un mois.

Patrice ne répondit pas.

— Es-tu malade?

— Nullement.

— As-tu quelque affaire véreuse pour laquelle tu craignes un insuccès?

— Non.

— Alors?

— Je n'ai absolument rien qui me préoccupe, je t'assure. Tu m'avais perdu de vue, mon cher, tu t'imagines que

j'ai changé... Tu m'avais quitté sur le boulevard, avec une mine de Parisien, tu me retrouves hâlé, voilà sans doute en quoi consiste la différence.

— Je ne parle pas du physique.

Patrice s'arrêta :

— Observateur!... De Beaudran?...

— Observateur ou non, je crois ne m'être pas trompé.

Ils avaient repris leur marche.

— Va, reprit l'ami, ton silence m'est une réponse. Je savais bien que j'avais vu clair! Rien de fâcheux!..

— Non.

Théophile n'osait guère insister.

Après un silence, ce fut Patrice qui expliqua :

— Eh bien, c'est vrai, je suis changé parce que j'ai au coeur un sentiment d'affection vraie.

La crainte de ne pouvoir arriver à la réalisation de mes rêves est un tourment pour moi.

— Tes craintes sont-elles fondées!

— Que te dirais-je? L'homme qui aime est-il à même de raisonner froidement? Lui est-il permis d'équilibrer les plateaux d'une balance dont les mesures sont l'amour et la raison? ,

— Quel est donc l'ange qui t'a enlevé le coeur?

— La vision t'est-elle apparue dans cette nature vierge, en cette Suisse hospitalière?

— Oui.

— Pourquoi m'avoir dit que tu n'avais aucune société ici?

— Je ne voyais personne, je te le répète, avant ton arrivée.

— Mais alors, c'est depuis cinq jours que tes pensées sont maîtresses de toi? Tu aimes avec la tête! Nuage! Vision!

Patrice s'était mal exprimé.

Il comprit toute la confusion qui pouvait résulter d'une méprise, aussi narra-t-il à son ami sa rencontre avec Michelle dont il eut soin pourtant de taire le nom.

Théophile hasarda :

— M'est-il permis de demander le côté de l'horizon où naissent tes rêves?

Patrice n'hésita plus.

Il accorda à l'amitié toute sa part de confiance dans la réponse :

, — Nous l'avons vue ensemble.

— Ensemble?

— Oui.

— Eh, mais, personne, n'est venu à Baumanoir,

— Non, nous avons été, nous, à...

Dans un élan qu'il ne put réprimer, de Beaudran exclama;

— Quoi? Serait-ce?

Il n'en dit pas davantage, mais du choc de ces deux mots résulta une confusion dans l'esprit troublé du jeune homme, qui crut la foi de son ami engagée entre lui et la famille de Crépol. Inquiet, il demanda :

— Quel est le motif de ta surprise?

— Tu veux parler de Michelle, n'est-ce pas? car Emmeline n'a rien de ce qu'il faut pour qu'il y ait attraction entre vos âmes,

— Oui, c'est de mademoiselle Michelle qu'il s'agit. Je l'aime comme un homme qui en est à son premier amour, et mon sentiment m'étouffe. car je ne puis en parler à personne.

— Patrice, je ne puis te dire qu'une chose saches-en gré à ma franchise; je crains que tu ne te trouves sur une pente où la lutte et les souffrances seront grandes.

Rassuré à demi, Patrice questionna encore :

Pourquoi?

— Je connais Mme de Crépol. Elle n'aime pas Michelle. Je m'en suis souvent demandé le motif sans trouver de solution. J'ai peur que toutes les spéculations maternelles se reportent sur Emmeline, et qu'une demande en mariage pour l'aînée l'exaspère. Mieux vaudrait... peut-être...

— Epouser la cadette?

— Calme-toi, je ne veux pas te conseiller. Mais enfin, je n'ose t'encourager à entretenir ton rêve! Quoi qu'il advienne, je serai toujours ton ami intime si tu es condamné à souffrir.

— Qu'importe la souffrance, si cette souffrance me conduit à elle, si un jour, je puis sentir sa petite main sur mon bras, si je suis celui qui dois a-

planir devant elle les difficultés de la vie... si j'arrive à lui donner mon nom en lui donnant tout moi-même.

Patrice s'animait, et, sans s'en douter, ils arrivaient à la station.

— Reconstituons nos visages, mon cher, conseilla Théophile, nous avons des figures d'enterrement sous ce soleil d'août. Tiens, ces dames...

Madame de Crépol et ses filles débouchaient, en effet, de la grande route qui conduisait à la station plus directement que le sentier pris par les jeunes gens.

Michelle et Emmeline étaient radieuses.

Vêtues d'une très simple toilette bleue garnie de galons blancs, coiffées d'un canotier, chaussées de brodequins jaunes, à la main l'alpenstock réglementaire, les deux sœurs avançaient, ravissantes.

Plus grande se montrait la simplicité de la toilette, plus manifeste ressortait la grâce de Michelle.

Entre les deux jeunes filles, le contraste sautait aux yeux.

Une fois les billets pris, les voyageurs occupèrent un compartiment et de joyeuses conversations s'échangèrent.

Le groupe devint tout à fait gai, lorsqu'à Villeneuve, madame et monsieur Boismorand se joignirent aux excursionnistes.

Michelle évita de se placer auprès de Patrice, mais leurs yeux se rencontrèrent souvent.

Le train fila aux rires joyeux de toute la jeunesse qui contemplait ravie les immenses blocs de roches qui côtoient le Rhône sur toute la ligne.

— Vernayaz!... annonça le crieur de la compagnie suisse.

C'était le but du voyage.

V

AUX GORGES DU TRIENT

Toute la jeunesse se récria contre les

omnibus qui stationnaient à la petite gare.

Il en résulta que Mme de Crépol prit une voiture afin de commander, le déjeuner pendant que madame et monsieur Boismorand escortèrent à pied les jeunes gens.

Ceux qui ont exploré quelques-uns des sites pittoresques que la nature s'est plu à éloigner du tumulte, savent qu'une intelligence industrielle a su élever un hôtel sur une des assises de monts escarpés.

Tel est le cas à Vernayez, où un établissement princier adossé contre les rocs abrupts, s'endort chaque soir, bercé par la chute des cascades.

D. là, pas d'horizon.

De tous côtés, l'immensité des chaînes helvétiques qui s'élèvent à perte de vue, tapissées de leurs forêts de pins qui disparaissent pendant huit mois de l'année sous les neiges alpêtres.

Seul, au milieu de la nature agreste et sauvage, l'hôtel possède tout ce que le luxe, le confort, les caprices des voyageurs peuvent exiger.

Mme de Crépol donna ses ordres.

Une demi-heure plus tard, la joyeuse caravane entourait une table étincelante de cristaux et d'argenterie.

— Mes enfants, dit M. Boismorand d'un ton plein de jovialité et d'entrain, je suis essoufflé par la marche que vous m'avez fait subir, je m'assieds... Nous sommes en rupture d'étiquette, placez-vous, je vous prie, suivant... votre cœur. Allons, de la bonne et franche amitié, pas de fausse honte!

Au prélude de l'invitation, chacun s'était avancé vers un siège, mais la liberté accordée devenait la demande d'un aveu...

Si Théophile et Patrice sourirent et laissèrent leurs mains sur le dossier des sièges retenus, il n'en fut pas de même des jeunes filles.

Michelle remit le pouce de son gant, sortit l'index et étira la médium, pendant qu'Emmeline pirouetta sur ses talons.

Elle ne désarçonna pas pour si peu.

— C'est un défi, monsieur, que vous nous jetez, dit-elle, vous êtes bien ennuyeux... Voyez, Michelle est toute troublée... Vous êtes méchant, nous ne pouvons pas rester debout!

— Bien entendu, répondit le vieil ami de la famille en riant dans sa barbe; je n'ai pas l'intention de vous imposer ce supplice, d'autant que nous aurons besoin de nos jambes pour la journée.

— Eh bien! reprit Emmeline, je me place auprès de vous!

— Je m'en doutais, lutin. Comme je ne suis pas le seul ici, j'attends que tu te declares. Allons!

Elle prit la chaise placée entre Patrice et Théophile.

— C'est fort bien, reprit M Boismorand, mais, je ne désarme pas et je te dirai en aparté de quel côté tu aurais fixé ton choix sans mon défi...

Il fit signe à Michelle de se mettre entre Patrice et lui.

— C'est la place de ma mère, répondit la jeune fille, et, si vous le voulez bien...

— Là, auprès de moi, insista M, Boismorand, je suis presque un vieillard et j'ai besoin de soins que, seule, tu peux me donner.

— A cette condition, monsieur j'accepte, je serai heureuse de vous être de quelque utilité...

Toute cette petite comédie touchait à sa fin, lorsque Mme de Crépol arriva.

Le nuage qui avait paru assombrir le front d'Emmeline s'effaça devant les attentions délicates de ses voisins.

Elle était ravie.

Théophile promettait à l'enfant gâtée d'assister l'hiver suivant à une foule de sauteriers qu'avait l'intention d'organiser Mme de Crépol.

Que fallait-il de plus à la riche enfant?

Des promenades au bois, le jour des réunions brillantes, le soir, une messe basse le dimanche et l'assistance aux prédications d'un orateur en remon, n'était-ce pas là le régal d'Emmeline!

— Il est regrettable, dit-elle à Théophile, que M. Lasteyran n'aime pas le monde, il nous aurait été d'une grande ressource cet hiver, maman l'aurait compté parmi ses invités.

— Patrice mène à Paris une existence sérieuse, je crois qu'il ne se lancera pas dans le tourbillon des fêtes.

— Le travail n'empêche pas les amusements il me semble! Il est donc... pauvre, votre ami, pour se claquemurer de cette façon? demanda-t-elle à voix basse.

— Que voulez-vous dire? reprit Théophile vexé de la naïveté d'une pareille demande. Le Pactole ne coule certainement pas chez lui, mais un manque de fortune ne constitue pas une indignité, je suppose!

— C'est bien dommage qu'il vive en reclus! Il est très gentleman votre ami, ajouta-t-elle, pour réparer sa bévue. Sa mère est-elle... comment est-elle?

Le babil d'Emmeline commençait à ne pas amuser Théophile.

— Vous me faites des questions si bigarres que je ne sais comment y répondre.

— Je veux vous demander si sa mère est comme maman?

— Une femme qui a souffert porte en elle un cachet qui ne se greffe pas sur ceux qui vivent sans souci. Vous me demandez comment est Mme Lasteyran? Elle ressemble à Patrice; qui voit le fils, voit la mère.

— Ah! exclama Emmeline en acceptant un morceau de langouste que le garçon de salle déposait son assiette.

— Etes-vous suffisamment renseignée? questionna Théophile.

— Je ne le suis pas du tout. Depuis votre arrivée en Suisse, vous êtes d'un mystérieux extraordinaire. Vraiment, la taciturnité se communique. Je vous préfère à Paris.

Sur cette appréciation, elle se mit à grignoter la chair rose du crustacé.

Dans la salle, les conversations s'étaient animées.

Un groupe d'Anglais dégustait des sandwiches et des bols de thé, en se communiquant les nouvelles arrivées par

le Times.

Cinq Allemands s'efforçaient de rassasier des appétits pantagruéliques en s'entretenant des exigences outrées des populations ouvrières.

M. Boismorand discourait avec Mme de Crépol sur un nouveau système calorique que celle-ci voulait adopter,

Michelle écoutait.

Pour rompre le silence qui existait entre elle et Patrice, le jeune homme questionna :

— Oserais-je vous demander, mademoiselle, si votre travail avance?

— Mon... Votre chalet, monsieur?

— Oui, Beaumanoir.

— Mon ébauche est complète, mais mon dessin est loin d'être achevé; j'espère cependant le terminer avant notre départ de la Suisse.

— Serait-il fixé?

— Nous partons régulièrement tous les ans, le quinze septembre, s'il ne dépendait que de moi. la neige seule nous chasserait de Montreux, mais ma mère prétend que les brouillards lui occasionnent des malaises insurmontables.

— J'ai cependant l'intention de garder la mienne, ici, jusqu'en octobre.

— Madame votre mère est avec vous?

— Oui.

— Serait elle souffrante?

— Les douleurs morales l'ont épuisée. Aussi, mademoiselle, ce n'est pas de t'affection que j'éprouve pour ma mère; le sentiment que je lui donne est celui d'un vrai culte.

Michelle était émue à la pensée des fortes et douces tendresses qui unissaient la mère et le fils.

— Vous peinerai-je? demanda Patrice qui avait remarqué l'état de la jeune fille.

— Non, monsieur. Je suis heureuse de savoir qu'il existe des affections comme celles dont vous me parlez.

— Ils parlèrent ainsi de peinture, de littérature, de la Suisse jusqu'à la fin du déjeuner.

Au moment de quitter la table, Patrice demanda à Michelle :

— Vous êtes-vous munie de chauds vêtements pour les gorges?

— Oui, mais je ne m'en servirai probablement pas.

— Ne commettez pas une imprudence que vous paieriez trop chèrement... Prenez un châle.

— Croyez-vous que cela soit réellement nécessaire?

— C'est d'une absolue nécessité; vous vous repentiriez de n'avoir pas tenu compte de mon avis.

Il sourit et ajouta tout aussitôt : Pardonnez-moi d'insister, j'ai tellement l'habitude de m'occuper de ma mère, que je m'attache à des futilités qui peuvent paraître exagérées chez un homme. Lorsqu'on a vu souffrir des êtres aimés, on craint pour ceux qui vous sont sympathiques...

Michelle se sentit pâlir.

Emmeline s'en aperçut.

Quand sa soeur fit un pas qui l'éloigna de Patrice.

— Qu'as-tu, Michelle?

— Rien, répondit celle-ci.

Tous les yeux se fixèrent vers la jeune fille.

— Je vous assure que je n'ai absolument rien, affirma Michelle. Je ne me rends nullement compte d'un changement de couleur sur ma figure.

M. Boismorand leva le siège.

Tous descendirent le perron de l'hôtel et prirent la direction du ravin.

L'entrée de la gorge n'offre rien d'effrayant.

Deux rochers, haut de trois cents pieds s'élevèrent de chaque côté du torrent dominé, sur le flanc de la roche droite, par une galerie en bois que soutiennent des madriers.

Mais, à peine a-t-on fait quelques pas au-dessus du gouffre, le tableau change et devient imposant. Les monts s'écartent. Le torrent mugit. Les bouillonnements des eaux envoient leur écume jusque sur la passerelle toujours humide.

L'âme se resserre et frissonne dans ces lieux où jamais le soleil ne pénètre.

Nos héros admiraient l'excavation que les guides appellent l'éolise.

Le choeur y est parfaitement repré-

senté et les stalles creusées par la vague y sont symétriques comme si le ciseau du sculpteur y avait présidé.

Emmeline ne parlait pas.

Elle abandonnait sa main à Théophile qui tremblait de lui voir faire un faux pas.

M. Boismorand aidait, tantôt l'un, tantôt l'autre, et Michelle s'attardait souvent dans la contemplation du spectacle grandiose et terrifiant.

— Ne reste pas en arrière, avait dit Mme de Crépol en continuant sa marche.

Mais Michelle buvait à la source même des beautés incomparables, et elle s'arrêtait à chaque herbe.

Patrice crut devoir lui rappeler la recommandation maternelle.

Sa voix la ramena à la réalité.

— Il serait imprudent de rester immobile dans ces glaciers; vous paraissez transie. Permettez-moi de vous aider à marcher sur ces planches dangereuses.

Il lui tendit la main.

Comme il aurait voulu être maître de cette petite main, pouvoir la porter à ses lèvres et murmurer un des mots de son cœur!

Il se contenta, par un mouvement de protestation douceuse, de la placer entre les siennes pour l'aviver sous les frissons que l'annui-main glacial lui avait fait éprouver.

Michelle sut gré à Patrice du silence gardé.

Ils arrivèrent à l'arc-de-cercle où la passerelle, à cheval sur le torrent, se termine devant la cascade qui jaillit des hauteurs des monts et se précipite dans le gouffre vertigineux.

C'est un de ces tableaux pleins d'horreur que l'on voudrait fuir et dont on a peine à se retirer.

Ecrasée, l'âme humaine lève la tête, contemple l'azur et cherche Dieu,

M. Boismorand comprit qu'un trop long séjour dans les gorges eût pu être dangereux.

Il donna le signal du retour.

— Que c'est beau, Michelle, exclama Emmeline en passant auprès de sa

soeur, mais que c'est effrayant!

Appuyée sur la passerelle, Michelle cueillait une plante destinée à son hercier.

Elle sourit à Emmeline sans lui répondre.

— Permettez, mademoiselle, dit Patrice, je vous approcherai moi-même ces tiges, vous me faites trembler.

Michelle se retourna.

— Merci, monsieur. J'en ai suffisamment, dit-elle, quand il eut tendu quelques branches humides.

Tous deux contemplèrent encore la cascade merveilleuse, et ils ne se rendirent pas compte du départ de la société.

Tout ce qu'avait souffert Patrice depuis la première vision de Michelle lui afflua au cœur en se sentant auprès d'elle.

Il resta silencieux pendant quelques minutes, puis, il dit :

— Je devrai peut-être me taire encore, mais Dieu m'est témoin de la sincérité de mon âme... Je n'ai pas voulu m'entretenir avec Mme de Crépol sans savoir si un vœu de mon cœur trouverait... satisfaction auprès d'elle.

Troublée par l'aveu, émue par les paroles berceuses qu'elle craignait d'entendre, et pourtant qu'elle souhaitait au fond de son âme, Michelle ne répondit pas tout d'abord.

Elle se redisait les mots d'amour pour les répéter à l'heure des tristesses qu'elle prévoyait peut-être.

— Ma mère? Oh monsieur soupira Michelle tremblante.

Il lui coûtait de proférer une plainte. Après tout, sa mère était bonne quoique peu démonstrativement affectueuse.

— Je vous en conjure mademoiselle, répondez-moi. Je préfère toutes les brutalités d'une dure franchise à l'incertitude qui me fait souffrir.

Michelle se taisait.

— Madame votre mère agréerait-elle, pour vous. Des yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

Dans les gorges du Trient s'ouvrait la première page d'un roman, à quoi

bon laisser croire à Patrice que ce roman pouvait s'étayer et devenir réalité. Il avait mille fois raison : les brutalités d'une dure franchise étaient préférables à l'entretien d'un sentiment qui devait inévitablement finir par une rupture.

Très pâle, Michelle en évitant de regarder le jeune homme, laissa tomber ces mots

— Monsieur ma mère ne m'aime...
Patrice vit rouge.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras pour lui faire un refuge ; il aurait voulu fuir avec elle loin, très loin.

Ce fut un éclair.

Il commanda à son cœur, ce qui ne ne l'empêcha pas de mettre toute son âme dans les paroles qu'il prononça.

— De grâce, taisez-vous, je l'ai compris, mais je vous aime, moi ! C'est pour cela que j'ose vous demander si je puis espérer!...

Troublée, Michell ne répondit pas.

— Prononcez un mot, un seul. Fixez une époque... Il faut que je me fasse un nom, une situation digne de vous : j'y arriverai, Dieu m'aidant.

Elle leva ses grands yeux pleins d'une suave tendresse dans ceux de Patrice et sourit.

— Je vivrai pour vous, dit-il. Je le jure devant ces myriades d'étoiles scintillantes, témoins de mon bonheur. J'ai besoin de votre amour!...

Il lui baisa la main qu'il mit ensuite sur son cœur.

— Sentez-vous qu'il bat pour vous ?

— Oui, monosyllaba-t-elle dans un souffle si doux que l'oreille seule de Patrice l'entendit.

Le torrent baisait toujours le pied des rocs.

Il pouvait gronder et muoir ?

Patrice avait au cœur une espérance, il était heureux et se surprenait des trésors de tendresse qu'il ne se connaissait pas.

Tous les éléments réunis, toutes les frondaisons des calcules vénaux ou cupides ne parviendraient pas à amoindrir son affection, car rien n'est fort comme l'amour d'un homme honnête.

VI

JALOUSE

Lorsque, à la sortie de la gorge, le bruit du torrent arriva à l'oreille comme l'écho d'une meurtrissure sourde, les monts resserrés encore, paraissent écartés ; l'horizon borné semble vaste, le sable brille comme une poussière d'or et le soleil brûle comme une lame de feu.

— Ce coup d'oeil est unique, dit Mme Boismorand. Ne pourrions-nous pas suivre un peu le courant, afin de nous rendre compte de ses évolutions ?

— Rien n'est plus facile, assentit Mme de Crepol. Enfants, découvrez-vous ; une transition subite vous occasionnerait une révolution inévitable.

Les vêtements destinés au séjour dans la glacier furent abandonnés au guide qui les emporta à l'hôtel, et la caravane marcha au gré du caprice.

Les minutes de retard des jeunes σ ns avaient-elles été remarquées par la bande joyeuse, ou Michelle, craintive, craignait-elle d'avoir été entendue ?

L'écho n'avait-il pas apporté l'aveu de Patrice aux oreilles de son entourage ?

Elle en eut peur en constatant qu'Emmeline observait un silence qui ne lui était pas coutumier.

Souriante, cachant son émoi, elle s'approcha de sa sœur.

— Tu parais triste, qu'as-tu ?

— Rien, répondit brièvement Emmeline.

Le ton avec lequel le mot fut prononcé indiquait une feinte volontaire qui peina Michelle. Elle reprit :

— Je lis en toi aussi bien qu'en moi-même. Tu as de la peine. Qui t'a fait du chagrin ? Ne suis-je pas ta grande sœur, et n'ai-je pas le droit de réclamer la douceur de te consoler ?

— Laisse-moi, répondit laconique Emmeline.

Mille idées confuses agitèrent Michelle.

Sa soeur avait entendu les serments de Patrice.

Leur amour allait être connu de tous.

Sa quiétude était troublée.

Elle regrtta cette partie de plaisir commencée sous les plus heureux auspices et prit le parti de s'éloigner du fils Lasteyran, le plus possible.

Sa pensée chercheuse alla plus loin.

Dans un éclair d'imagination, elle entrevit encore pour Emmeline, une possibilité d'affection... Puisqu'elle aimait, elle, pourquoi n'en serait-il pas de même de sa soeur?

Dans cette alternative, la pauvre enfant souffrit tout ce qu'elle pouvait souffrir.

Théophile?!...

Patrice?

Qui, qui aime-t-elle se demandait-elle angoissée?

Et rourtant si cela devait être!

Si l'heure qui fuyait déjà bien loin devait être une de ces heures qui apportent un souvenir pénible que deviendrait Michelle?

De même qu'elle se sentait faite pour l'amour dévoué, de même elle accomplirait la plus héroïque des abnégations!...

L'immolation d'un coeur ne resterait pas sans récompense!...

Comptant avec l'élévation de ses sentiments, elle semblait presque fortifiée, lorsque la brise lui apporta un reflux des paroles sincères de Patrice.

— Je vivrai de votre amour, avait-il dit.

La loyauté de Michelle se révolta contre elle-même.

Elle avait les aveux de Patrice!

Serait-elle celle qui attiserait dans le coeur du jeune avocat la douleur qu'occasionne l'oubli?

Ainsi, elle marcha, soucieuse, puis, comme à vingt ans, le plus gros nuage disparaît aussi vite qu'il vient, elle se dit que tout cela était folie. Elle s'en voulut des tourments qu'elle se créait elle-même.

La boutade d'Emmeline devait avoir une cause moins acerbe.

Elle était fantasque!...

Un enfantillage, sans doute!...

En suivant à quelque distance le groupe ravi, Michelle reprit le bras de sa soeur qui se mit en travers d'une nouvelle question.

— N'insiste pas, je n'ai rien à dire et je ne dirai rien. Tu n'as pas besoin, du reste, de mon amitié, elle t'est peu de chose à côté des attentions dont il t'entoure.

C'en était fait du bonheur silencieux de Michelle.

Emmeline avait dû entendre et elle était jalouse!...

Commandant le silence à son pauvre coeur, ayant honte d'elle-même devant l'hypocrisie qu'elle allait, hélas! afficher presque défaillante, elle articula:

— De qui me parles-tu?

— Tu oses me faire cette question? Mais c'est de lui, ce noble d'allure, cet ermite plus mondain que tous, ce voisin que tu connaissais lorsque tu dessinais son chalet! Je vois clair maintenant! Cet inconnu ne l'était pas pour toi! C'est une comédie de trio, dont ma mère et moi sommes les dupes!

Ce qu'avait prévu Michelle était loin encore des soupçons qui pesaient sur elle!

On la croyait capable de ruse et de bassesse!

Elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas se révolter.

— Emmeline. reprit-elle, tu n'as pas conscience de ce que tu dis. Quelle est la méprise qui te met dans cet état.

— Il n'y a pas de méprise de ma part, je vois qu'il ne te quitte pas, qu'il te couvre de sa protection que vous vous attardez. Ma mère n'est pas observatrice, mais je comprends, je sens, car mon coeur est en jeu?

— Ton coeur est en jeu, Emmeline? Explique-toi: tu me tortures, tu m'accuses, tu m'humilies, tu me condamnes sans motif, dis, pourquoi! Aimerais-tu ma chère petite Emmeline?

Et dans un élan affectueux, elle enlaça la taille de sa soeur.

— Tu me demandes si j'aime... si je l'aime?... Eh bien si je te disais oui

que me répondrais-tu?

Il sembla à Michelle que le plus affilé des scalpels lui arrachait le coeur et que la vie s'éteignait en elle...

Elle refoula ses vœux prêts à tomber de ses paupières et dit :

— Je ferais des vœux pour ton bonheur.

— Tu ferais des vœux pour mon bonheur.

— Certainement.

Emmeline la regarda.

— Tu mens, dit-elle, car tu es d'une pâleur qui ne t'es pas ordinaire, non tu ne ferais pas des vœux pour mon bonheur.

— Tu es méchante, tu me prêtes sans motif des intentions que je n'ai et que je n'aurai jamais. Je suis ta soeur, je t'aime et je ne t'ai jamais donné le motif de me torturer comme tu le fais. Si tu aimes, Emmeline, dis-le moi, je t'affirme que je ferai tout pour que tu sois heureuse.

— Oh!

— Je parle très sérieusement. Il est des objets qui ne peuvent être traités à la légère.

L'enfant gâtée parut réfléchir un instant, puis, après quelques minutes, elle dit :

— Je verrai... je vais y penser... et, dans quelques jours, je te dirai ça!

Blanche comme une statue de la douleur, Michelle suivit sa soeur qui afficha une animation extraordinaire.

Lorsque les deux jeunes filles rejoignirent les amis extasiés devant un monolithe sur lequel a été construite une maisonnette, Patrice remarqua la pâleur de Michelle.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-il.

— Pour ma quiétude soyez attentionné pour ma soeur.

— Ah! elle est jalouse! Pour vous, pour vous seule, je me condamne au supplice que vous m'imposez.

Il se dirigea vers Emmeline qui pensait à son incartade.

Avait-elle agi de parti pris, ou était-elle réellement jalouse?

Elle n'en savait rien.

Ce qui existait pourtant, c'est que sa

suffisance d'enfant gâté avait été vexée de l'attention évidente que Patrice accordait à Michelle.

Sans réflexion, la tête au vent, elle allait de ci, de là, longea le torrent, devenu rivière, cueillait des fleurs, sans souci du danger qu'elle courait sur les bords, lorsqu'elle sentit tout à coup le sable s'enfoncer sous elle.

Elle poussa un cri effrayant, en glissant dans un terrain mouvant dont la crevasse s'agrandit vers l'eau qui l'emportait.

Affolée, Mme de Crepol se serait précipitée dans les flots sans l'intervention de son entourage, qui, en appelant du secours, retenait la malheureuse éperdue.

— Mon enfant! Emmeline! appelait la pauvre femme.

La première, Michelle avait vu disparaître sa soeur.

Elle avait compris le danger, et prompte comme l'éclair, sans l'abîme, elle jura de sauver Emmeline.

Appelant à elle toute son habileté nautique, elle s'élança dans la rivière perfide.

— Malheureuse! crièrent ensemble Mme et M. Boismorand.

Inconsciente, madame de Crépol n'avait qu'un cri étouffé comme un râle d'agonie :

— Emmeline! Emmeline! Mon Dieu, sauvez-la!

Michelle se débattit longtemps avec les eaux, surnageant de temps en temps et cherchant sa soeur.

Patrice avait mesuré d'un seul coup d'oeil l'immensité du double danger.

Il prit les devants et se débarrassant de son habit d'un élan aussi généreux que téméraire, il plongea!

Raidie contre la douleur, immobile, Mme de Crépol ne versait pas une larme; les yeux fixés sur les flots, elle répétait un nom, un seul toujours le même; Emmeline!

— Il faut qu'elle soit démente, pensait Théophile, pour qu'à cette heure deux cris ne se confondent pas en un seul.

Pauvre femme!

Pauvre Michelle!

Les vagues battaient la berge avec moins d'intensité.

Patrice parut à la surface des ondes, il donna quelques nagées nouvelles et d'une dernière brassée arriva au bord en ramenant une des jeunes filles.

Ce moment fut cruel pour tous.

Chacun avait les yeux sur l'héroïque jeune homme et tous se demandaient s'il allait toucher la terre et si l'enfant arrachée miraculeusement à la mort était Michelle ou Emmeline.

D'une main, il allait s'accrocher à un tronçon d'arbre quand un obstacle, près du bord, lui fit lâcher pied.

— A moi! appela-t-il! à moi!

Les flots l'entraînaient de nouveau.

Il était bien près de faiblir sous le fardeau ou'il ne lâchait pas.

D'un bond, il donna une nagée, y mettant toute son adresse et toute sa force.

Un minuscule promontoire fut son sauveur.

Il le toucha, s'y cramponna, sortit de l'eau.

La jeune fille qui désespérément s'accrochait à lui était Emmeline.

Michelle, luttait toujours

Ballotée un instant sur les flots, elle avait pu se rendre compte de ce qui se passait, car elle s'était accrochée à une branche de sapin.

— Ne lâchez pas, cria Patrice, Je vais à vous...

Mais soudain un faible craquement se fit entendre, et la jeune fille anéantie, désespérant de lutter contempla la nature ensoleillée, murmura "Pa... tri..." et d'un sourire plein de tristesse elle les regarda tous en soupirant:

— Mon Dieu!

Une vague la couvrit.

— O Dieu qu'elle invoque, cria Patrice en tordant convulsivement les mains vers le ciel, ayez pitié!

Quelques braves gens étaient accourus aux cris désespérés de la malheureuse mère.

Emmeline et Mme de Crépol furent emportées, suivies de Mme et de M.

Boismorand.

Qu'allait être la fin du jour?

Un convoi funèbre clorait-il une partie de plaisir entreprise joyeusement?

A cette même heure et par la présence des sympathies à distance qui enfantent le pressentiment, une veuve agenouillée au pied d'un crucifix priait pour son fils.

Lorsque Patrice avait ramené Emmeline hors des flots, Théophile avait voulu le retenir, mais son sauvetage n'était qu'à moitié accompli.

En désespoir de cause l'amitié murmura:

— Ta pauvre mère!

— Si je meurs, donne-lui ce baiser, répondit le jeune homme navré, en étreignant son ami. Dis-lui que je m'étais fiancé... Elle a aimé, elle comprendra?

Lorsque de Beaudran voulut lui serrer la main, Patrice battait les flots avec rage.

Hébété, de Beaudran ne savait que faire.

Rejoindre les de Crépol et Boismorand?

Attendre ?

Il tendit l'oreille.

Il lui semblait que Patrice, d'une voix mourante, l'appelait.

L'incident ne retombait-il pas sur lui ?

Son insistance pour emmener Patrice à la villa lui revenait à la mémoire.

Il se la reprochait amèrement.

Accablé, il revint sur ses pas.

Un peu plus loin, le cours formait un méandre qui n'avait pas échappé au nageur habile.

Désespéré, craignant que Michelle n'allât se heurter contre un rocher à fleur d'eau qui pointait, il surnagea, et appela par deux fois:

— Michelle!

Une nappe de mousseline et des cheveux dénoués planèrent sur la moire de l'élément.

Patrice nagea de ce côté, lutta avec rage et parvint enfin à saisir la jeune fille qu'il ramena avec mille reines sur la rive.

Ils étaient loin de tous .

Découragé, le sauveteur jeta un regard autour de lui. D'un repli de la gorge montait un filet de fumée : une habitation se trouvait donc là cachée dans la fraîcheur ombreuse du torrent.

Il y courut, prenant mille précautions pour ne point buter contre les pierres glissantes.

Un chalet rustique lui apparut brutal avec sa façade ajourée et la branche de gui hospitalière, signalant aux touristes la maison du guide.

Une brave femme se leva vivement à la vue de cet homme qui portait dans ses bras une femme évanouie.

— Ah! mon Dieu! encore un accident!

Avec habitude, elle prit la jeune fille dans ses bras robustes, la porta dans sa chambre et l'étendit sur le lit aux claires cretonnes.

Pendant ce temps, Patrice ayant déchiré un feuillet à son calepin, écrivait quelques mots à son ami.

Patrice priait également son ami de télégraphier à sa mère pour l'informer de leur retour pour le lendemain.

Muni des notes, le montagnard qui avait attendu partit.

— Vous avez de la chance, monsieur, d'avoir sauvé madame... Ceux qui y tombent, d'habitude y restent, dit l'hôtesse bienfaisante. La Madone vous a bénis, bien sûr, car il y a un remous dangereux, cinquante pas plus loin. C'eût été tant dommage de la perdre! Si belle! si jeune! Vous êtes sans doute de la Vénétie?

— Nous sommes de Paris.

— Oh! objecta la brave femme en hochant la tête, vous, peut-être, mais la jolie dame, nenni... Ne sont pas français des yeux comme ça! Nous avons l'habitude des voyageurs, l'été et dame, je lui trouve l'air italien.

Une faible toux de Michelle avertit que le sommeil avait fui.

Elle entr'ouvrit les yeux, regarda tout autour d'elle, sortit un bras de la couche réparatrice.

— Où suis-je? demanda-t-elle.

L'avocat et la Suisseuse s'approchè-

rent du lit.

A peine osait-il lui parler?

Il la devinait faible et il craignait que le bruit de sa voix ne la fatiguât.

— Ma mère? questionna-t-elle.

— Je viens de lui écrire, répondit Patrice, nous aurons des nouvelles sans tarder. Ne vous préoccupez pas, je vous en prie. N'êtes-vous pas trop lasse?

Il soulevait les cheveux qui fatiguaient le front de la jeune fille.

— Un peu soupira-t-elle, mais vous? Et Emmeline? Où est-elle?

— A l'hôtel où nous irons la rejoindre quand vous serez reposée.

— N'a-t-elle aucun mal?

— Aucun, affirma Patrice.

La voix de la jeune fille s'éteignait.

Ses paupières se rejoignirent, et, tout en retenant dans ses mains une des mains du jeune homme Michelle se rendormit de nouveau.

Quand elle se réveilla, madame de Boismorand et Théophile venaient d'arriver.

Des questions coupées, incohérentes s'adressaient aux jeunes gens.

— Ma chérie! disait câlinement Mme Boismorand, quelles angoisses venons-nous d'endurer! Voulais-tu donc mourir?

— Je voulais sauver Emmeline et je croyais pouvoir.

Sa voix s'affaiblit, elle ne put en dire davantage. Un cordial la reconforta.

— Ma mère? Emmeline? questionna encore Michelle.

Puis se tournant vers son fiancé :

— Nous vous devons toutes deux la vie.

Et ses yeux pleins de tendresse le payaient de toutes les forces dépensées..

— Faites-le soigner, reprenait la jeune fille, en s'adressant à Théophile. Exigez qu'il se repose. Il en a besoin.

Pourquoi n'a-t-il pas accepté un lit? Le sommeil lui aurait fait du bien.

— Du bien? Je suis un homme, par conséquent je suis un fort, et si peu ne m'abat pas!

— Si peu! si peu! reedit-elle.

Tous ensemble, ils causèrent longuement, Michelle assurait qu'elle ne sentait aucune fatigue et qu'elle pouvait entreprendre le trajet qui les séparait de Vernayez.

Prudemment on ne suivit pas cette idée.

Ce ne fut que le lendemain qu'ils partirent tous pour l'hôtel où Mme Crépol avait décidé de rester jusqu'au complet rétablissement des jeunes filles.

Lorsque Michelle arriva dans la chambre d'Emmeline, celle-ci courut se jeter dans ses bras.

A travers un flot de larmes, elle lui dit :

— Pardonne-moi, Michelle. Tu t'es exposée à mourir pour me sauver ! Pardonne-moi !

Un enlacement de l'ainée fut la réponse.

Lorsque l'avocat fit son entrée avec Théophile, Mme de Crépol, émue, pleura les premières larmes qu'elle eut versées devant témoins.

— Notre existence ne sera pas assez longue, monsieur pour vous exprimer notre reconnaissance, dit-elle.

— Je n'ai pas fait autre chose que ce que mon devoir d'homme m'a suggéré, répondit Patrice, l'acte naturel que j'ai accompli ne mérite aucun remerciement.

Le soir même, après des échanges d'amitié et des protestations d'un revoir prochain Théophile et Patrice prirent leurs billets à la station et se dirigèrent sur Montreux.

VII

CONSEIL D'AMI

L'avocat qui n'avait pu voir son ami seul depuis le jour de l'accident, se réservait de lui causer en route.

Il avait compté sans l'inconvénient des wagons suisses qui, tout en offrant une indiscutable sécurité n'en sont pas

moins fort gênants avec le va-en-vient continuel des contrôleurs de billets.

Lasteyran n'avait pu ouvrir complètement son âme à Théophile et il en sentait le besoin.

S'il est des natures qui s'épanouissent au milieu de la foule bruyante, il en est d'autres, et la sienne était de ce nombre, qui recherchent la douce harmonie d'un demi-jour, la quiétude et la tranquillité du tête-à-tête.

Le retour des jeunes gens fut fêté par la veuve.

Toute la soirée s'écoula, au chalet, à parler des beautés du Trient.

La femme de l'ex-banquier cherchait à lire dans les yeux de son fils.

Il lui semblait que cette journée devait marquer dans la vie de son enfant qu'elle trouvait pâle.

Elle mit tout sur le compte des fatigues du voyage.

— Mes enfants, dit-elle, enfin je suis heureuse de votre retour, Malgré les promesses faites, il m'a été impossible de ne pas me préoccuper :

Les jeunes gens feignirent de prendre pour des bagatelles ses récits épeurés.

— C'est vrai, une vieille femme comme moi devrait avoir l'imagination éteinte depuis longtemps, mais ce n'est pas l'imagination qui trottine, c'est le cœur qui ne peut vivre en paix et qui toujours s'inquiète.

— Mère, pourquoi te tourmentais-tu sans motif ?

— Le sais-je ? En plein jour, j'avais des cauchemars affreux. Je te voyais aux prises avec des obstacles insurmontables ; d'abord un éboulement qui vous avait menacés, puis la surprise d'une source qui, tout à coup jaillit et t'entraîna. Théophile voulait te secourir, il lui était impossible d'avancer. Tu appelais personne ne venait à ton aide.

— Vous auriez dû combattre cela en agissant, madame dit Théophile.

Patrice ne parlait pas dans la crainte qu'un mot trahit les événements de la veille.

— C'est ce que j'ai fait, répondit-elle Accompagnée de ma fidèle Mariette, je

suis descendue jusqu'au lac que j'ai longé pendant une heure — demandant à la nature le calme que mon imagination me refusait. Le croiriez-vous? Les somptueux tilleuls de Vevey ne me charmaient pas. Dans mon aveuglement, j'ai trouvé laid le vieux donjon et les tourelles gothiques de Chillon. Et pourtant vous savez que le manoir a son cachet dans son isolement mystérieux. A mon retour, j'ai trouvé votre télégramme qui ne m'a pas rassurée, loin de là.

— Mère chérie, tu as donc beaucoup souffert?

— Oui, et cela prouve que je vieillis. La mobilité d'impressions qui m'a torturée hier m'en est une preuve. Aussi mes enfants, songez à votre avenir. une mère manque à un fils, croyez-moi. Donnez-nous la consolation de savoir qu'il reste près de vous une âme dévouée.

— Mère, tu es toujours sous l'impression de tes idées noires avoue pourtant que nous te revenons sains et saufs.

— C'est vrai.

— Et que nous n'avons laissé aucun de nos membres à Vernayez.

Madame Lasteyran souriait :

— Je le constate, en effet, mais il aurait pu en être autrement. Dans un pays comme la Suisse, les accidents sont toujours à craindre.

— Les accidents arrivent partout, madame : en France aussi bien qu'en Suisse.

— Je ne nie pas, mais dans un pays de plaine, on n'a pas à redouter un éboulement une avalanche, que sais-je?

— Non, madame, mais on peut se faire véhiculer dans une voiture dont les chevaux prennent le mors aux dents...

— Et ces gorges, ces ravins. Ces gouffres?... prétextait encore la veuve eu frémissant.

— Et ces torrents, ces cours d'eau où l'on peut choir, sous prétexte d'attraper un goujon qu'on ne prend pas... ou qu'on prend.

Patrice la regardait.

— Allons, allons, on voit que vous

êtes jeune.

La famille de Crépol ne vous a donc pas suivis, questionna encore Mme Lasteyran.

— Mme de Crépol a voulu jouir pendant quelques jours des beautés de Vernayaz... A propos, Théophile, il ne faut pas oublier que tu as à transmettre des ordres à la villa, dit Patrice.

— Rien ne presse, j'irai demain matin.

La soirée se termina au récit de mille histoires fabuleuses que conta Théophile pour jeter un peu de gaieté sur les sombres pensées de la veuve.

Quand les deux amis furent dans leur chambre, Théophile dit à Patrice :

— Crois-tu que nous avons bien fait de cacher à ta mère les péripéties de notre excursion?

— Oui. N'as-tu pas remarqué comme elle me dévisageait? N'as-tu pas vu l'étonnement dans lequel elle est pour n'avoir pu lutter contre des pressentiments?

Et si les journaux s'emparent de tes sauvetages?

— Allons donc!

— Bien ne me paraît plus naturel.

— Ma mère ne lit aucune feuille politique.

— Un hasard suffit.

— Bah! tu es un pessimiste.

— Et si l'Académie te décerne un prix de vertu pour ton héroïsme?

Patrice sourit.

— Crois-tu, en outre, que Mme de Crépol ne va pas venir te remercier? Naturellement, son premier mot sera une parole de reconnaissance; la première phrase qu'elle adressera à ta mère sera une louange en ta faveur.

— D'ici la visite de Mme de Crépol toute trace d'abattement aura disparu en moi, et mes prouesses accentuées Patrice en souriant, lui produiront moins d'effet.

— Si tu le veux ainsi c'est bien, moi aussi! Sais-tu maintenant ce que tu as à faire? Va te reposer. Tu en as besoin, l'homme n'est pas de fer, et...

Patrice interrompit la tirade des conseils qui auraient pu être longs.

— J'irai un peu plus tard; je veux te parler. Viens sur le balcon.

Le ciel était d'azur, et la lune, se jouant à travers les roseaux des arbres, éclairait les jeunes gens.

Dans les hamacs de branchettes, du bruit; le rossignol avait suspendu ses trilles harmonieuses; de petits coups de bec s'échangeaient dans la nature alanguie.

Brouille au ménage ou comédie, le tout cessa dans une nouvelle fusée de notes claires qui s'élança au ciel.

Patrice profita de l'accalmie engageante pour ses confidences.

Il avait besoin de parler de celle à qui il avait ouvert son cœur.

—C'est égal, reprit de Beaudran, tu l'as échappé belle, tu peux t'en vanter! Il faut que tu possèdes une santé à toute épreuve pour avoir supporté ces luttes sans secousses!

— Je suis brisé, répondit Patrice, mais quelques nuits de sommeil me remettront! Je ne me possédais pas, j'étais fou, je luttais avec rage, je mordais l'eau qui me la ravissait. Si tu savais ce qui s'est passé en moi lorsque, croyant l'avoir arrachée aux flots, je me suis aperçue que sa soeur était dans mes bras. Il m'a fallu toute l'énergie de ma volonté d'homme de cœur pour refouler les horribles idées qui m'arrivaient. Et tu voulais me retenir, lorsque j'apercevais Michelle suspendue à une branche de roseau fragile? J'ai dû t'adresser quelques vertes rebuffades; je t'aurais écartelé, je crois, si tu avais insisté, j'avais en moi la force de dix hommes.

Alors, reprit Théophile d'un ton qui contrastait avec l'accent convaincu de l'avocat, c'est une affaire sûre, tu l'aimes, Mme Lasteyran fait la demande en mariage, vous partez pour Paris où je te devance... le temps des fiançailles, et te voilà époux!

—Pas si vite! objecta Patrice. D'abord, tu ne nous quittes pas, je suppose?

— Eh! mon cher, mon père ne m'a lâché la bride que pour un mois, m'est avis que je ne suis pas loin du terme.

—C'est de la plaisanterie, nous te gardons au moins jusqu'à la fin de la semaine. Et les étapes sur la côte savoisienne?

—Quelles étapes?

Les arrêts que tu avais projetés pour Nermier, Evian, que sais-je?

—Ils ont été remplacés par nos excursions en Suisse voilà tout. Est-ce que les pirouettes et les évolutions dont tu m'as donné la représentation hier ne me valent pas mille courses nautiques? Tu étais un joli garçon lorsque tu es sorti de l'eau!

— Farcœur! tu trouveras donc toujours la note gaie! Tu ne riais guère pourtant, hier, je m'en souviens!

— Sur le moment, c'est autre chose, mais après, on respire plus à l'aise et on prend sa revanche... Où en étions-nous de tes amours?

— Au commencement!

--Sais-tu que tes sauvetages sont une bonne affaire. Mme de Crépol va t'accorder sa fille d'emblée; cela lèvera toutes les difficultés, si difficultés devaient surgir, Tu es un veinard!

— Ma mère ne peut pas faire maintenant la demande. Il serait peut-être indélicat de profiter du souvenir vivant d'un service rendu pour obtenir de Mme de Crépol la main de sa fille. Je ne veux aucune contrainte.

—Où trouves-tu la contrainte?

— N'y en aurait-il pas, si...

Il lui répugnait de rappeler à chaque instant son dévouement.

— Si quoi ?

—Si Mme de Crépol se croyait obligée, par reconnaissance, de m'accorder Michelle.

—Qu'est-ce que cela te fait? Pourvu qu'elle consente! Mon père dit qu'en cette fin de siècle, ce n'est plus comme autrefois. Lorsque deux jeunes gens s'aimaient et que l'apport dotal leur permettait une existence aisée, on les mariait. Il ajoute qu'aujourd'hui on pèse l'avoir d'abord, puis les parents disent à leur fils ou à leur fille:

— C'est celui-là, ou celle-là?"

Patrice réfléchissait.

Une fortune relative à celle dont

jouissait Mlle de Crépol, il ne l'avait pas, il ne l'aurait jamais sans doute, et s'il devait y avoir égalité de sequins Patrice n'arriverait pas.

Il expliqua :

— J'ai suivi les anciennes traditions. J'ai commencé par m'assurer la réciprocité des sentiments de Mlle Crépol.

— Que veux-tu dire ?

— Ne le devines-tu pas ?

— Aurais-tu parlé à Michelle ?

— Oui. Me désapprouves-tu ?

— Il me semble que je me serais tu

— Ne me condamne pas. La claustration d'un coeur est chose plus difficile que tu ne le crois : tu en jugeras lorsque tu aimeras de l'amour pur et puissant qui m'a fait accomplir hier des merveilles. Dieu m'est témoin, tu reste, que si je n'avais lu dans le regard, dans la parole, dans l'émotion de Michelle la réciprocité de mon affection, je n'aurais rien dit.

— Eh bien, mon ami, puisque tu as ouvert ton coeur, encore une fois que veux-tu attendre ? Te condamner à une prostration continue ? A quoi bon ? Qu'auras-tu de plus dans dix mois, dans un an ? Je raisonne froidement, tu n'en es pas capable tu ne te rends pas compte de la nervosité à laquelle tu te condamnes. Pourquoi tergiverser ? Tu as vingt-huit ans, Michelle vingt, c'est l'âge des rêves d'or, unissez-vous et vous viendrez couler votre douce lune de miel dans ce pays que je ne connaissais pas. Marie-toi te dis-je puisque le sort en est jeté, et le premier marmot qui égaiera ton logis, aura l'honneur, par ma foi, d'avoir de Beaudran pour parrain.

Patrice tendit les mains à son ami.

— Embrassons-nous, dit Théophile de semblables ensoleillements d'avenir valent bien une effusion.

Après un instant de réflexion, Patrice approuva la détermination proposée.

— Tu as raison, la première visite de ma mère à la famille de Crépol, après notre retour à Paris, aura pour but de demander la main de Michelle.

— Tape-là, tu es un courageux. Et maintenant, mon cher, les rêves ne tien-

nent debout qu'un moment je tombe de sommeil. Allons trouver Morphée.

Les deux amis se séparèrent.

VIII

LE POINT NOIR S'ACCENTUE

Théophile avait quitté Montreux depuis une semaine, lorsque Mme de Crépol donna des ordres à son entourage pour commencer les préparatifs du déplacement.

Chacun eut ses attributions.

Emmeline empila musique, livres du jour romans de la saison, dans une caisse dont elle avait la direction.

Le soin de quelques objets artistiques qui décoraient les appartements de la villa fut abandonné à Michelle qui découpait minutieusement des rubans en papier pour envelopper les torses et les ailes des bibelots fantaisistes que supportait Mme de Crépol.

Parmi ces riens d'un prix et d'une valeur inestimables, vu qu'ils entraient dans le goût du jour et dans la classification des vieilles faïences, il y avait des chefs-d'oeuvre d'art exquis.

C'étaient des frileuses, des groupes en porcelaine de Saxe dont la finesse de coloris et la transparence emportaient l'esprit vers Meissen, où les ouvriers rivalisaient de gloire artistique.

C'étaient encore de luxueuses jardinières de Chine que l'on prenait pour une des pièces sorties des mains du porcelainier persévérant à qui l'empereur Chi-Tsong avait commandé "des porcelaines bleues comme le ciel qu'on aperçoit après la pluie dans l'intervalle des nuages".

De tous ces objets luxueux éparpillés dans le salon, sur les peaux de chamois, aucun n'avait pour Michelle, la valeur d'une simple petite toile encadrée d'une baguette aux coins plaqués de cuivre.

Tout en se livrant à l'occupation qui lui avait été confiée, la jeune fille re-

gardait de temps en temps sa toile favorite.

Elle s'avouait des inachevures, des blancs qui demandaient de forts coups d'estompe et des ombres qui exigeaient des clairs.

— Je ferai cela à Paris projetait-elle.

Puis, elle remémorait dans son souvenir les douces phrases de son existence, depuis le jour où son crayon avait commencé l'esquisse de Beaumanoir.

Elle se complaisait dans la pensée de se rencontrer avec Patrice et de toutes les émotions par lesquelles son âme aimante avait passé.

Mais, de quels reflets amers ses visions bénies n'avaient-elles pas été suivies ?

Car toujours un moment de désespérante tristesse succédait à ces heures d'enchantement.

Emmeline, comme par un fait exprès, se trouvait toujours là pour troubler sa chère quiétude, et il semblait à Michelle que sa soeur serait un point noir dans son bonheur.

Le passé ne lui suffisait pas elle cherchait à scruter l'avenir.

Là, d'indéchiffrables angoisses la tourmentaient.

Elle aimait avec toute la loyauté de son cœur et elle devinait la réciprocité de ses sentiments.

Mais sa mère trouverait-elle sensée son union avec Patrice ?

Approuverait-elle ce qu'elle-même n'aurait pas projeté, amené, voulu ?

A ces questions que pour la première fois elle se posait, Michelle devenait triste, car elle sentait que l'aménité de Mme de Crépol n'avait rien des tendresses d'une mère qui hérite son enfant; ses baisers n'étaient faits que de douceur protectrice.

Vaillante et forte, Michelle secoua la torpeur qui l'engourdissait pour prendre, près de son chevet, une petite boîte en ébène incrustée de laque, à son chiffre.

Elle en ouvrit le cadenas lilliputien sortit une ébauche qu'elle regarda en souriant prit un bouquet fané, le baisa

et passa à autre chose.

Elle serait peut être restée longtemps dans la contemplation de ses chers souvenirs, sans l'arrivée de la femme de chambre qui annonça :

— Monsieur Lasteyran.

La première pensée de Michelle fut de fuir.

Dans sa précipitation à se lever, tous les objets étalés sur elle tombèrent sur le parquet.

Elle rougit.

L'idée de sa vêtue négligée la paralysa également.

Patrice entra.

— Pardon, mademoiselle, dit-il, si j'avais pensé vous trouver au milieu de vos préparatifs, je ne me serais pas présenté; votre femme de chambre m'a dit que madame de Crépol recevait.

— Ma mère reçoit en effet, monsieur, mais Janille n'a pas prévu que le salon... que moi-même...

Elle montra un siège à Patrice qui reprit :

— Le salon est comme tous les appartements la veille d'un départ... Quant à vous, mademoiselle, vous avez l'air d'une délicieuse petite, pensionnaire qui va jouir de la liberté des vacances.

— Est-ce possible ?

— Oui.

— Les pensionnaires sont généralement très gaies un jour de distribution de prix le contraire, par conséquent, de ce que je suis. Je préfère mille fois nos bois silencieux aux lumières éblouissantes et aux boulevards tumultueux de Paris.

Patrice la regarda et demanda avec tremblement dans la voix :

— N'y a-t-il que cela qui vous attriste en quittant Montreux ?

Elle ne répondit pas.

— Comment va Madame Lasteyran ? demanda-t-elle.

— Ma mère va bien elle vit d'espérances... N'en est-il pas de même de vous, de moi, de nous ?...

Un nuage passa devant Michelle.

Patrice le comprit et s'inquiéta.

— Vous hésitez ?... Vous aurais-je fait de la peine ?

Le rêve de Patrice

— Non, mais vous avez dit : “Ma mère vit d’espérances”. Lui avez-vous donc fait part ? Sait-elle ?

— Oui, Michelle. Elle connaît mes désirs. Vous ne vous imaginez pas la tendresse qui nous unit tous deux !... Je suis sa vie ; elle est mon guide et mon soutien.

— Comme vous êtes heureux ! dit la jeune fille. Je n’aurais jamais le courage, moi, de parler à ma mère de... de...

— Ne vous en inquiétez pas je l’aurai pour deux, ce doux courage, ou plutôt, ma mère l’aura.

Michelle hasarda :

— A quelle époque quitterez-vous la Suisse ?

— Le dix du mois prochain. Je suis comme vous, j’aime ce petit coin de terre où j’ai connu le bonheur, je le bénis et ne le quitterai que lorsque mes affaires me rappelleront d’une manière urgente dans mon cabinet. Je vivrai de souvenir jusqu’au retour définitif de Mme de Crépol dans son hôtel. Alors... ma mère aura l’honneur de voir la vôtre et de lui demander votre main.

La jeune fille trouvait étrange l’absence de Mme de Crépol.

Elle s’approcha d’un bouton électrique qui joua.

La jeune Suissesse qui avait introduit Patrice entra.

— N’avez-vous pas prévenu ma mère de la visite de M. Lasteyran. Janille ?

— Je cherche madame depuis l’arrivée de monsieur, répondit la femme. Je ne trouve ni madame, ni mademoiselle Emmeline.

— Voyez dans la lingerie, ma mère est certainement ici.

La femme de chambre se retira.

Quelques minutes s’étaient à peine écoulées qu’elle reparaisait au salon.

— Mademoiselle voudra bien ne pas attendre, Théodule dit que madame est sortie avec mademoiselle.

— C’est bien, répondit Michelle

Aussitôt que la porte fut refermée, elle répéta comme se parlant à elle-même

et semblant oublier la présence de Patrice :

— Sorties !

Le jeune homme se leva.

— Ma visite est peut-être considérée comme indiscrette Michelle ? Je ne croyais pas trouver la villa sens dessus dessous, et puis, vous l’avouerez-vous ? je ne voulais pas que vous partiez sans que je vous aie revue !... Excusez-moi.

— Si Théodule assure avoir vu sortir ma mère, c’est qu’elle est sortie. Ne faites pas attention à mon étonnement que je n’ai pu maîtriser. Ordinairement, lorsque maman et Emmeline quittent la villa, elles me préviennent ; aujourd’hui, il n’en a pas été ainsi, ma susceptibilité se trouve froissée.

Un soupir souleva sa poitrine.

— Ne parlez pas ainsi, dit le jeune homme en lui tendant la main. La sensibilité n’est point la susceptibilité. Je comprends la souffrance que vous fait endurer un manque d’attentions délicates. Rien n’est émoussé encore en vous, ma pauvre petite Michelle. c’est pour cela qu’un rien vous alarme. Ces douleurs n’auront qu’un temps !... Où pensez-vous que soit Mme de Crépol ?

— Je l’ignore. Peut-être chez vous, S’il en est ainsi, je serai peiné de partir sans avoir vu Mme de Lesteyran ; je pensais que ma mère m’aurait attendue pour sa visite. Pourquoi ne l’a-t-elle pas fait ?

— Oui, pourquoi ? !

— Je me le demande et j’ai peur de lire des tristesses dans l’avenir.

Deux larmes tombèrent de ses yeux. Elle murmura :

— Pardonnez-moi... mais partez.

— Vous le voulez ?

— Oui.

— Eh bien ! Michelle, je vous quitte, balbutia le jeune homme. J’ai l’âme bouleversée de vous laisser triste. Vous avez peut-être raison je dois partir. Ne craignez pas, je les devine, mais je les surmonterai.

La toile qui représentait Beaumanoir se trouvait devant Patrice.

Il reconnut aussitôt le chalet avec ses

galeries boisées et son rideau de clématites.

— C'est merveilleux de ressemblance, dit-il. Il manque cependant au tableau la présence d'un être animé. Ne trouvez-vous pas? Ce sera pour l'an prochain, alors que vous y serez chez nous. Au revoir, Michelle.

— Adieu, murmura-t-elle.

— Non, pas ce mot-là, je vous en prie... Au revoir... à Paris.

Elle hésita, craignant toujours de voir s'élever des obstacles au dernier moment, mais comme Patrice attendait :

— A Paris, répéta-t-elle.

Elle ajouta.

— Dites à madame votre mère mon regret de ne pouvoir lui dire adieu.

— Comptez sur moi.

— Au revoir, Michelle bien aimée.

Il partit.

Quand elle fut seule, la crainte d'être vue par la femme de chambre refoula en elle les pleurs qui gonflaient ses paupières et elle fit des efforts pour oublier ses tristes idées et ne penser qu'aux douces promesses de Patrice.

Elle profita des dernières instants de solitude qui lui restaient pour contempler l'heureux coin de verdure où elle avait vécu les premières heures de son pur amour.

Jetant sur ses épaules un burnous, elle descendit dans le jardin.

Son pressentiment était fondé. Sa mère et sa sœur s'étaient rendues au chalet Beaumenoir pour renouveler leur gratitude à Mme Lastevran et l'assurer du bonheur qu'elles aurait de la revoir à Paris.

La visite terminée, Mme de Crépol et sa fille avaient hâte de rentrer, cela se voyait à leur précipitation dans le sentier qui conduisait directement du chalet à la ville.

Elles avaient compté sans le hasard qui se personnifia dans Patrice.

Désireux de savoir si ces dames venaient de chez sa mère, il s'était attaché et cheminait en sentinelle attentive.

Emmeline le vit la première.

— Monsieur Lasteyran, annonça-t-elle.

— Chez nous? questionna Mme de Crépol.

— Il vient dans notre direction. Regarde... à l'angle du sentier.

— Hâtons le pas, ma fille, et offrons-lui nos derniers remerciements.

Madame de Crépol tendit amicalement la main au jeune homme.

— Nous venons de Beaumanoir, monsieur, expliqua-t-elle avec une grâce exquise.

— Il est regrettable, madame, que nous n'ayons pas, les uns et les autres, longé le lac pour nos visites réciproques. En prenant un chemin différent, nous nous sommes privés de nous rencontrer; je viens de la villa...

Emmeline n'était ni psychologue, ni observatrice; elle n'avait l'habitude ni de chercher à analyser ses propres pensées, ni de commander le calme à sa nature lorsque les circonstances ne répondaient pas à ses desirs.

Avec un brusque mouvement de jeune biche blessée, elle devint pourpre, sous le regard scrutateur que Patrice fixait volontairement sur elle.

Toujours souriante, Mme de Crépol reprit :

— Je le regrette également monsieur, et pour deux motifs. D'abord, parce que nous prenons l'express de demain matin, et que les mots que nous échangeons sont les derniers, jusqu'à notre retour à Paris; n'est-ce pas, monsieur, questionna-t-elle.

— Trop honoré madame, acquiesça le jeune homme en s'inclinant.

— Puis, reprit Mme de Crépol en continuant de dérouler le fil de sa pensée, parce que vous avez dû trouver la villa en un tel désordre que votre dernière opinion sera défavorable.

— Je n'ai rien vu qui n'ait été à sa place en pareil jour, madame... Mais je vous demande pardon de vous retenir aussi longtemps ici, veuillez me permettre de vous accompagner jusqu'à votre demeure.

La demande fut trouvée agréable, car sans autre formule, chacun se mit en marche.

On parla de choses vagues.

Madame de Crépol déploya toute son amabilité.

Si Patrice n'avait été prévenu, il se serait sûrement laissé prendre aux flatteries, de bon goût, du reste, qui s'adressaient à lui, mais le cœur du jeune homme était pris : rien de ce qui ne concernait pas Michelle l'intéressait.

Lui-même fut d'une grande courtoisie : ne lui fallait-il pas, par ses bonnes grâces, s'attirer l'appui de la mère de celle qu'il appelait déjà sa fiancée ?

A la grille, Patrice sonna.

Quand il aperçut la femme de chambre qui venait ouvrir il se retira discrètement.

— Il est fort bien, je t'assure maman. Ce n'est pas Théophile qui aurait eu la gracieuseté de nous reconduire : il aurait fallu qu'on le lui soufflat. Quel dommage qu'il n'ait aucune fortune et qu'il n'appartienne pas à notre monde !

— C'est vrai, une particule lui manque, mais enfin, on peut vivre sans cela ; les actes officiels sont plus vite signés. Quant à la fortune, mon Dieu, lorsqu'une femme en a suffisamment pour deux, l'homme doit se trouver très heureux...

— Il est fier, reprit Emmeline.

— Fier ? Parla Mme de Crépol dans un petit rire franc et joyeux... Roman que tout cela !... Vétille qui n'entrave pas les gens pratiques, mon enfant. Je m'informerai s'il ne pourrait pas arriver au Conseil d'Etat. Ce serait magnifique et fort enviable.

Les deux marcheuses avaient échangé leurs idées en traversant l'espace qui séparait le portail du vestibule.

Absorbée dans sa rêverie, Michelle n'avait pas entendu Patrice, mais la voix de sa mère l'avait tirée de ses pensées.

Son réveil dans la vie réelle fut douloureux.

Le jour lui apparaissait.

Sa mère et sa soeur caressaient dans un rêve l'alliance d'Emmeline et de Patrice.

Michelle n'en doutait plus.

Comment Mme de Crépol, qui n'était

pas habituée à voir contrecarrer ses plans, allait-elle accepter la demande officielle.

Le projet formé pouvait être basé sur un sentiment de convenance et Mme de Crépol ne reculerait pas pour le mettre à exécution.

Il pouvait également être une union souhaitée, caressée par Emmeline, et la mère briserait tous les obstacles pour mettre dans le bras de son enfant préférée celui qu'elle chérissait.

Michelle pensa ainsi longtemps.

Elle était encore sous la charmille d'où elle avait entendu sa mère et sa soeur quand elle s'entendit appeler par celle-ci.

— Où étais-tu à notre retour ?

— Là.

— Tu as reçu une visite, paraît-il, en notre absence ?

— Oui, M. Lasteyran.

— Que t'a-t-il conté ?

— Ce que l'on dit à une personne que l'on trouve au milieu d'un embarras de caisses et d'objets de toutes sortes. Le sujet des conversations, dans ces cas-là, est toujours le même : des excuses, quelques mots vagues, puis un départ précipité. Je croyais ma mère ici. Janille l'a vainement cherchée dans toute la villa.

— En effet, maman était absente. Elle avait tenu à aller serrer la main de Mme Lasteyran avant son départ.

— Ah ! Et toi ?

— Je l'accompagnais.

— Sans m'avertir ?

— Tu étais tellement occupée !... Tu n'y a pas perdu, ajouta Emmeline.

— J'y ai perdu de ne pas témoigner mes sentiments respectueux à la mère de notre sauveur. Il me semble que je le devais, et je souffre de l'abstention qui m'a reléguée ici, lorsque les convenances, voire même un simple sentiment de délicatesse, exigeait que je vous accompagnasse.

Emmeline ne s'attendait pas à voir Michelle s'animer de la sorte.

Son ton bref et autoritaire la vexa.

Elle continua en prenant un air pincé :

— Je ne croyais pas avoir commis un crime en ne te prévenant pas de son absence. Maman a cru que le déplacement de nos deux personnes était suffisant pour une visite d'étiquette.

— Il n'y a aucun crime comme tu dis. Mais, ce qui existe et que tu ne nieras pas c'est que je dois sentir aussi vivement que toi, il me semble, le besoin de témoigner une reconnaissance fort peu démontrée, à mon avis, jusqu'à ce jour. Nous devons la vie à la famille Lasteyran. Eh bien, il est des dettes de cœur qui ne se paient jamais entends-tu, Emmeline; la nôtre est de ce nombre. Qu'avez-vous prétexté pour mon absence?

—Le déménagement, la fatigue occasionnée par les préparatifs.

—Finesse cousue de fil blanc dont ne sera pas dupe Mme Lasteyran, puisque son fils m'a trouvée guillerette au milieu du désarroi des arrangements. Je ne sais, du reste, si la mère de Patrice a pu me comprendre: j'aime à croire que, dans une telle circonstance, elle ne me suppose pas ingrate au point de ne pas braver une fatigue physique.

Elle s'animait.

Ses grands yeux noirs avaient un éclat que ne parvenait pas à tempérer la lutte intérieure qu'elle se livrait pour redevenir calme.

Elle continua:

—Lorsque Janille ne vous a pas trouvées, il m'a bien fallu avouer à M. Lasteyran que j'ignorais votre sortie.

— Tu as fait cela?

—Que trouves-tu là d'extraordinaire? Est-ce que sachant ma mère absente, je me permettrais de recevoir des visites?... Crois-tu que je n'aie aucune de ces intuitions que nul n'insinue à la femme, mais que la femme devine?... Tu trouves étrange mon aveu à M. Patrice?... Si les Boismorand ou tout autre fussent arrivés, ma réponse aurait été la même, puisqu'elle était vraie. Quelle différence existe-t-il entre un visiteur et un autre visiteur?

Emmeline n'avait aucun argument sérieux à opposer.

Elle répondit évasivement:

—Comme dit maman, tu es faite pour vivre dans cette nature sauvage au milieu de ces pics inaccessibles. Tu es rebelle aux exigences de notre vie, cette vie où nous devons toujours avoir la gaieté aux yeux et le rire aux lèvres, quoi qu'il peut nous en coûter.

— En cela, ma mère a raison, reprit Michelle. C'est vrai, je ne suis point née pour le déguisement et l'astuce. J'abhore les vies malsaines d'où le mensonge découle à pleins bords. La nature, oui, la nature sauvage, comme tu dis, me plait davantage que le macadam des cités. Au moins, elle est ce que Dieu a voulu qu'elle soit: triste en hiver, souriante d'espoir au printemps, riche en automne... Je ne le cache pas, demain, en quittant Montreux, j'éprouverai un grand serrement de cœur; j'ai été si heureuse pendant notre séjour en Suisse.

Emmeline aurait peut-être cherché à sonder l'explication sur les tiges des roses qu'elle cueillit à profusion, pour orner, soi-disant, le surtout de la table.

Il n'est pas jusqu'au fil diamanté des épaïres que la jeune fille orenait un fébrile plaisir à trancher avec le manche de son ombrelle.

IX

LES DEUX MERES

Deux mois plus tard, Mme Lasteyran se présentait à l'hôtel de Mme de Crépol.

Prévenu du retour de la famille de sa fiancée, l'avocat voulut savoir s'il serait agréé par la mère de celle qu'il aimait et la veuve de l'ex-banquier se présenta à l'hôtel du parc Monceaux, à l'heure demandée et acceptée.

Tout en gravissant les étages qui la conduisaient à l'appartement pompeux, mille idées confuses l'agitaient: réminiscence d'un passé où elle-même jouissait d'un confort que lui rappelaient les

tapis moelleux et les fresques nombreuses; angoisses de l'heure présente qui se présentaient sous la forme de craintes nées de la disproportion de fortune entre les deux familles.

Madame de Crépol ne se fit pas attendre.

Sans aucun préliminaire sans détour, qui n'eussent pas amoindri les difficultés dans la situation délicate, mais en personne habitués à aller droit au but, madame Lasteyran s'excusa d'abord d'avoir sollicité un entretien immédiatement après l'arrivée des voyageuses.

Elle dit agir en cela selon le désir de son fils.

Un éclair de ravissement illumina le visage de Mme Crépol.

Le mobile qui poussait la visiteuse à s'exprimer ainsi était sans nul doute, une demande en mariage.

Elle attendit souriante malgré son agitation intérieure, une phrase plus explicite.

— Mon fils aime Mlle de Crépol, continua la mère de Patrice, mais avant de la revoir, madame, il tient à ce que vous connaissiez ses intentions.

Elle s'arrêta.

Mme de Crépol s'inclina, heureuse, et Mme Lasteyran reprit :

— Mon fils désire également que vous sachiez, avant tout, qu'il n'a pas de fortune et que ce dont il jouit est dû à son travail.

Les paupières de Mme de Crépol clignotèrent.

— L'avoir de ma fille lui permet d'accepter un mari de son choix, répondit l'heureuse mère qui voyait déjà accomplie la réalisation d'un de ses plus chers désirs. Veuillez donc ne pas vous appuyer sur une question matérielle qui grandit néanmoins la délicatesse des sentiments de monsieur Patrice.

Elle vanta les qualités éminentes et indiscutables du fils de la veuve, rappela l'héroïsme du jeune homme et ajouta que l'amour de sa fille suffirait à peine à témoigner une gratitude éternelle.

Mme Lasteyran l'interrompit.

— A Dieu ne plaise, madame, que

l'acte courageux de mon enfant pèse dans la détermination à prendre. Il n'a fait que son devoir. Ce n'est pas l'acquiescement d'une dette qu'il réclame, c'est la réciprocité de sentiments vrais et forts, c'est la sanction d'un bonheur qu'il vous appartient de favoriser.

— Madame la détermination à prendre vous le comprenez, n'est-ce pas, ne dépend pas de moi seulement. Ma fille aura toute liberté d'action. Je ne l'influencerai en aucune façon sur une question aussi délicate. Il est bon cependant que vous sachiez, madame que je me déclare en faveur de M Patrice.

— Merci, madame, merci ! balbutia la veuve.

— C'est moi, madame, qui vous dois des remerciements. Votre demande m'honore. Je ne mettrai aucun retard à parler à ma famille, et je vous ferai connaître, sinon sa réponse définitive, du moins sa première impression.

La veuve pensant.

Il lui avait semblé que madame de Crépol avait appuyé d'une façon étrange sur le mot "ma fille" et son teint très blanc se teinta.

S'abusait-elle ?

Son amour pour son fils la rendait-elle anxieuse et craintive au point de lui faire entrevoir des obstacles où il n'en pouvait exister ?

Elle fixa madame de Crépol.

Quelques remarques faites par son fils, à Montreux, lui revinrent à l'esprit.

Elle se demanda si elle s'était clairement expliquée et si, d'un manque de clarté, une confusion ne se faisait pas dans le coeur de la mère.

Non, ce n'était pas la main d'Emmeline que la veuve demandait.

Ce n'était point à son coeur que voulait arriver son Patrice.

Pour qu'il n'existât aucun doute, pour qu'elle n'ait elle-même aucune arrière-pensée, elle dit :

— Au cas, madame, où la première impression serait favorable à mon fils, voudrez-vous l'autoriser, même avant la réponse définitive, à revoir made-

moiselle Michelle?

Une décharge électrique n'eut pas secoué plus violemment Mme de Crépol.

Ses traits prirent une expression sauvage qu'elle ne put dissimuler.

Le sourire s'effaça subitement de son visage radieux, et avec un regard altier, hautain et bravache, elle questionna :

— Vous avez dit, madame?

— J'ai nommé votre ainée Michelle, répondit froidement Mme Lasteyran.

Mme de Crépol possédait l'amiable-rie du savoir-faire mondain, mais elle n'avait pas cette subtilité aiguisée qui va au devant des circonstances, prévoyait les conséquences et les fait envisager judicieusement. Aussi, comme elle avait donné libre cours à ses projets avec la certitude que rien ne pourrait entraver ses plans et que son rêve pouvait être l'inverse de celui de Patrice, elle reçut le coup en plein coeur, lorsque des lèvres de Mme Lasteyran, tomba le nom de Michelle pour celui d'Emmeline qu'elle attendait.

Elle eut un sourire où l'ironie autant qu'un souffrance amère se lisait.

Hautaine elle dit :

— Vous auriez dû, madame, dès le début de l'entretien, vous expliquer plus nettement.

Le ton était sec, tranchant.

Madame Lasteyran ne put réprimer un mouvement.

Tout aussitôt, elle se remit.

— C'est vrai, madame, dit-elle avec beaucoup de calme, mon premier devoir, ma première phrase devait être : "Je viens demander pour mon fils la main de mademoiselle Michelle." Si je ne l'ai point fait, c'est en semblables circonstances, les préparatifs tombent d'eux-mêmes, l'émotion les écarte. Mais je ne m'explique pas ce trouble madame, après l'encouragement muet que vous me donniez?

— Ce n'est point un trouble, reprit presque arrogante madame de Crépol. Tout simplement un étonnement. Votre demande visait Michelle, je pensais à Emmeline. Ce n'est que cela.

— Veuillez m'excuser, madame, C'est

vrai, j'ai eu tort et je m'en veux. Ma requête vise toujours une de vos enfants.

Un éclair passa dans les yeux de madame de Crépol.

Ses yeux se voilèrent.

Elle se cramponna aux bras du siège.

Tout cela dura une seconde, mais pas un mouvement n'échappa à la veuve angoissée.

Michelle n'était-elle donc pas son enfant?

Elle la fixa.

A quel titre vivait-elle dans cette atmosphère où rien ne plaçait pour elle?

Il y eut un silence poignant pour les deux femmes.

Nettement, madame de Crépol le rompit.

— Mon intention n'est pas de marier Michelle... Emmeline doit passer avant elle répondit laconiquement la noble dame froissée.

Il fallait certes, à la suppliante, l'assurance de l'affection due à son enfant pour l'encourager à parler encore.

— Si votre refus n'est que momentané mon fils attendra. Le temps rendra plus sincère des sentiments dont vous ne pourrez douter. Quelle époque fixez-vous pour... l'ajournement de Patrice?

Peu habitué à se voir pousser dans ses derniers retranchements, Mme de Crépol saccada les phrases suivantes :

— Je ne fixe aucune époque : M... ne se mariera pas avant qu'elle ait vingt-et-un ans accomplis, et alors, madame, nous verrons si les chaleureux sentiments de monsieur Patrice seront assez forts pour braver les difficultés qui pourront naître!

Toutes deux possédaient une somme égale de fierté et de dignité : l'une commandait à l'autre.

La souffrance combattue et supportée virilement imposait à l'opulence le respect dû au malheur, et l'écho de ce malheur qui n'avait jamais défailli vibra soudain sous les meurtrissures sourdes des souvenirs lointains.

—Vous outragez mon fils, madame, reprit madame Lasteyran et vous prouvez que vous ne le connaissez pas encore. Il aime mademoiselle Michelle pour elle-même. S'il tremble de ne pas être agréé, c'est à cause de la disproportion de fortune entre vous et nous.. Il eût été plus heureux, croyez-le, de sentir une égale dans sa fiancée. Pourrais-je vous demander encore à quelles difficultés vous faites allusion? Nous sommes mères l'une et l'autre, il s'agit de nos enfants: Faudra-t-il qu'une parole imprudente ou un malentendu brise une chaîne au moment de la souder? Je vous en prie, madame, veuillez m'éclairer.

Si madame de Crépol avait eu affaire à une inférieure, la difficulté pour elle, eut été vite tranchée.

Ce n'était point le cas.

Très calme malgré la douleur endurée, madame Lasteyran attendait.

Que faire?

La lutte était engagée, comment en sortir?

Madame de Crépol parlerait-elle?

Se taire devenait impossible, et parler, surtout parler pour éclairer, était une trahison indigne d'elle.

La chose qu'elle avait gardée secrète allait-elle être mise à nu par le seul fait d'une déception maternelle?

Un duel livré entre la loyauté et l'orgueil, fut un éclair.

La loyauté fut vaineue?

Pour couper court à un entretien qui lui devenait insupportable, Mme de Crépol répondit tout d'une haleine, comme si elle eut voulu assourdir l'écho de ses paroles.

--Votre insistance me force à m'expliquer, madame. En le faisant, je divulgue un secret que mes lèvres ont tû depuis vingt ans.

Elle s'arrêta pour laisser pénétrer profondément les paroles écrasantes.

Haletante madame Leystan écoutait, Qu'allait-elle apprendre?

La fatalité était-elle attachée à ses pas?

Son Patrice, son fils adoré, était-il à la veille d'une douleur atroce!

Très lentement, madame, de Crépol continua:

— Sachez donc que l'enfant recherchée pour devenir la femme de votre fils n'est pas ma fille!

Les mains de Madame Lasteyran se cramponnèrent aux bras du fauteuil qu'elle occupait.

Les lèvres tremblantes, la pauvre femme articula machinalement:

—N'est pas... votre... fille?

Vengée?

Elle l'était, en effet.

La blessure infligée ne pouvait être plus douloureuse, elle avait atteint la plus précieux joyau de la veuve à sa fierté.

En dévoilant la réalité, madame de Crépol avait mis dans son ton une assurance victorieuse dans laquelle trouva une joie qui la dédomma des tortures endurées.

Si Michelle, sans être très jolie, possédait plus de grâce qu'Emmeline, la mère à cette heure était vengée!

Oui, elle l'était, et son oeil clair, brillant, montrait sa joie.

Vengée de tout et sur toute la ligne.

Devant elle, la veuve était anéantie. Que lui restait-il à faire?

Fallait-il donc monter si haut pour apprendre, et ce, sans aucun ménagement, que son fils qui possédait tous les atavismes exquis, toutes les bravoures, aimait... qui?

Un combat douloureux se livra dans l'âme de la solliciteuse.

N'était-elle donc pas au bout de son calvaire?

La coupe d'amertume avait-elle donc encore du fiel?

Pour elle, elle acceptait tout, mais songeant à son fils ses yeux s'embuèrent.

Qu'avait-il fait cet être loyal, ce jeune homme plein d'honneur cette âme honnête et délicate pour être frappé si brutalement en pleine jeunesse.

“ Pitié, pitié pour lui ” criait la malheureuse dans son âme bouleversée.

Madame de Crépol se méprit sur la larme qui recra les cils.

Elle y vit un regret, une peine, et ce fut assez pour exciter encore sa jalousie.

— Non, madame, répéta-t-elle avec cruauté elle n'est ni ma fille ni celle de M. de Crépol.

L'énergie habituelle de Mme Lasteyran reprit le dessus. Honteuse d'avoir paru ébranlée un instant, elle questionna :

— Mais alors, madame, éclairez-moi !

Sèchement, madame de Crépol répondit :

— Je ne le puis.

— Ne m'appartient-il pas de savoir, afin d'adoucir à Patrice la douleur qui lui est réservée ? Dois-je donc lui tuer le cœur brutalement, en le torturant par une ignorance mille fois plus cruelle que la plus horrible des certitudes ?

— A quoi bon vous dévoiler un secret ? Avant de fouiller dans un dédale obscur, il s'agit de savoir si l'immuable amour de votre fils bravera tous les obstacles, insinua malignement madame de Crépol.

C'était plus que n'avait prévu la pauvre femme !

Elle répondit :

— Je connais mon fils ; une épreuve ne l'anéantit pas... Je lui communiquerai la pénible réalité dont vous me faites part. Oserais-je, madame, en dernier lieu, vous demander qui est... Michelle ?

L'interpellée hésita un instant, puis :

— J'ai déjà trop parlé ! J'avais promis à un moribond de ne faire connaître à qui que ce soit la naissance de l'enfant jusqu'à sa vingt-unième année, souffrez que je me taise encore.

— Je m'incline, ne désirant pas violer un secret de tombeau. Mon pauvre enfant saura ce que j'ai appris moi-même ; il décidera. Quel âge a votre adoptée, madame ?

— Elle sera majeure et libre dans trois mois.

La visiteuse se leva.

Une nouvelle insistance paraissait inutile.

Brisée par l'émotion contenue, elle sortit lentement, descendit plus lente-

ment encore l'escalier de l'hôtel.

Il lui semblait toujours voir devant elle le sourire triomphant de la femme déçue ; elle avait toujours aux oreilles la phrase torturante.

“Elle n'est ni ma fille, ni celle de monsieur de Crépol.”

Madame Lasteyran héla un fiacre et s'y jeta afin que le flot humain qui marchait à côté d'elle ne devinât pas une vaincue.

Patrice était l'objet de toutes ses pensées.

Était-il donc condamné lui aussi à boire à la coupe des désenchantements ?

Par quelle amère facilité s'était-il attaché à une enfant qui n'avait aucune famille ?

Une abandonnée ?

Un être nourri avec le pain que lui distribuait la pitié bienfaisante !

Que supposer ?

Rien, elle ne savait rien. Comme elle l'avait dit, la plus horrible réalité n'était-elle pas préférable aux angoissantes suppositions de l'incertain.

Avec quelle brutalité elle avait été frappée !

Le fiacre suivit son chemin et la pauvre femme se livrait à des suppositions amères et à des visions qui frisaient le cauchemar.

Elle voyait Michelle toute petite, livrée à la merci des passants !

Elle la voyait pelotonnée dans un amas de hardes, blottie sous le porche d'une façade lépreuse, et il lui semblait apercevoir à quelques pas, dans l'encoignure d'une porte, une femme surveillant le cher dépôt.

Car, enfin, pourquoi cette restriction absolue sur la naissance de la jeune fille, si cette naissance ne tenait pas du louche.

De père inconnu ?

Quoi ?

Elle ne saurait rien.

Pauvre Michelle ?

Le fiacre traversa le faubourg Saint-Germain, puis la vieille rue de Grenelle, et en regardant machinalement les lourdes portes ogivales, les auvents armoriés, les cuivres, les fenêtres cou-

pées de meneaux, la veuve eut un cri atroce qui lui suggéra son âme défaillante :

—Qui me prouve qu'elle n'appartient pas à leur monde ?

Sa conscience eut une révolte, son amour-propre s'amollit, elle eut honte d'elle-même et s'apaisa pour s'apitoyer sur le sort de la pauvre esseulée.

“Si jeune, murmura-t-elle, et porter au front l’empreinte d’une honte que ne parviendront pas à effacer les tendresses d’une affection puissante!...”

Chaque minute lui grossissait l’horreur du doute horrible.

Lorsque Mme Lasteyran arriva dans son appartement de la rue Carbet-de-Jouy, elle crut défaillir.

Elle se savait attendue par son fils, et tout le répertoire des mots affectueux qu’elle avait préparés l’abandonnait en franchissant le seuil de sa demeure.

Le cœur de Patrice battit très fort en entendant le pas de sa mère et il courut au salon.

La lividité de la pauvre femme fixa le fils sur le résultat de l’entrevue.

—Mère! balbutia-t-il.

Elle lui tendit les bras.

—Un refus? questionna-t-il en tremblant.

Elle voulut répondre, mais ses dents se rapprochèrent, ses lèvres s’amincirent malgré l’effort, elle ne put parler.

—Mère, mère, qu’y a-t-il, je t’en conjure... Qu’y a-t-il?

Elle voulut sourire, mais elle ne le put.

Elle balbutia :

—Rien... une fatigue... donne un peu d’air.

Patrice courut à la porte qu’il ouvrit; il entourait le cou de la veuve de ses bras qui tremblaient, et il attendit, n’osant questionner.

—Ce n’est pas un refus, balbutia-t-elle à peine remise, c’est un ajournement.

—Mais alors, pourquoi cet accablement? Tu me caches quelque chose, mère bien-aimée. Conte-moi tout. Qui as-tu vu?

Madame de Crépol.

—N’aurait-elle pas eu tous les égards dus à ton dévouement, questionna-t-il, en baisant les nobles rides que recouvraient quelques cheveux argentés.

—Elle croyait qu’il s’agissait d’Emmeline.

—Cela ne me surprend pas.

Je m’y attendais. Mais il n’y a pas là de quoi motiver ton accablement. Madame de Crépol n’aurait-elle pas eu tous les égards que tu mérites?

—Elle a éprouvé une amère déception qu’elle n’a pu cacher.

—Elle m’inquiète peu, mère, parle-moi de toi et de... Michelle.

Les paupières fatiguées de la veuve se soulevèrent.

Son oeil entra dans celui de son fils.

Il demanda, tremblant :

—Consent-elle à m’accorder la main de Michelle?

—Mon enfant chéri, madame de Crépol ne refuse pas, mais Michelle ne doit et ne peut se marier avant sa majorité. Es-tu fait pour la lutte?

Son fils qui ne comprenait pas encore :

—Tu veux me demander si je suis capable d’attendre quelques mois? Crois-tu que ce court espace de temps fera changer ton Patrice? Quelques mois! qu’est cela en comparaison du bonheur qui m’attend?

—Pauvre enfant! tu ne devines pas! Qu’il m’est pénible de te dire! Ecoute-moi.

—Un malheur serait-il arrivé à Michelle?

—Non.

—Mais alors, dis-moi ce que tu as appris, je suis un vaillant.

D’un effort viril, la pauvre femme murmura :

—C’est d’elle qu’il s’agit et non de son affection à laquelle je crois. Un mystère plane sur sa naissance... elle n’est pas la fille de Mme de Crépol.

Patrice se redressa.

Il rougit et laissa sortir de sa gorge nouée par l’émotion :

—Mais alors? Orpheline? ou...

Les tempes lui battaient avec fureur.

Il questionna encore :

—Et puis, mère ?

—C'est tout, mon enfant. Mme de Crépol a refusé de me dévoiler autre chose.

—Et pourtant le champ des suppositions est horriblement vaste ! dit Patrice.

Après un silence poignant que n'osaient rompre ni la mère ni le fils, il ajouta :

—Il est de mon devoir de connaître la vérité ; je la saurai. Raisonner au lieu d'agir est le propre des âmes sans énergie, j'agirai ! Je vais au parc Monceau. Puissé-je arriver assez tôt ! Puissé-je me réserver de lui apprendre, moi-même, plus tard, l'horrible chose. Pour cela, j'aurai toutes les douceurs, tous les ménagements ; je lui mentirai s'il le faut ! il est des pieux mensonges dont le cœur a le secret. Je l'aimerai pour tous, je lui ferai tout oublier par mon puissant amour.

—Mon enfant, n'y va pas, tu n'obtiendras rien d'elle aujourd'hui.

—Si je n'arrive à aucun éclaircissement, tant pis ; je ne souhaite qu'une chose : obtenir qu'elle cache à Michelle la réalité, si cette réalité doit lui être pénible.

Madame Laysteran voulut protester encore, mais son fils avait quitté l'appartement.

X

LE JOUR SE FAIT SUR LA SITUATION DE MICHELLE

Après le départ de Mme Lasteyran, la mère d'Emmeline pensa longtemps.

Son cœur et son amour-propre se livrèrent les combats les plus contradictoires.

Elle se rappela le bonheur éprouvé le jour où son mari lui proposa l'adoption de Michelle.

Elle se rappela la tendresse passion-

née dont elle entourait l'enfant lorsque celle-ci lui tendit ses petits bras en l'appelant maman !

Elle se souvint de la promesse faite de ne pas l'abandonner le jour où elle eut l'espoir qu'elle-même allait être mère !

En cela, elle avait tenu parole, car Michelle et Emmeline furent élevées sans aucune dissemblance.

Puis, elle remémora les luttes intérieures subies, les petits froissements maternels endurés, lorsque Michelle fut entourée, adulée, fêtée !

Mme de Crépol se disait tout cela, et elle se répétait amèrement :

—Avoir lutté pendant vingt ans et manquer à la parole donnée peu d'heures avant le terme ?...

L'attendrissement dégénéra en aversion pour Michelle.

La jeune femme eut un remords pour les devoirs accomplis et une crainte jalouse pour l'avenir qui naissait.

Michelle ne serait-elle pas toujours là, avec ses charmes et sa grâce attrayante qui effaçaient les faibles traits d'Emmeline ?

La vue de la jeune fille ne pouvait que raviver des sentiments trop excités pour être apaisés.

Elle s'approcha d'un meuble en laque, l'ouvrit, fit jouer un ressort secret et sortit une liasse de papiers jaunis.

Ses doigts tremblèrent ; elle feuilleta, parcourut quelques lignes, deux larmes roulèrent sur ses joues, mais une fine batiste en effaça toute trace, et d'un mouvement nerveux elle poussa un bouton électrique.

La femme de chambre vint.

—Mademoiselle Michelle, demanda la maîtresse de céans.

La jeune fille arriva gracieuse et enjouée, puis s'arrêta, interdite, sur le seuil de l'appartement.

—Vous m'avez fait appeler, ma mère ?

—Oui, assieds-toi là, j'ai à t'entretenir de choses sérieuses.

Michelle eut comme un pressentiment.

Elle porta la main à son cœur et un

frisson la secoua, lorsqu'elle jeta les yeux sur les papiers épars.

Pourquoi cet étalage de vieux parchemins ?

Quelque bouleversement était-il arrivé dans la position de celle qu'elle nommait sa mère ?

Les malheurs ne frappent-ils pas comme la foudre ?

N'était-ce pas ainsi qu'ils avaient fondu chez Patrice ?

Elle eut un élan d'ineffable tendresse.

—Ma mère, demanda-t-elle, serait-il survenu quelque chose de pénible ?

Madame de Crépol continua de froisser la fragile enveloppe qui avait retenu, scellée, l'explication du mystère.

Michelle reprit en se rapprochant :

—S'il en est ainsi, comme je vous sais gré d'avoir confiance en moi ! Comme cela me prouve votre affection ! Rien ne peut me donner une plus douce joie que la preuve de votre confiance en moi.

La veuve s'attendrissait.

Aurait-elle le courage de tuer d'un seul coup le coeur qu'elle sentait capable des plus grands sacrifices ?

Annihilerait-elle de sang-froid l'âme de celle qui oubliait leurs divergences d'opinions ?

Il fallait parler.

Elle parla.

—Rien de fâcheux n'est survenu pour moi, dit-elle en ne regardant pas la jeune fille. Il s'agit de toi.

Une rougeur subite colora les traits de celle qui pensa à Patrice.

—Je n'ai pas l'habitude de tergiverser, tu le sais. Cependant, la chose dont j'ai à t'entretenir est si grave, je dirai même si épineuse, que j'hésite à te faire connaître une réalité pénible, sûre d'avance que tu m'en voudras.

—Vous en voulez, ma mère, et pour quoi ?

Ma mère !

Cette appellation devenait un supplice pour Mme de Crépol chaque fois que Michelle l'employait.

Elle ne l'était pas sa mère, elle eût

voulu pouvoir le lui crier, afin d'être débarrassée des préliminaires qui devaient amener l'éclaircissement.

Elle eût voulu que Michelle fût insoumise, irrespectueuse, afin de lui apprendre l'affreuse réalité dans un élan irréféchi !

Ni un mot, ni un geste de la jeune fille ne trahit son trouble.

Elle attendit, calme en apparence, mais bouleversée dans tout son être.

Il fallait en finir.

Qu'allait être la communication ?

Que cachait la nervosité de madame de Crépol ?

—J'ai reçu pour toi une demande en mariage, se résolut-elle à dire. Le jeune homme est sans fortune, tu le connais, du reste, c'est monsieur Lasteyran.

Michelle baissa les yeux.

Elle s'était figuré que, lorsqu'une mère parle à sa fille d'un projet qui tend à ravir l'enfant à sa tendre affection, c'est que déjà la mère approuve la recherche. Mais, ce qu'elle s'était dit aussi, c'est que semblable communication s'entourait de mots tendres, de détours hésitants qui atténuaient le trouble d'un coeur et lui permettaient de s'entr'ouvrir doucement.

Madame de Crépol n'avait aucun de ces ménagements.

Le silence devint pénible.

Il fallait le rompre.

—J'aime à croire, reprit la mère adoptive, que M. Lasteyran a été assez homme d'honneur pour te faire connaître ses sentiments. Sa mère sort d'ici, c'est elle qui m'a fait connaître les intentions de son fils. Sans lui donner ni espoir, ni refus, je lui ai fait part d'une chose qui te concerne exclusivement.

Je dois te la soumettre aussi, quoi qu'il m'en coûte. La loyauté m'en fait un devoir ; les circonstances m'y obligent et m'excusent.

—Est-ce donc si grave que je ne puisse l'apprendre sans tous ces détours ? demanda la jeune fille tremblante.

—Tu as vécu jusqu'ici dans un luxe et dans un genre de vie si peu en rapport avec ton modique avoir personnel,

répondit Mme de Crépol, que je crains que la lutte soit terrible.

La jeune fille pâlit.

—Mon avoir personnel? répéta Michel le sourdement. Mon avoir personnel? N'aurait-il rien de commun avec le vôtre, avec celui d'Emmeline!

—Tu l'as dit, à moins que je te do- tel...

Les lèvres de Michelle tremblèrent.

Elle se raidit contre l'émotion et balbutia avec une pointe d'amertume dans la voix.

—Veuillez vous expliquer, ma mère. La demande de Mme Lasteyran vous a-t-elle surprise au point que vous me donniez à supposer de méchantes choses?

Mme de Crépol vit rouge.

—Tais-toi, malheureuse, insinua Mme de Crépol en rougissant, une orpheline, une enfant sans famille n'a pas le droit d'analyser les sentiments de ses bienfaiteurs. Je voulais employer des ménagements, mais tu m'offenses et...

Michelle ne l'entendit plus; elle était tombée inanimée sur le tapis du bou- doir.

Mme de Crépol ne sonna pas.

Elle-même dégraffa le corsage de la jeune fille, lui fit respirer des sels et condamna la porte.

Un massage temporel ranima Michelle qui entr'ouvrit les paupières.

—Mon Dieu! soupira-t-elle.

Un flot de larmes, en la soulageant, apaisa un tremblement convulsif qui commençait d'inquiéter Mme de Crépol.

—Prends cet élixir, proposa-t-elle, approchant des lèvres de la pauvre enfant une coupe dans laquelle elle avait préparé un cordial.

—Laissez-moi, suppliait-elle avec des mouvements abattus. — N'approchez pas, je suis l'enfant trouvée, je suis une paria!

Le coup avait été atroce.

Des mots incohérents tombaient de ses lèvres.

—Madame de Crépol se troubla.

Elle ne quitta pas la jeune fille.

Le docteur fut mandé.

En toute hâte, il arriva.

Ses questions furent nombreuses. Dès qu'il fut dans l'appartement où les deux femmes se trouvait, il comprit qu'une discussion avait occasionné la crise de nerfs dont il était témoin.

Malgré tout, la mère adoptive, un remords sur le coeur, cherchait à lire dans les yeux du docteur un avis.

Il ordonna un remède énergique qui calma la pauvre enfant, mais son front était sillonné d'une ride profonde et ses yeux avaient pris une expression de tristesse amère indéfinissable.

L'homme de la science se retira.

Fuyant le regard qu'elle sentait rivé sur elle, elle murmura en laissant tomber ses bras avec accablement.

—Alors, je ne suis ni votre fille, ni la soeur d'Emmeline?

Mme de Crépol ne répondit pas.

—Ah? reprit Michelle languissamment, je monterai debout le chemin du Calvaire, vous pouvez parler.

Elle s'épongea le front où perlait une sueur froide et reprit:

—Quelque pénible que soit ce que j'ai à apprendre, veuillez me dire tout ce que vous savez. Il n'est rien que je doive ignorer maintenant. Mon âme est broyée, je n'ai plus vingt ans, j'en ai cinquante, j'ai confiance en Dieu!

Madame de Crépol la voyait si abattue, son regard si brillant était devenue si terne qu'elle eut une hésitation.

Le coup était porté.

Elle pouvait, maintenant avoir pitié.

L'oeil de Michelle se fixa sur le sien. Elle était décidé à tout entendre.

—Tu comprends combien devient délicat et difficile pour moi ce que tu me demandes. Repose-toi un peu. Lorsque le calme sera fait dans ton esprit, tu pourras prendre connaissance de ces quelques feuillets qui t'éclaireront mieux que je ne pourrais le faire. Ils sont remplis de souvenirs tracés par ton père, ami intime de feu monsieur de Crépol.

Michelle se traîna jusqu'au cher fascicule qu'elle prit et baisa.

N'était-il pas pour elle, plus précieux qu'un trésor?

Le rêve de Patrice

N'était-il pas quelque chose qui tenait aux auteurs de ses jours?

Madame de Crépol se leva.

—Je vous ferai part de mes résolutions après la lecture de ces bien-aimées lignes, lui dit Michelle.

—J'espère que tu ne commettras aucune folie. On ne vit pas des rêves chimeriques. Accepte l'épreuve et courbe la tête.

Mme de Crépol sortit.

La jeune fille se rendit alors dans sa chambre.

Anéantie elle tomba sur un siège.

Les feuilles précieuses s'éparpillèrent sur le tapis.

Avait-elle le droit maintenant, de penser à Patrice, elle, l'enfant élevée par la tolérance d'un bienfait dont on n'avait pas osé, peut-être, s'affranchir.

Avait-elle le droit de demander sa place au soleil?

Avait-elle le droit d'aimer?

Qui était-elle?

Elle comprenait, maintenant, le pourquoi des différences criardes d'effusion distribuées aux deux soeurs!

Elle comprenait, et elle se répétait à satiété que les tendresses qui lui avaient été jusqu'alors prodiguées étaient les tendresses que l'on accorde à l'être pour qui l'on est pris de pitié, à l'être qui porte en lui le germe de quelque souffrance!

Ses pensées amères redoublaient d'intensité à mesure qu'elle disséquait une à une les plus chères tendresses reçues.

Le bonheur?

Pouvait-il exister désormais pour elle? Ses souvenirs devaient-ils être autre chose que des souffrances toujours naissantes?

Elle, nourrie avec le pain de l'aumône! Elle, la fiancée de Patrice, une abandonnée.

Elle, tolérée par compassion et protégée par la charité!

Comme le passé lui était lourd, et combien sombre lui apparaissait le lendemain.

Jusqu'ici le lendemain avait été l'attente de l'imprévu, la réalité du rêve,

l'effectuation de l'esprit nourri et caressé, il lui paraissait maintenant comme l'anéantissement de tout.

Les raffinements de son âme d'artiste se changeaient en pointes affilées qui retournaient les lambeaux de sa pauvre âme, pour mettre à nu, avec une partialité cruelle, les plus horribles profondeurs.

Epuisée, elle tomba à genoux et, défaillante, murmura:

—Grâce pour Patrice, mon Dieu! Il ne méritait pas cette souffrance! Faites qu'il m'oublie?...

L'oublier?

Oublie-t-on quand on a vraiment aimé?

Patrice serait-il de ceux qui détournent les yeux à l'heure de l'épreuve?

Désolée, Michelle réunit les feuilles jaunies par le temps et lut:

“Mon enfant bien-aimée,

“A l'heure où j'écris ces lignes, je suis condamné par la Faculté, je m'éteins et n'ai pas besoin, pour m'en convaincre, des attestations des disciples d'Esculape; je m'en vais d'une maladie qui ne pardonne pas.

“J'ai une immense douleur, c'est celle de te laisser ici-bas. Le bon Dieu ne t'abandonnera pas, je le supplierai pour cela.

“L'âge que je fixe pour que ces lignes te soient remises (vingt-et-un ans) est un âge où tu pourras me comprendre, mon enfant chérie. Puissent les douleurs, les tristesses dont l'amour de ta mère et le mien ont été abreuvés, retomber sur toi en autant de bonheur et de joie que de souffrances nous avons endurées.

“Cécilia (nom de ta mère) était italienne et native de Torreta. Je la vis dans un voyage en Italie.

“Je l'aimai!

“Lorsque je revins en France et entretins mon père de l'amour qui m'emplissait le coeur, il me répondit qu'il prendrait les informations nécessaires. Je pouvais les lui fournir. Je lui dis donc que Cécilia était jolie, jeune, fille

d'un compositeur italien qui ne possédait aucune fortune.

—Assez, me répondit mon père. Depuis quand descendons-nous au lieu de monter ?

—Je voulais m'expliquer. Ce fut en vain ; l'auteur de mes jours s'emporta. Je le quittai, espérant mieux d'une nouvelle explication. L'explication n'aboutit à rien. Mon père fut inébranlable, je passai outre.

—Je repartis pour Torreta et cachai à Cécilia le mécontentement de mon père. Pour motiver mon absence, je prétextai la distance et un état maladif.

—Nous nous mariâmes, Cécilia avec sa beauté et sa tendresse comme dot, moi avec les droits de ma mère dont je jouissais.

—Quelle nuit horrible fut celle qui précéda mon mariage !

—De Crépol qui ne m'a jamais abandonné était un de mes témoins, je m'ouvris à lui. Il me consola de son mieux, promit de chercher à apaiser mon père.

—Lorsque l'aube du jour qui devait m'unir à ta mère apparut, j'avais les traits étirés et la figure bouleversée. Cécilia fut consternée en me voyant.

—Elle s'approcha de moi et me dit avec cet inimitable accent italien.

—Vous avez du chagrin, Gontran. Est-ce un regret ?

—Je lui souris, et deux heures après elle était ma femme ?

—De Crépol repartit le lendemain pour Paris où nous devions le rejoindre par petites étapes.

—Que te dirais-je encore, ma douce petite enfant ? Ta mère et moi vécûmes pendant un an sans qu'il y eût un nuage dans notre ciel, nous nous comprenions, nous nous aimions, nous étions faits l'un pour l'autre.

—Lorsque je dis pas un nuage, j'exagère, il y en avait un, je m'explique.

—Je dus faire connaître à ta mère le vrai motif de l'éloignement de mon père.

—Elle avait été cause de notre rupture, me dit-elle, elle serait cause de notre rapprochement.

—Sans m'en faire part, elle se présenta un jour chez mon père qui la reçut avec la courtoisie qui la distinguait.

—Il admira en elle la femme intelligente, fut généreux pour une oeuvre qu'elle disait patronner, et lui promit d'être un de ses clients au comptoir d'une vente de charité qu'elle disait présider à l'hôtel Continental.

—Quel comptoir sera le vôtre, madame, interrogea-t-il ?

—Demandez le comptoir de la comtesse Cécilia, mon nom de guerre, monsieur.

—Cécilia, répéta mon père. Italienne sans doute ?

—Oui, monsieur.

—Habitant la France ?

—Oui, monsieur.

—Paris ?

—Oui, monsieur, pendant les congés de mon mari...

—Ah ! exclama mon père, devenu sombre. Puis, il ajouta pour éclairer la situation :

—Je vous demande pardon, madame, de toutes ces questions, mais votre nom, votre patrie m'ont rappelé un nom, un pays, d'un autre Cécilia, ma belle-fille.

—Mon mari m'a souvent entretenu de votre fils qu'il connaît, monsieur. Si madame votre belle-fille habitait Paris je serais heureuse de faire sa connaissance.

—Votre mari, madame ?

—Oui, qui, au collège, a été intimement lié avec votre fils. Ne vous souvenez-vous pas de Georges Delaumain ?

—Comment ? Georges Delaumain ? Pourquoi ne vous a-t-il pas présentée à moi ? Je vis comme un loup, mais je vous aurais regardé comme mes enfants, car, vous savez, je ne les vois pas ?

—Georges me l'a appris, acquiesça la mère bouleversée. Vous êtes toujours dans les mêmes termes avec eux ?

—Je ne l'ai jamais vue, elle... Elle m'a capté mon fils ; elle m'a aliéné son coeur... lui le plus soumis des enfants ? lui que j'ai cru dompter et que j'ai froissé !... Il est des heures néfastes

dans la vie des pères?... La mienne ne vaut pas la peine d'être vécue, je n'ai plus d'espoir!

—Georges a vu quelquefois votre belle-fille, il en dit beaucoup de bien.

—Je ne nie pas, interrompit mon père, mais comprenez-vous que mon fils, à moi, se soit allié à une fille d'artiste, une aventurière, peut-être...

—Oh! monsieur, n'allez pas jusque-là, la pauvre enfant était peut-être la plus candide, la plus vertueuse des jeunes filles de Torreta! Ne condamnez pas sans preuves: on commet souvent de terribles méprises?

—Une italienne! Enfin, j'ai cru jusqu'à la dernière heure que mon fils se soumettrait! Au moment où il la conduisait à l'autel, j'avais les yeux rivés sur ma porte, il me semblait qu'un télégramme allait m'annoncer son refus.

—Je n'ai rien eu!

—Il laissa tomber ses bras affaiblis.

—N'avez-vous jamais essayé un rapprochement avec vos enfants?

—Un rapprochement? mais, madame, si j'ai le coeur d'un père, j'en ai aussi l'orgueil! Il n'y a pas que je sache, dans les annales de famille, d'exemple que le père ne soit humilié devant sa progéniture.

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je vous demandais seulement si vous refuseriez votre porte à votre fils et à votre fille s'ils s'y présentaient!

—Une larme perla la paupière de mon père.

—Cécilia continua:

—Vous ne devinez peut-être pas les douleurs et les tourments que cette jeune femme endure en songeant qu'elle est une cause de désunion entre vous et votre fils. Qui vous dit que, loin de tous les siens, chacune de ses promenades n'est pas une interrogation constante où elle cherche vos traits, votre allure, qu'elle croit être les mêmes que ceux de son mari? Qui vous dit qu'il ne lui est pas monté mille fois aux lèvres cette demande qu'elle n'a jamais osé formuler, mais que son coeur lui répétait.

—Ce monsieur ne ressemble-t-il pas à ton père? Les souffrances sont terribles lorsqu'on est condamné à les taire à l'être aimé avec lequel on vit. Vous vous aimez les uns et les autres, pourquoi ne me permettriez-vous pas d'être celle qui vous réunira? Je verrai, si vous voulez, l'ami de Georges; je verrai celle qui porte votre nom, je n'aurai pas grand'peine à vous l'amener ici.

—Vous êtes bonne, chère enfant, dit-il en tendant la main. Je voudrais vous croire, mais trop de jours ont passé sur leur bonheur. L'habitude du tête-à-tête a dû chasser l'idée de ma personne.

—Ne dites pas cela, je suis sûre du contraire.

—Maintes fois, des phrases restées inachevées me prouvaient que le ciel de Cécilia avec une ombre. Cette ombre, c'est votre absence. Il ne tient qu'à vous de la chasser à tout jamais du coeur de ceux qui vous chérissent. Voulez-vous que je vous aide?

—Il se tut, mais de temps en temps une lueur imperceptible éclairait son oeil attristé.

—Libre, son coeur eut laissé tomber de ses lèvres le mot prêt à être prononcé.

—L'orgueil le retenait encore.

—Que vous êtes bonne, que vous êtes bonne! répéta-t-il.

—Je suis ce que toute femme doit être. Notre rôle est un rôle de dévouement, notre place est à côté de ceux qui souffrent. Ne souffrez-vous pas, vous, monsieur?

—Il ne répondit pas.

—Vous n'êtes pas le seul! Je connais Cécilia; elle est mon ami intime. Vous le dirais-je, c'est d'après sa volonté que je suis ici!

—Est-ce possible? questionna mon père? Me pardonnerait-elle?

—Cécilia ne put répondre. Un flot de larmes inonda ses joues.

Elle se jeta dans les bras du vieillard en sanglotant.

—Vous pardonner? Mais mon père, c'est moi qui suis votre Cécilia! Votre coeur ne vous le dit-il pas? Aidez-moi.

Consentez à voir mon mari, vos enfants ! Si vous saviez ce que nous souffrons."

"De semblables scènes ne se traduisent ni ne s'écrivent, mon enfant chérie ; il faut les avoir vécues pour les comprendre.

"Tu en sais assez maintenant pour bénir ta mère dans tes suaves prières de jeune fille.

"—Une heure plus tard, mon père et Cécilia entraient chez moi. Je crus devenir fou d'étonnement et de joie.

"Nous vécûmes un an dans d'inénarrables bonheurs.

"Mon père ne voulut pas consentir à rester avec nous. Nous crûmes que la délicatesse l'empêchait de partager notre toit ; la gêne seule était le motif de son abstention.

"Pendant mon absence, il s'était adonné au jeu et avait perdu à peu près toute sa fortune. Malgré cela, il vivait dans un appartement luxueux dont il ne voulut pas se démunir.

"Nous ne découvrîmes sa position financière qu'après sa mort.

"Peu de temps après tu naquis.

"Ta mère s'éteignit en te donnant à moi, mon cher trésor aimé !

"J'ai peu, mais ce que j'ai je le dépose entre les mains de Crépol. Il me jure de ne pas t'abandonner, j'ai foi en lui ! Il ne m'a jamais délaissé. Aime-le comme un père.

"Tu ressembleras à ta mère, j'en ai le pressentiment. Sois bonne, dévouée, compatie à ceux qui souffrent ; en un mot, sois femme. Ce que je te laisse ne constituera pas une fortune, mais il représentera une petite dot, qui, au jour où tu seras aimée par un cœur noble et digne, empêchera qu'on lui jette à la face que sa femme est une pauvre.

"Puisses-tu, enfant bien-aimée qui me souris, ne jamais connaître ces angoisses.

"Je te bénis, ma Micaëla.

"**Gontrand Carville.**"

RESOLUTION ENERGIQUE D'UNE VAILLANTE

Michelle ne s'était pas aperçue que le jour baissait.

Un coup discret fut frappé à sa porte ; elle tressaillit.

—Qui est là, demanda-t-elle ?

—J'apporte la lampe de mademoiselle.

Michelle réunit les papiers épars autour d'elle, recomposa son visage et donna l'ordre d'entrer.

Puis elle resta seule.

— Père bien-aimé, exclama-t-elle, lorsque la femme de chambre fut partie, veille sur moi ! Ne m'abandonne pas ! Tu as enduré les tortures que je souffre. Guide mes pas.

Que dois-je faire dans la position où je me trouve ? Père, père, guide ta fille. Sois l'ange gardien de l'orpheline.

Avec passion elle baisa les chères feuilles et s'essuya les yeux.

La lecture des lignes parcourues semblait l'avoir calmée.

Sous le coup de la douleur première, sa pauvre âme meurtrie avait sondé un malheur plus grand encore !

Maintenant, la lumière s'était faite, le passé des siens était intact ; l'honneur restait sans tache.

Avec une énergie et une promptitude de décision qui ne lui permettaient jamais de tergiverser, elle envisagea ce qui était déjà loin, froidement, elle essaya de se demander ce que devait être l'avenir pour elle.

Accepterait-elle maintenant la vie dont elle avait vécu jusqu'alors ?

Sa fierté s'indigna du masque qu'il lui faudrait désormais revêtir.

N'aurait-elle pas à subir des sourires que ne cesseraient de lui accorder les habitués du salon de madame de Crépol.

A aucun prix elle n'en voulait de ces airs apitoyés, de ces allusions bles-

santes, de ces regards mi-protecteurs et mi-railleurs qu'elle croyait découvrir dans le passé!

N'était-ce pas assez d'être obsédée à tout jamais par la réalité navrante d'avoir vécu sous un autre toit paternel? N'était-ce pas assez d'apprendre qu'elle n'était pas du même sang qu'Emmeline.

Orpheline!

La violence de ses sentiments repris le dessus.

Elle retomba dans un nouveau découragement et pleura.

Ses larmes ne furent point les pleurs bienfaisants qui soulagent lorsqu'ils sont le trop plein d'une souffrance longtemps contenue, elles étaient celles que l'on veut cacher aux autres, parce qu'elles sont l'indice d'un sentiment intime, secret, désolé, que la fierté aurait honte d'avouer.

Michelle prévint l'heure du lunch.

Elle fit avertir Madame de Crépol qu'une migraine l'empêchait de s'y rendre.

Elle n'aurait pas eu le courage de subir la présence de sa mère adoptive; elle aurait eu encore bien moins celui de se trouver avec Emmeline.

La vue de celle qui n'était pas sa soeur lui aurait rappelé avec trop d'acuité la dure épreuve.

Et pourtant, les doux tête-à-tête, les baisers fraternels, les taquineries amicales, se terminant invariablement par une embrassade, devaient-ils être finis pour toujours?

C'est au milieu de cet envahissement de pensées déchirantes que Michelle écrivit deux lettres.

La première était ainsi conçue :

“Ma mère,

“Je viens de terminer la lecture des feuilles que vous m'avez remises.

“Souffrez qu'après les larmes accordées à mes bien-aimés morts, mon premier mot soit un cri de gratitude de la part de l'orpheline dont vous avez eu pitié pendant si longtemps!

“Vos bontés sont sans nombre et je

ne les oublierai pas. Vous m'avez entourée d'une affection maternelle qui vous a peut-être torturée souvent, car enfin, je n'étais pas votre enfant!...

“Cette souffrance deviendrait aujourd'hui intolérable pour vous, ma mère; je dois y remédier en y mettant un terme; vous ne m'en voudrez pas.

“Grâce aux arts d'agrément que vous m'avez fait acquérir, je pourrai peut-être trouver à travailler pour...

Deux larmes tombèrent sur le papier.

Elle ajouta courageusement :

“...Pour vivre.

“Accepter plus longtemps votre générosité me paraîtrait un vol fait à Emmeline, n'est-ce pas assez? n'est-ce pas déjà trop!

“Je ne pourrai jamais vous rendre ce que vous avez fait pour moi; mais, si je suis fière, je ne suis point orgueilleuse, il me sera doux de vous devoir.

“Je vais écrire à quelques personnes qui pourront peut-être me trouver un emploi.

“Je désirerais ne pas trop m'éloigner de vous afin d'être là, tout près, si une maladie ou une peine vous éprouvait. Je suis à même, hélas! maintenant, de comprendre une douleur. Ma seule ambition sera de soulager désormais ceux qui seront dans le chagrin.

“Tarderais-je à avoir une position? Me faudra-t-il quelques jours, une semaine, un mois?... Je ne sais; je voudrais être occupée demain.

“Il est une chose que je vous demande en grâce, ma mère; et la voici: dès aujourd'hui, je suis celle qui marche dans la vie en cherchant sa subsistance.

“Le luxe m'est donc inutile; les services exagérés, nuisibles; je me servirai moi-même; j'essaierai de me guider; n'exigez pas que l'on m'escorte; je sortirai désormais sans mentor. Me serait-il possible de diriger les enfants qui me seraient confiés, si je n'avais fait aucun apprentissage? Quelque dur qu'il soit pour moi, je vais l'entreprendre.

“Si j'osais, je vous demanderais de communiquer à Emmeline le motif de

mon changement d'existence; je n'en ai pas le courage.

“Merci mille fois, pour vos bontés, ma mère! je ne vois qu'elles dans le passé.

“Micaëla Carville”.

Michelle, que nous continuerons d'appeler ainsi, lut et relut sa prose, dernier acte de sa vie luxueuse. Elle griffonna ensuite une note qu'elle ratura, transcrivit et mit sous enveloppe.

Huit jours plus tard, une revue aristocratique insérait :

“Nous recommandons chaleureusement une jeune fille éprouvée par des revers de famille. Elle connaît le français et l'italien, dessine, est bonne musicienne. Ecrire aux initiales M. C. au bureau du journal”.

Ce n'était pas tout.

L'acte qui lui restait à accomplir lui coûtait autrement que les lettres qu'elle venait de tracer. C'était la fin de son bonheur, l'illusion détruite, le rêve tombé, la solitude toujours.

Des larmes mouillèrent ses yeux.

Par une autre ironie, le sentiment qui l'animait ne lui avait jamais paru aussi fort qu'à cette heure de sacrifice où la réalité lui commandait de rompre la chaîne des souvenirs traînés dans l'ombre de Beaumanoir.

Ne plus revoir Patrice!

L'éloigner pour toujours!

Une heure entière elle resta anéantie dans la souffrance de cette idée.

Elle voulut renvoyer au lendemain les tristes lignes.

Au lendemain, pourquoi?

La réalité se dresse encore une fois devant elle.

Patrice avait aimé Michelle de Crépol, de quels sentiments serait-il animé pour Micaëla Carville?

Elle joignit douloureusement ses mains lassées et, faisant un violent effort, elle écrivit :

“Monsieur,

“Je ne vous narrerai point ce que

vous savez déjà.

“Il est des choses si tristes que le seul ressouvenir navre.

“Il est des heures si longues qu'elles ne se calculent que par l'intensité des tourments subis.

“D'après ce que madame votre mère vous a communiqué, je crois qu'il est de mon devoir d'oublier le passé. Faites des efforts pour cela, je vous en supplie, soyez heureux autant que je le désire.

“Si le souvenir des jours écoulés à Montreux fait quelquefois le sujet de vos conversations du soir, que ce ne soit pas pour condamner celle qui souffre en vous écrivant. L'amère réalité me force à agir comme je le fais.

“Je cherche une position.

“Je quitterai madame de Crépol, aussitôt que j'aurai quelque chose d'assuré.

“Soyez heureux! ce sera une de mes joies, sinon la seule que je puisse avoir désormais.

“Jouissez pleinement du bonheur de posséder votre mère.

“Ceux qui ont perdu la leur connaissent la profondeur de leur malheur.

“Dites mon respect à madame Lasteyran; qu'elle trouve, pour vous, les mots qui réconfortent dans les moments pénibles. Je n'oublierai jamais qu'un jour elle a souhaité m'avoir pour son enfant.

“Micaëla Carville”.

De son affection, pas un mot.

A ses souffrances, aucune allusion.

Tristement elle sourit, d'un sourire navré qui faisait mal à voir.

Elle relut ces pauvres lignes, fouilla sa chambre d'un regard scrutateur, et, sûre d'être sans témoin, elle mit toute son âme dans un baiser sur la feuille pliée en deux.

Les mots se liraient, mais le baiser déposé ne laisserait aucune trace!

Ayant consulté le réveil-matin en vieux Sèvres qui décorait sa cheminée, elle vit quatre heures et demie.

L'ombre commençait à voiler la ter-

re, mais l'heure avancée la rassura.

Elle endossa une jaquette, se coiffa d'une toque en loutre, s'enroula la tête dans une gaze, prit ses gants et sortit.

Dans la rue, elle eut peur.

Une crainte mal définie l'agitait.

Il lui semblait que le flot humain l'observait, et qu'en la côtoyant, il devinait les luttes livrées en elle.

Sa marche était mal assurée.

Elle était gauche, de cette gaucherie des novices qui essaient leurs premiers pas.

La course jusqu'au bureau lui parut d'une durée sans fin.

Elle avait l'air d'un enfant qui commet une faute.

Toutes ces réflexions obsédaient Michelle dans sa marche, quand elle aperçut un jeune homme qui ressemblait d'allure à Théophile de Beaudran.

Elle rongit.

Sa solitude lui parut honteuse.

Michelle avait autre chose à accomplir.

Quel motif allait-elle en donner au jeune homme ?

N'était-ce pas assez d'avoir eu à essuyer les regards étonnés du concierge ?

Au milieu d'encombres, elle traversa l'avenue et hâta le pas pour arriver à l'hôtel de Crépol dont elle n'était séparée que par quelques numéros.

Comme elle traversait l'antichambre, l'écho d'un dialogue lui arriva.

Son cœur battit à rompre ; elle avait reconnu la voix de Patrice.

Que venait-il faire à l'hôtel à cette heure ?

Elle qui lui avait envoyé son dernier adieu ?...

XII

EXPLICATION ACERBE, LETTRE

LANCEE

C'était lui, en effet.

Chemin faisant, de la rue Barbet-de-Louy au parc Monceau, il avait rencon-

tré son ami et lui avait confié le motif de sa sortie.

Théophile voulut le retenir et lui faire ajourner au lendemain sa visite.

Ce fut en vain.

La fièvre le dévorait ; il voulait rendre la situation claire et savoir la réalité.

Pour lui, chaque minute qui s'écoulait lui paraissait interminable. Une seconde un instant, si peu que cela ne suffirait-il pas pour jeter Michelle dans le désespoir ?

Madame de Crépol ne put réprimer un mouvement de dépit quand on lui annonça monsieur Lasteyran.

Tout d'abord elle eut la pensée de ne pas le recevoir, mais elle se dit que son refus pourrait être mal interprété, et, prudemment, elle se rendit au salon.

Patrice voulait aller droit au but.

Si les lignes obliques lui avaient toujours déplu, il sentit plus que jamais qu'une explication nette, claire, devenait de rigueur.

—Vous voudrez me pardonner, madame, de me présenter à pareille heure, dit-il, mais, d'après le peu d'éclaircissement qu'a pu me donner ma mère, j'ai cru pouvoir venir vous demander dans quelle condition mademoiselle Michelle se trouve chez vous.

La question était catégorique, dépourvue d'ambages ; madame de Crépol fut un peu surprise ; elle ne répondit pas.

—Je comprends que ma visite vous soit pénible, reprit Patrice, je serai bref, aussi bref que possible. Qui est mademoiselle Michelle ?

Quelques minutes d'un silence pénible plana de nouveau sur les deux interlocuteurs. Mme de Crépol le rompit cependant.

—Une orpheline, monsieur, dit-elle. Elle a perdu sa mère le jour de sa naissance, et trois ans plus tard, son père. Ce dernier la confia en mourant à monsieur de Crépol. Une petite somme fut aussi déposée chez un notaire. Elle a dû fructifier, grâce aux intérêts qui n'ont jamais été touchés ; vous pourrez, du reste, vous informer.

Patrice l'interrompt.

—Je ne suis nullement préoccupé par une question de ce genre, madame. J'étais venu dans l'intention de vous faire deux demandes. La première a été posée; je sais qui est mademoiselle Michelle. Il me reste l'autre, la voici: au nom de l'affection protectrice qui vous a fait élever votre adoptée, j'ose vous demander de lui taire cette pénible découverte. Elle se croit votre fille, veuillez ne pas tuer sa croyance, laissez-la vivre encore un peu de cette douce intimité du foyer. Quelques mois passeront vite à côté des années entières qui me font rendre hommage à votre désintéressement.

Elle le fixa, doutant de la sincérité de ses paroles.

Ce regard, perçant comme une vrille, le mordit au coeur.

Il parlait avec la loyauté de l'homme sincère; il ne supposait pas qu'on pût le croire capable d'un déguisement.

Madame de Crépol ajouta avec un sourire malin:

—Vous m'avez l'air réellement amoureux, monsieur!

Le ton sarcastique avec lequel fut prononcé l'aphorisme, rendait si mal ce que Patrice éprouvait qu'il ragea d'avoir affaire à une femme et de ne pouvoir lui répondre comme il l'eût fait à son semblable.

Il répondit, calme et froid en apparence:

—Je n'ai pas analysé mes sentiments.

Ce que je sais néanmoins, et ce que ma mère a dû vous dire, c'est que rien n'empêchera mon union avec Mlle Michelle. Je l'aime profondément, et aujourd'hui qu'elle a besoin d'un protecteur, je lui tiendrai lieu de père, d'ami, en un mot, de soutien.

Madame de Crépol comprit qu'elle s'était fourvoyée, mais au lieu d'en convenir par quelque atténuation dans ses paroles ou dans sa pose, elle reprit toujours en souriant:

—Un vrai roman, monsieur!... le roman d'un mariage d'amour!

—Eh! mon Dieu, madame, me permettez-vous de vous demander si vous

acceptez le mariage sans amour! Il existe beaucoup d'unions déloyales, mais elles sont un avilissement auquel je ne m'abaisserai pas.

L'ironie de cette femme altière que l'orgueil et la vanité agitaient, le mettait mal à l'aise.

Il avait hâte d'en finir.

—Vous parlez d'or, monsieur Lastebran.

—Je suis sincère, madame.

Il se leva.

—Puis-je, en partant, obtenir l'espoir que le silence se fera sur la naissance de votre adoptée, jusqu'au jour où je lui apprendrai moi-même la pénible chose?

La noble dame ne s'attendait pas à une semblable ténacité. Elle garda le silence.

—Ne me refusez pas, madame, je vous en prie, insista-t-il.

—Je regrette d'avoir à le faire, monsieur, mais à l'heure qu'il est, Michelle est renseignée. J'ai cru devoir lui parler immédiatement après le départ de madame votre mère. Elle a même en sa possession des papiers de famille: quelques souvenirs écrits par son père.

Patrice pâlit.

Ses jambes fléchirent.

Il fut sur le point de se rasseoir, mais le regard fixe de madame de Crépol agita sa fierté d'homme.

Il questionna:

—Pourrais-je vous demander comment la pauvre enfant a accepté la chose?

—Naturellement par un flot de larmes. J'ai dû le laisser dans la solitude, jugeant que le calme serait seul capable d'apaiser sa première douleur.

Il doutait des paroles entendues.

Seule, Michelle était seule au moment où elle avait si grand besoin de consolation!

Seule, sans une main amie pour la soutenir!

Seule devant un avenir dépourvu de sourires!

Seule à deux pas de lui!

Il se violenta, donnant à sa voix plus de calme et de douceur qu'il n'en

avait au fond de l'âme, il hasarda :

—Vous qui l'avez guidée et qui avez formé son cœur en développant son intelligence, ne craignez-vous pas qu'elle se livre à une de ces déterminations regrettables que l'on prend dans les moments pénibles ?

—Je saurai y remédier, monsieur, répondit Mme de Crépol.

—La tendresse et les paroles consolantes sont les seuls remèdes de certaines douleurs, il me semble !

—Est-ce un conseil que vous me dictez, questionna-t-elle, haute et arrogante ?

—A Dieu ne plaise que je me permette cela ! Je parle à la mère adoptive qui ne peut oublier les tendresses reçues et données pendant vingt ans !

Il était debout, elle se leva.

—Je pars plus navré que lorsque je suis venu, reprit-il. Oserais-je encore vous demander l'époque exacte de la vingt-et-unième année de mademoiselle Michelle ?

—En mars, monsieur.

—C'est bien, madame.

Il s'inclina et sortit.

Madame de Crépol était satisfaite.

La vie était pour elle une lutte où le plus fin remportait la victoire.

Elle s'avouait victorieuse et se disait intérieurement que, puisqu'elle n'avait pu mener à bien un projet nourri pendant quelques mois, elle aurait au moins la douce satisfaction d'espérer, du temps, le silence et l'oubli sur l'amour de Patrice.

Elle ne vit pas Michelle le soir même et s'endormit très tard.

Malgré elle, sa pensée remontait toute sa vie.

Si, à l'heure présente, tous ses sentiments de vraie mère souffraient dans ce qu'ils avaient de plus cher, elle ne pouvait oublier les heures de douce joie procurées jadis par l'enfant.

La recommandation surtout de monsieur de Crépol lui revenaient à la mémoire pour atténuer la joie de l'amour propre.

Elle avait failli à la promesse faite de garder le secret, peu de temps avant

la majorité de Michelle.

N'ayant à craindre aucun regard gênant, elle resta accablée sous la pensée du remords, puis l'instinct maternel reprit vite le dessus.

Elle se remonta vite en se disant que l'enfant de sa chair devait passer avant la fille d'adoption.

Le regret avait disparu...

Lorsque la femme de chambre lui apporta le courrier, le lendemain matin, elle ouvrit vivement le pli sur lequel elle reconnut l'écriture de la jeune fille. Ses sourcils se rapprochèrent, cela ne lui arrivait que dans les moments d'une extrême difficulté.

Elle lut, réfléchit quelques instants, sonna, se fit vêtir et s'installa à son bureau.

Là, les pieds douilleusement enfermés dans une chancellerie, elle joua d'abord avec un coupe-papier ciselé.

Puis, elle prit une carte à son nom et écrivit :

“J'approuve votre détermination”.

On ne pourrait être plus bref, ni plus explicite en même temps.

Elle poudra d'or les trois mots qu'elle avait daigné écrire et les fit parvenir à Michelle à l'heure du second courrier.

La carte n'arriva pas seule à la jeune fille.

Un flot de sang lui monta au visage devant l'approbation sèche et cruelle de madame de Crépol, mais comme Michelle n'était pas de celles qui tergiversent devant un parti à prendre, elle plongea un regard assuré et ferme dans sa conscience ; un éclair mental l'illumina.

Elle prit la plume pour adresser son dernier mot à madame de Crépol.

Puis elle se ravisa.

Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, un mot brusque, amer, n'allait-il pas glisser dans sa lettre ?

Car, elle ne le voulait à aucun prix.

Il ne fallait pas devenir indigne des bontés reçues.

Elle attendit près d'une heure.

Une heure qui fut longue comme un jour.

Puis, très résolue et d'une main ferme, elle écrivit :

“J'ai réfléchi toute la nuit, madame, et je suis dit qu'une position ne se trouvait peut-être pas aussi vite que je l'avais espéré dans un moment d'anxieux espoir et de désespérance douloureuse. Aussi, dès ce soir, je vous ferai connaître le lieu de ma retraite.

“Il est à Paris des maisons sérieuses où les jeunes filles sans famille, à la recherche d'une position, trouvent un abri. En attendant que le jour se fasse pour moi, je frapperai à une de ces portes bienfaisantes, et y attendrai patiemment que le Maître des destinées me procure une maison où je pourrai me suffire par mon travail.

“Je vous quitterai navrée de n'avoir pu vous dire assez ma reconnaissance, je partirai triste de ne pouvoir me jeter dans les bras d'Emmeline que j'aime comme une soeur. Puisse-t-elle ne jamais connaître la douleur !

“Puisse aussi votre salon, madame, ne jamais accorder trop de soupirs apitoyés sur mon sort ! On n'est pas à plaindre lorsqu'on a pour égide le travail et la confiance en Dieu.

“Je suis, madame, et serai toujours votre toute respectueuse et bien reconnaissante.

“Micaëla Carville”.

Malgré la douleur sourde qui la minait et la vision du passé qui fuyait comme un fantôme emportant ses souvenirs heureux, Michelle s'efforça de secouer sa torpeur.

Rien ne modifierait ses résolutions.

Machinalement elle prit la seconde enveloppe, examina l'écriture et le cachet postal, ouvrit, courut à la signature et vit : “Patrice Lasteyran.”

—Mon Dieu ! soupira-t-elle, n'abandonnez pas votre enfant ! Je suis sans fortune, presque pauvre, mais trop fière pour tout devoir pendant une existence entière, faites qu'il m'oublie ! Donnez-lui le courage, que je n'aurais pas, moi, donnez-le lui n'importe à quel prix ? Je trouverai dans la foi qui cal-

me, un allègement à mes souffrances : la douleur ne tue pas.

Comme si Patrice avait dû l'entendre, elle murmura, pâle, comme une statue de l'angoisse :

—Patrice, mon pauvre ami, que me voulez-vous ?

“En rentrant, écrivait-il, je trouve vos lignes désolées.

“Vous oublier, Michelle ?

“Renoncer à vous ?

“Dieu ne veut pas que l'homme soit lâche ! il ne veut pas surtout que le fort abandonne l'être faible au moment où ce dernier est saturé de chagrins.

“Ne plus vivre du souvenir de Montreux ? de l'espoir qui a lui, pour nous, dans les rochers du Trient ?

“Renoncer aux rêves écloés dans l'ombre de Beaumanoir ?

“Mais de quoi vivrais-je donc, Michelle, si je ne me berçais de l'espérance de notre union prochaine.

“Cette pensée me soutient.

“L'assurance certaine de votre oubli pourrait seule me faire taire aujourd'hui.

“En mars vous serez majeure, quelle excuse de retard aurez-vous alors ?

“Ne savez-vous pas que nous sommes ici deux corps sans âme ? Vous nous avez tout pris ! ma mère se désole ! Il ne tient qu'à vous d'être le rayon qui réchauffera son pauvre coeur glacé.

“Elle a tant souffert, Michelle ! Ne mérite-t-elle un peu de bonheur ?

“C'est vous qui le lui donnerez !

“Vous désirez quitter le toit de Mme de Crépol. C'est un sentiment que j'approuve depuis que j'ai pu juger de l'ironie et de la méchanceté dont est capable une femme froissée.

“J'ai souffert un peu pour moi, mais beaucoup en pensant que je ne pouvais rien pour vous, si près !

“Avez-vous réfléchi aux peines inévitables que vous aurez à subir chez des étrangers ?

“Vous faites-vous une idée exacte de la tyrannie despotique sous laquelle vous pouvez tomber ?

“Ma douce petite amie, je crains que votre coeur bouleversé s'abuse ! je

tremble que vous trouviez sur votre route des exigeants qui n'auront pas pour vous les égards que vous méritez.

—Réfléchissez encore.

—N'existe-t-il aucun moyen qui vous permette de supporter, sans souffrir le temps qui nous sépare de mars?

—Ma mère me parle d'un couvent de dames où vit une de ses amies. Voulez-vous qu'elle vous procure les renseignements nécessaires?

—Indiquez-lui un lieu comme rendez-vous.

—Il lui serait pénible d'avoir à retourner chez Mme de Crépol.

—Je vous en conjure, Michelle, acceptez cette détermination.

—N'ayez pas le courage d'attrister un cœur que vous savez tout vôtre.

—Ne tuez pas la vie en ma mère qui se réjouit de vous avoir pour son enfant.

—Craignez-vous de ne pouvoir lutter pendant trois mois contre les obsessions qui, peut-être, ne seront pas ménagées par madame de Crépol?

—Si vous deviez douter de moi un seul instant, avouez-le. J'essayerais d'oublier, ou plutôt je ferai comme si j'oubliais!

—Une dernière prière: veuillez faire connaître à ma mère le lieu de votre séjour. Elle a quelque droit à vous protéger.

—“Patrice Lasteyran.”

XIII

EMMELINE SE MONTRE

En acceptant le départ de Michelle, la mère adoptive croyait que le silence se ferait autour d'elle.

L'éloignement de la jeune fille n'était-il pas en même temps l'éloignement de tout ce qui pouvait être pour elle un sujet de souffrances intimes?

Elle avait compté sans Emmeline qui, loin de se douter des incidents surve-

nus pendant une sortie que lui fit faire sa mère, arriva comme un coup de vent dans le petit salon.

Elle demanda Michelle.

Sur le silence de sa mère, elle sortit et courut dans l'atelier où la jeune artiste quelquefois se réfugiait.

Personne.

—Savez-vous où est mademoiselle Michelle? demandat-elle à la femme de chambre.

Sur une réponse négative, Emmeline revint au salon.

—Mais, enfin, maman, dis-moi où est Michelle? Je ne la trouve nulle part. Il n'entre pas dans ses habitudes de sortir. Elle n'est certainement pas dans la maison.

Emeline était l'enfant gâtée qui arrive toujours à ses fins.

Elle vint sur le canapé près de sa mère.

—Assieds-toi là, dit celle-ci quelque peu nerveuse.

—Tiens! l'explication demande un ton sentencieux... Michelle serait-elle en pénitence? A la cave, au grenier?... Je demande grâce! Oui, oui, grâce, je ne veux pas rester seule... C'est bien plus amusant quand Michelle est là...

Rieuse, elle s'était approchée de sa mère et l'avait embrassée.

Celle-ci comprit qu'il fallait en finir.

—Michelle est partie, expliquait-elle, et il se pourrait que nous ne la voyions pas de plusieurs jours.

Elle évita le regard surpris de sa fille.

—Tu plaisantes, maman... Michelle partie?... Seule?... sans nous?... Tu ne me feras pas croire cela?

—Rien n'est plus vrai, cependant.

Elle s'arrêta.

Emmeline comprit que sa mère parlait sérieusement.

Elle se troubla.

—Que se passe-t-il, demanda-t-elle, anxieuse?...

Cette fois les yeux de la mère plongèrent dans ceux de la jeune fille.

—Des événements que les circonstances imprévues m'ont forcé de précipiter. Il fallait bien parler... Aujourd-

d'hui ou dans quelques mois... C'est fait, il n'y a pas à y remédier.

Emmeline pâlit.

—Mais, enfin, un accident est-il arrivé Michelle. Explique-toi, mère chérie: je ne comprends rien à ce que tu me dis.

—J'aurais préféré te laisser dans l'ignorance la plus complète sur ce qui se passe, mais je comprends maintenant l'impossibilité de mon rêve.

Elle soupira, puis elle continua:

—A partir d'aujourd'hui, Michelle ne vivra plus sous notre toit: elle en a décidé ainsi.

—Ne vivra plus ici, répéta la jeune fille!

—Non.

—Que s'est-il donc passé, grand Dieu!

—Puisqu'il faut que tu sois au courant de tout sache d'abord, mon Emmeline adorée, que madame Lasteyran est venue hier me voir.

La figure d'Emmeline se détendit.

Elle écoutait, haletante.

—Le but de sa visite était une demande en mariage...

—Pour Michelle, je parie, dit-elle dans un eri qui lui échappa pendant qu'elle devenait pourpre.

—Oui, pour Michelle, répondit très bas, et lentement madame de Crépol.

—Ah! je m'y attendais!... C'est en Suisse, c'est dans les gorges du Trient qu'ils ont échafaudé leur roman... Nous avons été les dindons de la farce! J'en avais le pressentiment!... Quand je te disais!... quand je te disais!...

Madame de Crépol attendit.

—Michelle!... Il a demandé Michelle?

—Qu'as-tu répondu?...

—Mon enfant, j'ai répondu à madame de Lasteyran que Michelle ne se marierait qu'à sa majorité.

—A sa majorité, pourquoi?

—La question que tu me poses, madame Lasteyran me l'a faite. J'ai hésité à lui répondre, puis, comme cette femme m'a poussée à bout, je lui ai fait connaître la réalité...

Emmeline était haletante.

—La réalité!...

—Ma chère Michelle, que j'ai toujours regardée comme ma fille, Michelle, que tu as toujours appelé ta soeur... Michelle... n'est pas ma fille!...

—Elle n'est pas ta fille!...

—Elle n'est pas ta soeur.

—Pas ma soeur!...

—C'est une enfant que ton père et moi avons adoptée avant ta naissance.

Emmeline avait la tête dans un étou. Comprendait-elle?

Michelle n'était pas ma soeur!...

Elle regarda sa mère d'un air affolé, avec un doute.

—Je ne déraisonne pas, ma chérie: Michelle n'est... n'était que ma fille adoptive!

—Est-ce possible! est-ce possible, répéta la jeune fille. Je ne puis le croire! Le lui as-tu dit?

—Il l'a bien fallu!

Emmeline joignit ses mains et resta l'oeil fixe devant elle, comme hébétée.

Michelle n'était pas sa soeur!

Pour elle tout était là.

Madame de Crépol voulut parler.

Emeline l'en empêcha:

Brusquement, l'oeil animé, elle demanda:

—Mais, alors, pourquoi l'avoir appelée ta fille pendant vingt ans, pourquoi m'avoir laissé croire que nous avions la même mère... ou le même père, ajouta-t-elle faiblement.

La mère se redressa.

—Au jour où ton père et moi l'avons adoptée pour notre enfant, nous ne prévoyions, ni l'un ni l'autre, que cette adoption nous créerait un jour des ennuis. Michelle était la fille d'un ami de ton père qui la lui a recommandé en mourant...

Emmeline resta silencieuse un instant, puis:

—Pourquoi est-elle partie?

—Sa fierté a regimbé. Elle ne veut plus vivre sous mon toit: elle ne veut pas accepter plus longtemps...

Madame de Crépol cherchait ses mots.

—Quoi? quoi? que refuse-t-elle?

—Mon autorité, mon hospitalité:

tout en un mot.

Entre les deux femmes, il y eut un nouveau silence.

La jeune femme le rompit.

—Alors, Michelle est au courant de ce que tu me communique?

—Oui.

—Elle sait de qui elle est l'enfant?

—Oui.

—Les Lasteyran sont également renseignés?

Ils ne le sont pas sur la famille de Michelle, mais ils savent qu'elle n'est qu'une adoptée.

Les yeux d'Emmeline s'agrandissaient.

—Ils ont dû être suffoqués...

—Suffoqués!... Un héros de roman que ce jeune homme! il attendra la majorité!... Il vaincra les obstacles!...

Même si Michelle n'a qu'un très modeste nom?

—C'est du moins ce qu'il m'a dit.

—A toi?

—Oui. Ici même. Il est épris; il n'y a rien à faire.

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent.

—Puisqu'il n'a pas le sou, gémit-elle avec un sourire méchant, il ne peut guère prétendre à une héritière... Ce jour-là nous quitterons Paris, j'espère!...

—Ne te préoccupe pas de cela, ma chérie. Monsieur Lasteyran est un homme qui ne livrera pas sa vie à la rose des vents; pour plus d'intimité: pour élargir le cadre du roman, il ira s'unir dans quelque solitude...

—A Beaumanoir, sans doute?

—Cela se pourrait!

Dans le trouble de la jeune fille, la demande de Patrice sonnait avec un accent d'irréparable: il avait demandé Michelle...

Il l'aimait!

Et elle?

Elle?

Il la devait haïr!

N'en avait-elle pas eu l'intuition à cette sortie des gorges où elle avait cru mourir tant elle avait souffert.

A cette heure où elle sentait crouler

tout son rêve, une envie folle de pleurer la prit.

Elle se contenta: l'amour propre blessé triompha de l'émotion.

Restée seule, elle se raisonna et voulut regarder le présent tel qu'il était sans se laisser dominer par son imagination.

Michelle avait quitté la maison.

Michelle n'était pas sa soeur!

Jusqu'ici la vie de l'une avait été la vie de l'autre!...

Malgré la dissemblance des caractères, une joie de l'aînée devenait toujours une joie pour la cadette: une peine de l'une était partagée par l'autre.

Aujourd'hui, le charme était rompu: la beauté des ententes n'existait plus.

Le souvenir seul restait de tant d'années confidentes de leur affection filiale!

Tout avait croulé sous un choc d'orgueil.

N'était-ce pas l'orgueil en effet qui éloignait l'adoptée du toit hospitalier?

Très longtemps, Emmeline se redit toutes ces choses.

De temps en temps un éclair illuminait son oeil: elle jouirait seule des bontés maternelles; la jalousie ne la mordait jamais plus: seule à jouir, seule à recevoir les adulations, seule pour être encensée.

Néanmoins, cette joie était factice.

Tout aussitôt, Emmeline redevenait rêveuse, et, inquiète, curieuse, tourmentée, elle se demandait:

Que fait-elle?

Où est-elle?

Coûte que coûte, elle saurait.

Sa mère se refuserait peut-être à des explications, car sa mère s'était montrée brève dans la communication des événements; mais Emmeline voulait savoir, elle n'aurait de repos que lorsqu'elle aurait découvert la retraite de Michelle.

Les Lasteyran devaient être renseignés; Théophile lui servirait d'intermédiaire.

C'est ainsi qu'elle apprit que Michelle avait établi son domicile dans une maison de retraite de la rue d'Ulm.

XIV

D'IMPREVU EN IMPREVU

Elle ne perdit pas de temps.
Deux jours plus tard, elle se présentait elle-même dans le lieu de calme et de tranquillité où Michelle avait trouvé un accueil sympathique.

—Mademoiselle Carville, demanda-t-elle.

La soeur accompagna la visiteuse au parloir et fit prévenir l'attendue.

Michelle était dans sa chambre, un appartement simple, propre, meublé d'un lit, de deux chaises, d'un prie-Dieu, d'un chevalet, d'une table et d'un bureau.

C'est là que s'écoulaient ses journées employées en partie au tableau de Beaumanoir.

La jeune paysagiste avait eu l'approbation et l'encouragement d'un peintre de talent; elle désirait exposer son oeuvre.

Lorsque la converse vint lui annoncer une visite, Michelle pensa que la note lancée dans le journal lui procurait une aubaine.

Son coeur battit violemment à la pensée qu'elle allait être questionnée sur sa famille, son éducation, le mode d'instruction reçue.

Allait-elle plaire?

Ne serait-elle pas trouvée trop jeune?

Ses talents seraient-ils suffisants?

Oh! cette angoisse poignante de ceux qui vivent ces minutes horribles pendant lesquelles se discutent les avantages et les qualités qui mettent ou retirent de la main le pain de chaque jour!

Michelle se regarda dans une glace.

Elle était d'une pâleur de morte

N'allait-on pas la prendre pour une malade?

Une malade en quête d'une situation chez les autres?

Chez la solution négative lui apparut comme le résultat de l'entrevue.

Energiquement, elle se frotta les

joues et descendit

Avant de faire manoeuvrer la porte du parloir elle attendit encore une seconde.

Mais il fallait en finir.

A quoi bon ces atermoiements?

Ne devait-elle pas marcher courageusement dans la vie, sans se laisser dominer par une émotion paralysante?

Elle entra.

D'un regard anxieux, elle parcourut le salon.

Au même instant, Emmeline d'un bond se leva et avança vers Michelle, stupéfaite.

—Toi! toi ici!... murmura-t-elle, la gorge nouée.

Dans un mouvement d'ensemble, les deux jeunes filles se tendirent les bras.

L'adoptée se remit la première.

Elle était très émue.

Elle n'avait pas prévu le bon mouvement de celle qui, malgré tout, restait sa soeur par l'affection qu'elle lui gardait, et sa visite la remuait au fond de l'âme.

Elle s'arma de courage.

—Emmeline! Emmeline! murmurait Michelle à sa soeur qui sanglotait, calme-toi, ma petite amie, je t'en conjure.

Elle lui approcha une chaise.

—Michelle! Michelle! pourquoi m'avoir quittée? Pourquoi m'avoir abandonnée?

—Ta mère a dû te le dire, ma chérie.

—Oui. Ne me répète pas ce que je sais. Pourquoi ne pas m'avoir parlé avant de quitter l'hôtel? Crois-tu que je vais vivre sans toi? Crois-tu que je vais te laisser ici? Va t'habiller, tu me suivras; je viens te chercher.

—Emmeline, je suis ici et n'en sortirai que pour gagner ma vie. Ma résolution est irrévocable: je ne l'ai pas prise à la légère, crois-le.

—Toi, gagner ta vie? Toi, travailler? jamais. Tant qu'Emmeline de Crépol vivra, non, jamais cette chose n'aura lieu!

Michelle la câlina comme une enfant gâtée, et, calme, auprès de celle dont les larmes attestaient un réel chagrin, elle continua:

Le rêve de Patrice

—N'insiste pas, je t'en prie. Je souffre plus que tu ne le crois de te voir dans cet état; mais, la détermination prise ne peut être modifiée. Tu dois savoir que ta mère l'approuve.

Qu'opposer à cette réalité poignante?

Il y eut entre elles un silence que coupa Emmeline.

—Ma mère? oh! je ne parle pas pour ma mère qui ignore ma venue ici, je t'implore pour moi seule qui ai besoin, pour vivre, de ton affection fraternelle. Viens, oh! viens, Michelle.

Elle lui baisait les mains, lui entourait le cou en la caressant, pendant que la pauvre orpheline refoulait ses pleurs.

—Ta mère ignore la visite que tu me fais, questionna-t-elle, attristée! Pourquoi t'être cachée de Mme de Crépol?

—Je ne me suis pas cachée. Lorsque j'ai eu découvert le lieu de ta retraite, j'ai voulu venir tout de suite, mère était occupée. Crois-tu que j'ai commis une indiscretion? En ce cas, c'est une indiscretion louable.

—N'est jamais louable un acte que l'on suppose être condamné par sa mère, ma petite Emmeline.

Comme celle-ci pleurait toujours, l'aînée l'embrassa et la supplia de l'entendre encore.

—Ecoute, je veux te parler sérieusement: Tu devines ce que j'ai souffert dans le moment où j'ai tout appris. Tu devines les tortures endurées par le crucifiement de mon âme, car ta mère m'a découvert la réalité en m'annonçant la demande en mariage de monsieur de Lasteyran.

Emmeline voulut causer: un baiser l'en empêcha.

—Laisse-moi continuer, chérie. Donc, tu sais tout cela, mais ce que tu ne pourras jamais comprendre, c'est la douleur que j'ai ressentie en quittant l'hôtel sans te presser dans mes bras, toi, ma douce petite soeur. Et tu m'en as peut-être voulu!

—Oui, avoua naïvement Emmeline. Je t'en voulais de ne m'avoir rien dit et d'avoir mis tout Paris entre toi et

moi sans un seul mot. Mais aujourd'hui je te pardonne et ne veux plus te quitter.

Michelle la caressa en lui disant:

—Je t'aime, tu le sais. Les vingt années que nous venons de vivre ensemble ne peuvent s'effacer de nos coeurs, mais je n'ai aucun droit à l'existence que tu me proposes. Nous nous aimerons de loin, amie. Je ne te demanderai qu'une chose, c'est de me laisser arriver à toi, lorsque tu seras dans la peine.

—J'y suis tout à l'heure, tu n'as qu'à me suivre: je ne veux à aucun prix te laisser ici où tu es devenue très pâle. Viens, je serai bonne pour toi! Je ne te ferai jamais de chagrin, tu te marieras avec "lui" puisqu'il t'aime. Vous êtes faits l'un pour l'autre. J'étais folle! Comme s'il devait s'attacher à moi!

—Non, Emmeline, reprit Michelle, ni avec "lui", ni avec un autre; je ne me marie pas. C'est assez d'avoir envers ta mère une obligation que je ne pourrai jamais éteindre.

—Alors tu n'aimes personne: tu n'as au coeur qu'un orgueil qui annihile tous tes sentiments, invectiva Emmeline.

—Tais-toi, tu me fais mal. Imposer silence à son coeur n'est pas en manquer, ma pauvre petite amie! Tu ignores ce qui se passe en moi. Laisse l'orpheline au travail. Prends tous les bonheurs, prends-les tous, entends-tu, et sois heureuse pour la joie que tu me procures en venant à moi.

D'un mouvement nerveux et avec un haut-le-corps qui rappelait sa mère, Emmeline éclata en reproches:

—Avoue que tu n'as pas de coeur, car il ne peut t'en coûter de revenir avec nous. Non, tu n'as jamais aimé. Tout le monde est fourbe, hypocrite, menteur! Est-ce la liberté que tu n'as pas assez chez nous?

—Emmeline! supplia Michelle, en lui prenant les mains, tu me tortures dans tout ce que j'ai de plus cher.

Pauvre chérie! la liberté dont tu parles est souvent un bien lourd fardeau!

Que Dieu t'en préserve. Puisse-tu, en sortant des mains d'une mère, trouver celles d'un protecteur qui te conseillera et te guidera en t'aimant. Avec qui est-tu venue ici ?

—Avec miss Loïsa.

—Ne crains-tu pas d'inquiéter ta mère par ton absence ?

—Maman me pardonnera vite. Si je pouvais seulement t'emmener d'ici. Tout y est sombre, triste et me donne envie de pleurer. Viens, Michelle.

Brisée par toutes les secousses que lui imposait Emmeline, elle ne trouvait aucun argument à objecter.

Elle ajouta :

—Non, chérie, je ne le puis. Chaque heure de ma vie me rappellerait trop durement ma condition. Séparons-nous amies. Savoir ce que nous réserve l'avenir ? Qui nous dit que nous ne serons pas réunies plus tôt que nous ne le pensons ? Tu te marieras, Emmeline, je ferai des vœux pour cela. Dans quelques années, tu peux avoir besoin de quelqu'un pour élever tes enfants. Alors, je serai prête et consentirai à partager ton toit.

—Pas avant ?

—Non. N'insiste pas.

De nouvelles étreintes scellèrent leur affection, mais toutes les protestations et les câlineries d'Emmeline n'ébranlèrent pas la résolution de l'aînée.

Seule, elle voulait rester seule, marchant debout, énergique, sur le rude, mais consolant chemin tracé par le devoir.

Emmeline assura à son aînée la fréquence de ses visites et partit.

Quelques semaines ainsi se passèrent sans qu'aucun incident ne vint changer la vie de Michelle.

Elle avait correspondu avec plusieurs familles.

Quelques-unes exigeaient soit la connaissance de l'anglais, de l'allemand, soit une garantie de diplôme qu'elle ne pouvait fournir.

D'autres prétextaient l'âge, d'autres enfin craignaient qu'une vie luxueuse eût rendu Michelle exigeante.

C'était à douter de trouver une situation.

Le jour se fit cependant. Michelle fut acceptée dans une famille belge pour commencer l'instruction de deux fillettes de cinq et sept ans.

Elle avait prévenu madame Lasteyran et Emmeline, et heureuse d'avoir enfin une espérance, elle donnait à son paysage ses derniers coups d'estompe.

Dans ses heures de solitude, elle s'était dit qu'un pendant à Beaumanoir serait d'une certaine obligation, et elle s'était rendue plusieurs fois au Bois de Boulogne, croquer un coin de nature morte.

Elle n'avait pas choisi une de ces allées fantaisistes, capricieuses, élégantes, où les mondains éprouvent la sensation préméditée par l'artiste architecte.

Elle avait cherché et trouvé un abri sauvage, retiré au fond d'un sentier réservé aux cavaliers pour préparer un Sous-Bois.

Peu lui importaient les passants, l'origine du taillis, ses fourrés inextricables, retraites des aurochs et des fauves que les Mérovingiens chassaient à l'épieu.

Son travail l'absorbait tout entière.

La rudesse hivernale se faisait sentir avec une telle acuité que, malgré sa volonté tenace, Michelle dut, ce jour-là, après une demi-heure, abandonner son travail.

Elle roula ses feuilles, enfouit dans son étui ses crayons, et s'apprêtait à partir lorsque l'écho d'un tumulte lui parvint.

Elle écouta.

Aucune voix distincte ne dominait le brouhaha, mais des cris confus, des ordres, formaient une cohue indéfinissable...

Après avoir fait quelques pas, Michelle s'arrêta effrayée : il lui sembla entendre un galop de cheval à travers les ramures.

Elle scruta la profondeur de l'allée, ne vit rien, mais le bruit des sabots du trotteur lui parvint plus distinctement.

Elle songea à fuir et s'y préparait

quand elle entendit des soupirs.

Il n'y avait pas à douter, un malheur venait d'arriver; elle se rendit dans la direction des plaintes.

L'écho répercuta :

Oh ! Là... là... holà...

Tout à coup, le bruit fit place à une accalmie effrayante. Un cheval monté par une amazone qui ne pouvait plus retenir sa monture lancée à toute vitesse apparut.

Rien ne pouvait faire prévoir l'arrêt du fougueux animal sur lequel Michelle reconnut Emmeline.

Que faire ?

Dans une minute qui fut pour elle une affre poignante, elle comprit qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Elle courut au-devant de la bête écumieuse.

Emmeline n'avait qu'à défaillir.

Deux cavaliers qui la suivaient à distance, dans la crainte d'effaroucher la bête épeurée, avaient aperçu Michelle et ses signaux désespérés.

—Garez-vous... cria l'un d'eux.

Sans tenir compte de l'avertissement, elle se plaça au milieu de l'allée et étendit les bras pour barrer le passage.

Après s'être cabrée à plusieurs reprises, la bête s'abattit pendant qu'Emmeline désarçonnée, tombait évanouie sur l'herbe de la pelouse.

Une minute et Théophile de Beaudran, chaperon de la jeune fille, était près des deux soeurs.

Michelle et le jeune homme s'empresèrent auprès de l'évanouie.

Des frictions, à l'appui de sels, parvinrent à ranimer la jeune fille qui restait affreusement pâle.

Que faire en pareil lieu ?

Théophile envoyait quérir une voiture pour le transport de la malade, quand un promeneur qui pressentit un malheur et guidé par la course folle des chevaux, arriva.

C'était un docteur.

Il examina Emmeline.

—Son domicile est loin, demanda-t-il, anxieux.

—Une demi-heure de voiture.

Au même instant les lèvres de mademoiselle Crépol rejetèrent un caillot de sang.

Michelle et Théophile se troublèrent.

—Je le presentais, dit le médecin.

Au même instant un fiacre avança.

Avec d'innombrables précautions, Emmeline fut placée en compagnie du docteur et de Michelle.

Théophile suivit, au pas, monté sur sa bête et conduisant celle d'Emmeline.

XV

L'HOTEL DE CREPOL EN DEUIL

Deux jours plus tard, l'hôtel de Crépol était tendu de noir. De chaque côté de l'escalier d'honneur, des globes de feu, entourés de crêpe, donnaient un aspect lugubre à la demeure princière.

Mme de Crépol n'était plus !

En apprenant la chute d'Emmeline, la mère affolée crut sa fille morte. Elle fut frappée d'une congestion cérébrale.

Pendant la nuit d'agonie, Michelle se partagea entre le lit de la mère et de l'enfant.

Elle se trouvait auprès de madame de Crépol, lorsque celle-ci monosyllaba, dans un éclair intellectuel :

—Un prêtre?... Pardonne !

Comme Michelle lui baisait la main, une main déjà amincie par les attouchements de la mort, elle crut que l'agonisante pressait la sienne.

Madame de Crépol entr'ouvrit les paupières et murmura au milieu d'efforts surhumains :

—Est-elle morte ?

—Non, mère, répondit Michelle.

Elle vit ?

—Oui.

—Ne la quitte pas... Pardon.

—Je le jure ! assermenta l'héroïque jeune fille.

XVI

DEVOUEMENT DE SOEUR DE
CHARITE

Le lendemain du jour affreux, Michelle télégraphia en Belgique pour prévenir de sa non-venue

Une lettre expliqua ensuite à la famille dans laquelle elle avait dû entrer, les tristes événements qui la faisaient soeur de charité auprès d'Emmeline.

Celle-ci fut très malade.

Une méningite survint avec complications très graves.

Les plus hautes sommités de la Faculté désespéraient d'obtenir un résultat satisfaisant.

La maladie suivit son cours.

Aucun symptôme de mieux ne se manifesta.

La prostration d'Emmeline effrayait, son regard fixe, ses paroles sans suite, incohérentes, inquiétaient les disciples de la science.

Michelle ne quitta pas son chevet.

Elle voulait être là au moment où Emmeline aurait conscience de la vie pour lui dévoiler l'épouvantable malheur.

Ce droit, Michelle ne l'accordait à personne, car elle se sentait désormais le soutien de celle qui, comme elle, restait orpheline.

Les amis affluèrent au début de la maladie, puis les uns et les autres s'éloignèrent peu à peu.

Le calme se fit autour de l'hôtel de Crépol si couru pendant les réunions brillantes des hivers précédents.

Quelques cartes furent déposées chez le concierge, et finalement, les Boismorand, les de Beaudran et la mère de Patrice furent les seuls qui n'abandonnèrent pas les jeunes filles.

Un jour que le soleil entrait dans la chambre d'Emmeline avec l'ardeur de rayons tamisés par un store de gaze, elle balbutia :

—Qu'est-il arrivé? Pourquoi suis-je si faible?

La garde-malade se montra; elle souleva la tête de la jeune fille, et après l'avoir embrassée, lui répondit :

—Ne parle pas, chérie. Un accident! Tu sais, nous étions au Bois, nos chevaux se sont emportés.

—Je me souviens, soupira la convalescente. Tu y étais aussi?

—Oui.

—Tu es guérie, toi?

—Oui, et je te soigne.

—Qu'ai-je eu?

—La fièvre... une syncope.

—Embrasse-moi... Encore? Je suis heureuse que tu sois là. J'ai fait de si vilains rêves.

Craignant qu'une conversation prolongée ne fatiguât Emmeline, Michelle lui transmit l'ordre des docteurs d'éviter toute fatigue.

Elle s'endormit.

Son sommeil ne fut point un sommeil calme et réparateur, ce fut un assoupissement troublé de cauchemars affreux.

Son esprit affaibli ne voyait que précipices, noyades, tueries de toutes sortes, et ses bras retombaient épuisés à chaque instant sur le drap.

Février arriva et avec lui un mieux se fit sentir.

Les docteurs ordonnèrent un déplacement pour un air plus sain.

Michelle parla de la Suisse, mais l'état d'Emmeline fut trouvé trop faible pour un voyage aussi long, et trop faible pour supporter l'air vif des monts alpestres.

Une villa fut donc louée dans la forêt de Senart et les deux jeunes filles attendirent impatiemment le jour où sous la direction d'une tante d'Emmeline, elles pourraient quitter Paris.

Les forces, en ranimant la malade, rendaient ses pensées lucides.

—Où est maman? demanda-t-elle un jour brusquement.

—Mignonne, lui répondit sa soeur, sois raisonnable.

—Raisonnable? Où est ma mère? Je veux la voir!

—Elle nous a devancées, nous la retrouverons bientôt.

—Où est-elle?

—A Montreux.

—A Montreux, et je suis malade, ici?

—Laisse-moi t'expliquer. Ta mère a été souffrante, à cause des veilles subies... Les docteurs ont exigé un départ immédiat de Paris.

—Tu mens, Michelle! Cela n'est pas possible!... Je n'ai donc pas rêvé!...

Elle poussa un cri effrayant en laissant tomber sa tête sur l'oreiller. Lorsqu'elle entr'ouvrit les paupières, elle dit, les yeux hagards:

—Est-ce vrai? Morte?

Michelle n'eut pas le courage de tromper plus longtemps la pauvre affligée, elle l'enlaça de ses deux bras, l'étreignit contre sa poitrine et l'embrassa avec effusion.

—J'ai peur! J'ai peur, Michelle! répétait Emmeline en fixant un angle de la chambre. Cache-moi, je ne veux pas voir.

Michelle lui murmura les mots les plus tendres et l'assura de son affection.

—Ne me quitte pas, je t'en supplie.

—Non, chérie, je vis aujourd'hui pour toi; nous ne nous séparerons jamais.

—Maman! maman! redisait Emmeline au milieu de sanglots navrants.

La secousse éprouvée retarda de quelques jours le départ, jusqu'à ce qu'un matin permit enfin d'entreprendre le court voyage sans souci d'une rechute.

XVII

CE QU'EMMELINE APPELA "SA BONNE ACTION"

En amont d'Étiolles, leur résidence se mirait dans le grand fleuve et s'adossait contre la forêt qui la préservait

des vents malfaisants et insalubres.

Quatre petites pièces au rez-de-chaussée, autant au premier, composaient l'habitation.

Des arbres ombrageant le tout, rendaient enviable le séjour du pavillon.

Progressivement, Emmeline se remit.

Le bon air, les soins constants et la tendre affection dont elle était entourée, contribuèrent à lui donner des forces.

Emmeline était toute gratitude envers Michelle, et dans ses élans affectueux, elle lui redisait sans cesse sa reconnaissance.

—Croyais-tu que je t'aurais abandonnée, questionnait Michelle?

Le silence semblait se faire autour des jeunes filles.

Depuis plus d'un mois, Michelle n'avait eu aucune nouvelle directe de Patrice, mais lorsque Emmeline reposait, elle pensait à lui et elle se disait:

—Il m'oublie!

L'immolation de son amour, le crucifiement qu'elle s'était imposé en se clouant elle-même sur la croix du sacrifice, laissait toujours intense et profonde l'ardeur de ses sentiments.

Pouvait-il en être différemment?

Son âme pouvait-elle se séparer des visions que son cœur lui avait laissées entrevoir?

Lorsque le devoir parvient à dompter le cœur annihile-t-il le sentiment?

Non.

L'affection résiste à l'épreuve, au temps, à la vanité anéantie.

Après s'être répété qu'elle l'avait voulu, cet éloignement de Patrice, Michelle tombait dans une tristesse profonde en pensant que le jeune homme donnerait à une autre qu'elle, l'affection dont elle avait eu les prémices.

En prenant pour de l'oubli le silence de Patrice, Michelle se trompait.

Le fils Lasteyran s'était procuré journallement des nouvelles des deux jeunes filles, et il attendait impatiemment l'occasion favorable de donner signe de vie.

Michelle était seule un jour, lorsque le courrier lui apporta un pli.

Elle tressaillit en reconnaissant l'écriture de Patrice.

"Voilà trois mois bientôt que vous ne m'avez vu, écrivait-il; je ne pourrais pas en dire autant de moi! Entr'autres jours, je me trouvais sur le quai du chemin de fer le jour de votre départ pour Senart.

"Ne fallait-il pas que je m'informe par moi-même de l'état de votre santé, après les secousses que vous veniez d'éprouver!

"Je sais que mademoiselle de Crépol va mieux et qu'elle est rétablie, ou à peu près.

"C'est pour cela, Michelle, que je me permets de vous rappeler que nous sommes en avril.

"Permettez à ma mère et à moi d'aller entendre la réponse que votre coeur donnera au mien!

"Devinez-vous comme je vis?

"Devinez-vous combien est grand mon désir de vous dire que je vous aime toujours?

"Michelle permettez-nous de nous présenter chez vous.

"Patrice Lasteyran."

Lorsque la jeune fille eut parcouru les lignes aimantes, elle sourit tristement et versa d'abondantes larmes.

Sa solitude voulue lui parut cruelle; un combat atroce eut lieu dans son pauvre coeur.

De la réponse à donner dépendait tout son avenir.

Michelle n'osait l'écrire.

Après bien des luttes et des souffrances intimes, elle traça les lignes suivantes:

"Monsieur,

"Je suis touchée du souvenir que vous me gardez, mais de grâce, oubliez que j'existe.

"Vous savez tous les malheurs qui ont fondu sur ma pauvre Emmeline. Vous ne l'avez pas vue depuis l'affreux accident où elle a failli perdre la vie, vous ne pouvez donc deviner que je

commettrais un homicide volontaire en la livrant, aujourd'hui, à d'autres mains que les miennes.

"Je suis navrée d'avoir à vous répondre comme je le fais. Mais, j'ai juré au lit d'une mourante que je ne quitterais pas Emmeline. Entre le devoir et l'amour protecteur que vous m'offrez si généreusement, souffrez que j'accepte le devoir! Ma place est-elle autre part qu'auprès de celle qui est accablée par les malheurs? Ne serait-ce point une lâcheté de l'abandonner aujourd'hui? Un acte semblable serait l'épée de Damoclès sur notre union.

"Soyez heureux, oh! soyez-le! Je n'ai que cette prière à adresser à Dieu.

"Michelle Carville."

La lettre fut relue.

Il y eut une hésitation avant de l'envoyer, mais elle partit!

Emmeline avait vu écrire sa soeur, et avec une perspicacité qu'aiguësait son état maladif, elle avait deviné les luttes intérieures et les souffrances de Michelle.

Elle guetta la fermeture de la lettre, surprit l'adresse sur laquelle elle lut le nom de Patrice, et, sous un prétexte futile, elle se rendit dans sa chambre, prit une carte et traça les mots suivants:

"Michelle vous écrit, monsieur, j'ai lu la suscription de sa lettre. Je devine ce qui se passe. Venez au plus vite ici, je vous en prie, je désire vous parler.

"On ne refuse jamais rien aux malades, et je suis malade.

"Ne différez pas votre visite. Je serai également heureuse de voir madame Lasteyran.

"Emmeline de Crépol."

Cette carte arriva à Patrice en même temps que les lignes de Michelle; elle adoucit la douleur que lui causa la première lecture.

Dès le lendemain, Madame Lasteyran et son fils arrivèrent au pavillon.

Emmeline n'avait pas fait part de

Le rêve de Patrice

son envoi, mais elle attendait, impatiente, depuis l'arrivée du train.

Elle battit des mains comme une enfant en apercevant Patrice et sa mère pendant que Michelle bouleversée lui demandait une explication.

—Assieds-toi là, ne me quitte pas, répondit Emmeline animée, c'est le plus beau jour de ma vie, parce que c'est le seul où j'aurai accompli une bonne action. Soyons à nos hôtes, nous sommes maîtresses ici.

Les présentations et les premières paroles furent un peu étudiées.

Les yeux d'Emmeline allaient de Patrice à Michelle sans donner aucun éclaircissement.

Tout à coup, elle se leva, et s'adressant au jeune homme :

—Monsieur Patrice, vous avez écrit à Michelle, il y a trois jours, n'est-ce pas ?

—Oui, mademoiselle.

—Et elle a refusé ?

Patrice regarda Michelle.

—Oui, elle a refusé, je le comprends, reprit Emmeline. Qui sait ? elle a peut-être nié qu'elle vous aimait. Demandez-lui si elle ne mentait pas ; je reviens dans un instant. Madame Lasteyran voudra bien m'accompagner dans ma chambre ; je monte avec difficulté.

Elle sortit.

Patrice n'osait parler.

—Michelle, dit-il enfin, un seul mot : êtes-vous pour moi ce que vous étiez dans les gorges du Trient ?

Elle ne répondit pas.

Il reprit :

—Emmeline est-elle le seul motif qui vous fasse refuser de vous unir à moi ? M'aimez-vous toujours ?

Elle ne parla pas, mais elle tendit la main à Patrice, et dans ses yeux passa l'amour dont son cœur était plein.

—Merci, Michelle bien-aimée, lui susurra le jeune homme en l'attirant à

lui... Emmeline est votre soeur ; elle sera la mienne, ma douce, ma tendre Michelle !

A ce moment, la convalescente entra suivie de Madame Lasteyran.

—Eh bien, questionna-t-elle en s'adressant à Patrice ?

—C'est à vous que je dois mon bonheur, répondit-il, merci ma chère petite soeur.

—Elle consent alors ?

—Oui, oui, affirma-t-il en reprenant la main de Michelle.

—Elle n'a pas renouvelé le mensonge ?

—Non.

—Eh bien, chérie, dit Emmeline en tendant un écrin à la jeune fiancée, voilà mon cadeau de noce.

Michelle ouvrit.

Une rivière de diamants resplendissait dans des ruches de satin ponceau.

Michelle pleurait. Les âmes concentrées pleurent sous le coup d'une grande joie.

Un an plus tard, le chalet de Beaumanoir était illuminé de cordons lumineux et de feux de Bengale.

Derrière le rideau de clématite, Théophile de Beaudran et mademoiselle de Crépol s'entretiennent doucement pour ne pas éveiller un bébé qui dort.

Ils contemplent leur filleul pendant que Patrice et sa femme envoient au bureau postal une quantité de feuilles parcheminées sur lesquelles sont gravés ces mots :

“Monsieur et Madame Lasteyran ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils Edmond.”

Les amis des deux familles chuchotent entre eux que Théophile de Beaudran et Emmeline sont fiancés !

FIN

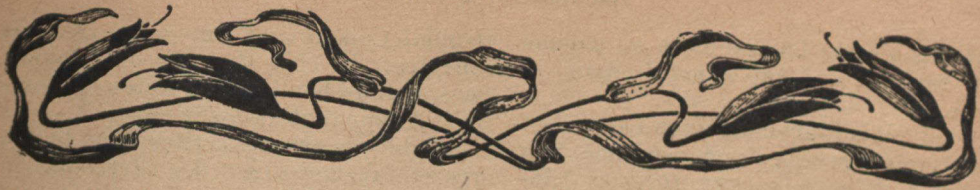
CHEZ LE DENTISTE



—Est-ce que ça va faire mal, docteur?

—Vous ne vous en apercevrez seulement pas. Et puis, Mme Chose qui disait que vous étiez si craintive, ce que cela va la dépi-
ter de savoir que je vous ai extrait deux dents...

—Quatre, docteur, quatre. Il y en a deux autres, en bas, qui
m'agacent un peu.



CROQUIS D'AUTOMNE

I

Mariage d'Automne

MA bonne amie, que nous sommes heureux !

Tu ne saurais t'imaginer le charme que nous trouvons à l'automne, et comme notre bonheur, abrité au fond d'un vieux château, nous enchante dans le sombre cadre où nous vivons.

Il pleut beaucoup, et, tandis que cela te fait pester, moi j'aime la pluie ; le matin, je mets le nez à l'air pour voir s'il pleut, et s'il ne pleut pas, je souhaite qu'il pleuve dans le jour.

Le vent, que je détestais auparavant, parce qu'il avait une voix rude, me fait chanter d'aise, et je lui trouve des harmonies d'or.

C'est peut-être y mettre beaucoup de complaisance, car, à vrai dire, ces grands diables de vents sifflent, hurlent, mugissent et se lamentent ici comme je ne l'ai entendu nulle part. Ils s'accrochent aux volets, se brisent aux toits, s'engouffrent aux corridors, poussent les portes, ouvrent les fenêtres, sans façon, comme s'ils étaient de la maison.

Eh bien ! je ne leur en veux pas, moi, et je les voudrais plus cavaliers encore.

Ah ! ma chère, si tu savais ! Nous sommes là, Charles et moi, près du feu, ma tête sur son épaule et ses mains dans les miennes. C'est incroyable comme nous sommes devenus bêtes ! Nous ne disons plus rien. Nous nous regardons, et c'est tout.

Cela dure les jours et les nuits.

Quand le vent nous secoue dans notre nid, moi, qui ne suis pas une poltronne, j'ai des peurs affreuses auxquelles il croit, et alors il me baise au front, il me dit : "Peureuse !..." avec un sourire, il me blottit dans sa poitrine, et moi, je pense tout bas : "Vent, fais rage ; je t'aime, vent !"

Et ce sont des bonheurs à n'en plus finir.

Ah ! si l'automne pouvait durer toujours pour nous deux, au fond de ce château, dans cette sorte de crépuscule pleins de vents et de tempêtes ! On est soi-même comme des soleils. On réchauffe la nuit ; on allume l'ombre.

Parfois, par les bourrasques, nous sortons, lui tenant un parapluie qui se retourne, et moi mes jupons qui se retroussent. Nous sommes tout à fait rustiques, sais-tu ? J'oublie mon chapeau, et lui patauge dans des sabots. Rouges tous deux comme des pivoinés, riant à toute bouche, furieux et enchantés, hérissés et échevelés, en pièces et en morceaux, figure-toi ces grands fous sous un parapluie pourpre à cuivres éclatants.

Plus le temps rage, mieux c'est ; nous avons l'air d'esprits infernaux ; on se signe sur notre passage. Les enfants crient :

—C'est le monsieur et la dame !

Les chiens nous aboient aux talons...

Puis, quand nous avons bien lutté, que je me suis pendue à son bras, que nous avons épuisé tous les plaisirs fantastiques, que nous avons crié, marché, couru, sauté et fait les cent coups, nous rentrons abimés, harassés, écarlates, crottés jusqu'aux genoux, trempés jusqu'aux os, comme deux polissons qui

ont fait l'école buissonnière ou comme des canards qui ont barboté dans la boue.

Quel plaisir ensuite, quand on s'est bien frotté, lavé, peigné, parfumé, mis de frais, de se retrouver, roses et éclatants, comme des fleurs après la pluie, —ah! mon Dieu! je fais des comparaisons,—auprès d'un feu qui flambe gaillement, devant une table où l'on se passe les morceaux de la bouche à la bouche!

Nous ne sommes pas toujours sages; je me fâche à mes heures, je boude, je l'égratigne, oui, je l'égratigne, je le mangerais. C'est à propos de rien et à propos de tout.

Par exemple, il chasse, et je ne le veux pas. Comprends-tu cela? Etre heureux comme nous et aller tuer de petites bêtes qui le sont peut-être aussi. Je lui fais mille gronderies; mais, au bout de tout cela, il faut bien lui pardonner, et tu penses que je ne demande pas mieux, car enfin, si l'on se fâche, c'est pour se réconcilier après!

Nous sommes toujours ensemble; l'un est à l'autre comme son ombre. Il va à droite, j'y vais aussi; je vais à gauche, il y vient tout de même. C'est de l'Arcadie: il ne manque que les moutons!

II

Automne du Mariage

Mon amie, je ne me reconnais pas: je ne sais si quelque chose est changé en moi ou si les objets qui m'entourent ne sont plus les mêmes; il me semble que tout est renversé; l'automne que j'aimais m'exaspère aujourd'hui, et je suis plus tentée de le voir finir que de le voir recommencer.

L'an passé, j'étais folle: je t'écrivais mille sottises qui n'étaient pas vraies ou qui ne le sont plus à présent. Comme je te rabâchais les joies que je trouvais au vent, aux averses et aux grands

froids! Comme je t'ennuyais avec mes histoires du coin du feu qui étaient mes grands bonheurs, si bêtes en somme, et pourtant si charmantes!

Déchire ces pages écrites dans la fièvre et fais-moi grâce des rêves que je te disais pour les grosses réalités que j'ai à te dire.

Charles n'est plus au château: il chasse tout le jour, et c'est à peine si nous sommes ensemble le soir, lui à tisonner le feu et moi à feuilleter des livres que je n'achève jamais.

Ah! comme mieux valent les romans que nous épelions à deux dans nos yeux avec nos coeurs! Maintenant, nous sommes comme deux ours. Je m'ennuie à mourir.

On gèle au dehors; on grelotte au dedans; nulle distracti on; personne à qui causer; pas une figure qui plaise. Quand on met le nez à la vitre, on voit le notaire qui passe sur son bidet ou un charretier qui fouette son cheval. J'en suis à ce point que, le jour, j'aspire au soir, et, le soir, je regrette le jour.

Ce qu'il y a de sot, c'est que, lassés de la campagne, nous ne pouvons encore la quitter. Que dirait le monde? On nous croirait chassés par nos paysans; ou bien, réduits à cette condition bourgeoise, il paraîtrait clair que mon mari finance à mal.

Nous sommes rivés ici par l'obligation où l'on est, quand on est seigneur d'une bicoque quelconque, d'y passer tout son été et presque son automne.

Voici—de cet automne—un mois écoulé; encore un mois! J'ai des cheveux blancs à y songer. Je compte sur mes doigts les jours qui sont passés et ceux qui restent à passer; c'est ma seule pensée, et j'y suis du matin au soir.

Tiens! laisse-moi te dire tout cela; c'est du dépit et de la rage; mais je t'aime; il faut bien m'aimer aussi un peu pour ce que je souffre; du reste, quand tu auras lu ces balivernes, tu t'en feras des papillotes ou tu les mettras au feu.

Ah! mon amie, je suis plus vieille que si j'avais cent ans; je suis toute ridée, toute chenue, toute vermoulue, et

il ne me manque qu'une tabatière pour être aussi momifiée que la baronne S...

Je n'ose plus me regarder dans une glace; je me sais trop par coeur; il va falloir me plâtrer et me maquiller comme ces vieux masques peinturlurés à la façon des devantures de droguistes. Je suis pâle, et mes yeux sont bistrés. Je me fuis, je me hais, et ma colère souvent retombe sur les autres. Je suis devenue méchante.

Figure-toi que le soir il se réunit parfois ici un groupe de braves gens, qui sont les notables des environs : c'est patriarcal. Le plus jeune, qui est le notaire, a cinquante ans; pour le plus vieux, qui est le médecin, je n'ai jamais eu le courage de compter. Celui-là, qui sait un peu de latin, me fait la cour avec des bribes d'Ovide.

Sais-tu comment je le récompense de sa galanterie? Je me hérисse comme

une ortie, et je m'acharne à égratigner le pauvre homme de façon à le mettre tout en déconfiture. Mais aussi pourquoi porte-t-il perruque?

Il y a de plus un gentillâtre, qui est marchand de boeufs, et un gros fermier cramoisi, qui est un marquis: quand ils arrivent, c'est une odeur de grand chemin qui entre avec eux, et ils ont des chiens, grands comme des chevaux, qui viennent s'endormir contre mes genoux.

Charles m'en veut de ma froideur à leur égard. Mais enfin, si cela lui plaît, cela doit-il me plaire à moi? Il est entendu que nous n'avons plus les mêmes goûts; pourquoi nous taquiner, dès lors?

Ecoute, voici le grand mot: il y a en effet quelque chose de changé en nous, —et c'est l'amour.

Vents et Frimas

(Pour la Revue Populaire.)

Les grands vents querelleurs ont d'étranges accents,
Dans la forêt qui geint sous Novembre qui passe;
Les feuilles devant eux voltigent dans l'espace,
Puis tombent sur le sol aux gazons jaunissants.

Les jours d'effeuillage sont peu réjouissants
Pour le pauvre gueux qui, dans un froid qui le glace,
Voit la triste Misère accourir sur sa trace
Et le suivre en tremblant sur les frimas glissants.

Vents d'Automne aux froideurs qui font naître l'Hiver,
Que nous apportez-vous en gémissant dans l'air?
Est-ce quelque douleur ou deuil? Répondez! Qu'est-ce?...

Frimas qui blanchissez l'herbe de nos champs...
Dites!... Annoncez-vous l'Aube de nos vieux ans?
Vents! Frimas! Vous vous taisez?... O silence! ô tristesse!

Raoul BERGER.

Histoires de Revenants

ROSE venait de desservir. Nous étions encore autour de la table, dans la salle à manger de la villa. A la faveur des ténèbres, on contait des histoires de revenants.

—J'en sais une, dit grand'mère. Et vous, Monsieur Renaud?

M. Renaud était un voisin de campagne qui avait exploré l'Afrique centrale.

—Certainement, Madame, répondit-il.

—Et vous, docteur!

—Ah! vous le pensez bien, fit notre vieil ami. Dix plutôt qu'une. Mais veuillez nous ouvrir la voie, chère Madame.

Grand'mère ne se fit pas prier.

—Eh bien! commença-t-elle d'un air malicieux, préparez-vous à un profond saisissement. Une dame du siècle dernier avait été invitée à passer un mois dans la maison d'une amie. C'était une femme instruite et intrépide.

“Comme elle manifestait une visible préférence pour une chambre s'ouvrant sur la grand'route, on chercha à l'en dissuader en lui affirmant, avec une conviction non feinte, qu'elle était hantée par un fantôme. La dame rit et ne voulut pas d'autre chambre; elle insista, bien que des témoins oculaires aient raconté leurs visions.

“Vers onze heures du soir, quand tout le monde fut couché, que le silence se fût endormi dans l'atmosphère, la dame entendit que la porte s'ouvrait. Quelque chose de blanc apparut.

“La dame étendit le bras et saisit l'oreille du fantôme. C'était un gros chien des Pyrénées, un chien égaré qui se cachait le jour et qui venait la nuit, poussé par une idée de chien, coucher dans cette chambre.

“Le fantôme eut peur. Il jeta des cris d'alarme. Les hôtes du manoir, ré-

veillés en sursaut, arrivèrent armés de tout ce qui était à leur portée et, les uns derrière les autres, le coeur tout chaviré, ils approchèrent en tremblant. Vous pensez si l'on rit de l'aventure.”

Grand'mère nous avait mystifiés!

* * *

Le docteur prit à son tour la parole.

—Mon histoire, dit-il, se passe en Ecosse. Un jeune lord hérita d'un château fort ancien situé parmi les montagnes. Et, comme dans votre manoir, chère madame, il y avait une chambre inhabitable pour cause de fantôme. C'était une chambre verte où personne ne voulait plus passer la nuit. Tout y était vert, tapis, tentures, rideaux. Idée originale du propriétaire défunt.

“Le jeune lord se moqua des crédules et coucha dans la pièce. J'habitais dans le voisinage. Le lendemain, les domestiques trouvaient leur maître malade, affreusement pâle et tout tremblant. Je fus appelé.

—Docteur, me dit-il, j'ai passé une nuit terrible. Il y a, en effet, un fantôme ici. Qu'on m'enlève de cette chambre! Cet être horrible s'est dressé devant moi, me dévisageant avec des lueurs diaboliques aux yeux. Il se jeta sur moi, enfonçant ses ongles dans ma poitrine, et cherchant à m'arracher le coeur de ses doigts osseux et pointus.”

“J'interrompis le narrateur. Il est facile, lui dis-je, de chasser votre fantôme. Vous êtes empoisonné. L'atmosphère de cette pièce est saturée d'un composé d'arsenic et de sulfate de cuivre. N'accusez personne. Le coupable, c'est la tenture de cette chambre. Les papiers des murs se sont mêlés au salpêtre, et pendant la sécheresse que

nous venons de subir, ils se sont désagrégés et fondus dans l'air ambiant. Le fantôme que vous avez vu vous a été présenté par le délire.

“Le jeune lord a fait réparer la chambre selon mes indications et c'est là qu'ensuite il a habité avec la charmante femme qui est devenue sa compagne.”

—Votre histoire n'est pas effrayante, mon cher ami, dit M. Renaud, mais elle est instructive. Mon revenant à moi est plus dangereux. Un jeune aristocrate de Pologne avait été accusé d'avoir pris part au mouvement révolutionnaire de son pays et allait être arrêté.

“Sa mère l'engagea à fuir. Elle-même devait rester dans ses terres pour les protéger contre des entreprises possibles. Mais n'ayant que ce fils à chérir, elle souffrait de son éloignement. Un jour, négligeant toute prudence, il voulut aller embrasser sa mère. Reconnu aussitôt, il fut pris et livré au gouverneur de la province. On le condamna à mort.

“La mère du jeune homme se rendit chez le gouverneur et lui mit sous les yeux les preuves de l'innocence de son fils. L'homme de bronze n'écouta pas et donna l'ordre d'exécution. Alors la vieille dame se dressa devant lui, son visage avait pris une expression sou-

daine d'augure qui terrifia le gouverneur.

“—Ecoute, lui dit-elle, tu es un homme sans entrailles, sans coeur, un être impitoyable! Tu seras damné! Je vais mourir avec mon fils, mais chaque nuit je t'apparaîtrai et te crierai ton iniquité.

“Elle mourut sur place. Pendant près d'un an, toutes les nuits, le gouverneur eut l'hallucination du fantôme. Et, une fois, on le trouva mort dans son lit. Le remords tue lentement, mais sûrement.”

* * *

Grand'mère se leva et nous précéda dans le jardin. Un frisson nous courait dans le dos. Nous sortions des ténèbres pour entrer dans d'autres ténèbres plus profondes, sous les grands arbres. J'étais vêtu de blanc.

Tout à coup nous entendîmes un terrible hurlement. Grand'mère et moi poussâmes un cri d'effroi. Nos deux compagnons, en proie à une émotion naturelle, étaient rivés au sol. Le hurlement recommença.

Tout s'expliqua à la fin. En passant dans un rayon de lune, ma robe blanche s'éclaira. Un chien vaguait sur la route, il vit un fantôme et en eut peur. Oh! l'imbécile! J'en suis toute chose encore, rien que d'y penser.





L'ARBRE MORT

(Pour la Revue Populaire)

Dressant vers l'horizon sa haute et lourde masse,
Superbe comme un fils courroucé des titans
Il dresse ses rameaux à travers les autans,
Dans le geste infernal d'un spectre qui grimace.

C'est l'arbre mort, le chêne oublié des printemps...
Il a vu bien des jours passer de cette place
Alors qu'il défiait, plein de force et d'audace,
De son chef orgueilleux le choc altier des temps.

Il est seul, ô misère!... Et, sous la lune froide
Il dort, tout droit dans l'ombre, inaltérable et roide,
Débris sublime: phare en son obscurité.

Frères, sachez qu'un jour, parmi l'or blond des seigles,
Il a, sous le grand ciel où grandit sa fierté,
Entre ses bras puissants d'alors, bercé des aigles.

Arthur de BUSSIERES.

Réception d'un Franc-Maçon

M. Andrieux, ancien préfet de police de Paris, raconte comme suit, dans ses "Souvenirs", la réception d'un maçon dans une loge. Ce récit est d'actualité en ce moment où la franc-maçonnerie fait tant parler et écrire en notre pays.

* * *

Donc, l'an 1863, j'eus la fantaisie de me faire recevoir franc-maçon. Je vous jure que ce n'était pas pour placer mes produits; j'entraï dans le temple comme je serais entré au Jardin des Plantes, pour voir. Mais, avant que mes yeux s'ouvrissent à la lumière, je dus passer par de terribles épreuves.

J'avais demandé à faire partie de la régulière Loge "le Parfait Silence", sans doute ainsi nommée parce qu'elle ne comprenait guère que des avocats. Le vénérable qui présidait était mon éminent confrère M. Le Royer, devenu depuis président du Sénat.

Des frères inconnus s'emparèrent de ma personne, me mirent un bandeau sur les yeux, puis, à travers des couloirs et des escaliers, ralentissant et précipitant tour à tour ma marche, me conduisirent en un lieu souterrain. Là, on m'enleva mon bandeau.

A la lueur d'un pâle flambeau, j'aperçus des murs nus, tapissés seulement de têtes de morts et de tibias humains qu'on avait placés en croix de St-André; sur ma tête, une voûte blanche à la chaux; pas de fenêtre, pas d'ouverture autre que la petite porte par laquelle j'avais dû entrer en me baissant. Pour mobilier, un escabeau et une table en bois blanc; sur cette table, un morceau de pain noir et une cruche de grès contenant de l'eau; à côté, un encrier, une plume et du pa-

pier; tout ce qu'il faut pour faire un testament.

Les frères inconnus me dépouillèrent de ma montre, de mon porte-monnaie et de tous les objets d'or ou d'argent que je pouvais avoir; après quoi, ils m'invitèrent à écrire mes dernières volontés. Je leur fis remarquer que puisqu'ils m'avaient tout pris, je n'avais plus rien à léguer. Aucun sourire n'altéra la gravité de leur visage; ils se retirèrent, me laissant seul au milieu de ces débris humains.

Le papier que j'avais sous les yeux contenait un questionnaire philosophique, auquel je répondis de mon mieux.

Plus bas, à l'article "testament" j'écrivis: "je lègue mes dettes à ma famille et le reste aux pauvres". J'avais 23 ans; c'était mon excuse.

La porte basse roula sur ses gonds; des frères inconnus replacèrent le bandeau sur mes yeux; puis, à travers les mêmes escaliers et les mêmes couloirs, imprimant à ma marche les mêmes allures saccadées, ils me conduisirent à l'intérieur du temple.

Passant au milieu d'une double haie d'hommes armés, j'entendais le cliquetis d'épées entrechoquées; je courbais la tête sous "la voûte d'acier"; sous mes pas s'allumaient des flammes bizarres, rouges, vertes, jaunes, quelque chose comme les flammes de l'enfer, autant que je pouvais en juger.

Un calice me fut présenté; on m'expliqua qu'il contenait "le breuvage d'amertume"; je bus et ma confiance ne fut point trompée; le "breuvage d'amertume" n'était autre chose que ce liquide apéritif qui, sous le nom de vermouth, à Paris comme à Turin, fait concurrence à l'absinthe...

On lut mes réponses au questionnaire. Quand vint le tour du testament,

mon éminent ami Le Royer s'abs- tint de lire "in extenso" la phrase ir- révérencieuse que j'avais signée.

"Monsieur Andrieux, me dit-il, vo- tre testament contient un souvenir pour votre famille et une disposition en faveur des pauvres; il répond ainsi aux sentiments de piété filiale et de généreuse philanthropie que doivent éprouver tous les maçons."

Je fus admis à prononcer mes vœux.

Tenant à la main un compas ouvert, l'une des pointes dirigées vers le cœur, je répondis affirmativement à la question du Vénérable: "Promettez- vous de ne rien divulguer des mystè-

"res de la Franc-Maçonnerie, sous pei- ne d'avoir la tête coupée, la langue "arrachée, le corps jeté dans l'Océan, "pour être éternellement roulé par le "flux et le reflux?"

Si le Vénérable m'eût dit simple- ment: "Promettez-vous de ne rien ré- véler de ce que vous verrez?" je me serais fait amputer les mains plutôt que d'écrire ce chapitre de mes "Sou- venirs"; mais quand il eut ajouté: "Sous peine d'avoir la tête coupée, la langue arrachée, etc." je me rappelai que j'étais dans un "atelier", et que les maçons comme les peintres aiment à rire."

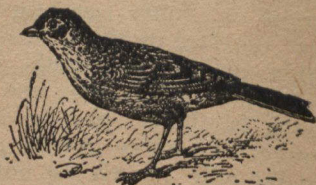
Le Rossignol

(Pour la "Revue Populaire")

Rossignol,
Dans ton vol
Tu t'éloignes du monde,
Et tes chants
Si touchants
Nous grisent à la ronde.
Chantre ailé,
Tant aimé,
Ta douce voix nous charme;
Dans l'azur,
Souple et pur
Tu voles, sans alarme.

Ici-bas
Tu t'en vas
Avec la feuille morte,
Et ton nid
Dans l'oubli
Demeure sans escorte
Mais j'attends
Au printemps
Te revoir m'apparaître
Tous les jours
Et toujours
Au bord de ma fenêtre.

Dans les bois,
Quand, parfois,
Ta voix mélodieuse
Vient chanter
Et lancer
Sa note radieuse,
C'est pour moi
Sur ma foi,
Un frisson qui m'enivre:
Enchanteur
Et charmeur...
Ta douce voix fait vivre.



Louis J. PARADIS.

LES REMEDES BIZARRES

NOS pères — lorsqu'ils souffraient des dents — n'avaient à leur disposition que des remèdes empiriques, parfois des plus invraisemblables. Avez-vous seulement une idée de ces "recettes" baroques, dont les charlatans vendaient la formule ou que l'on trouvait dans certains livres, qui avaient la prétention d'enseigner mille secrets merveilleux ? Il y en avait pour toutes les maladies, et toutes réputées infaillibles, naturellement.

Voici un remède plus bizarre, pour guérir le mal de dents au moyen de "l'huile de papier", c'est-à-dire, en somme, d'une sorte d'esprit de bois, ou de goudron végétal. "Prenez une feuille de papier blanc, tournez-la en cornet, en sorte qu'il y ait à l'extrémité un petit trou ; puis mettez le feu au papier, que vous tenez à l'extrémité avec des pinces ; présentez au papier une cuiller propre, pour recevoir l'huile qui en sortira ; il faut réitérer plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour imbiber un morceau de coton, que vous poserez sur la dent."

En voici un autre plus mystérieux, puisqu'il relève du magnétisme :

"Prenez une pièce d'acier aimantée, longue de six pouces, et large de deux lignes. Le malade, ayant le visage tourné vers le nord, touche lui-même la partie souffrante avec le pôle septentrional de cet acier aimanté, et, pour se placer bien exactement dans la situation prescrite, on se sert d'une boussole. Tous ceux qui ont essayé ce remède ont eu le même sentiment au moment où ils ont touché le mal ; ils ressentent d'abord un froid très vif, ensuite un mouvement particulier et une sorte de battement. Dès que cette dernière sensation commence, les douleurs

cessent. L'opération dure trois ou quatre minutes."

Voici enfin un remède encore plus barbare que stupide, car la sottise et la cruauté sont soeurs ; c'est celui des taupes.

"Prenez deux taupes vivantes ; tenez-les dans chaque main en les pressant un peu sans les étouffer, jusqu'à ce que la chaleur ou la seule contrainte qu'elles souffrent les ait fait mourir, "ce qui arrive au bout de cinq heures", pendant lesquelles on ne doit point lâcher prise. Les taupes étant mortes, on les met dans un pot de terre neuf et non vernissé, qu'on lute bien, avec une quantité d'eau suffisante pour décomposer exactement ces animaux par l'ébullition. Il faut un feu doux, que l'on entretient avec des cendres chaudes, et laisser mitonner le pot à petits bouillons "pendant vingt-quatre heures". Après ce temps, toute substance des taupes est réduite en une espèce de pâte, au-dessus de laquelle surnage une graisse ou huile animale, dans laquelle est toute la vertu. On s'en frotte à diverses reprises la paume des mains et les extrémités des doigts ; on en imbibe aux mêmes endroits, l'intérieur de deux gants de peau, que l'on garde à ses mains pendant un ou deux jours, surtout dans le temps du sommeil. Ainsi les mains sont imprégnées des vertus du remède, qui s'y conservent plusieurs mois sans altération. Aussitôt que l'on s'aperçoit que la vertu s'affaiblit, on en frotte de nouveau ses doigts et ses gants et quand la provision est finie, on recommence..."

Si vous m'en croyez, le jour où vous aurez mal aux dents, allez plutôt chez un bon dentiste.

(Fragment de "Pages d'Amour")

Les Sept Sages de la Grèce

Par Lolita Locarno

(Pour "La Revue Populaire")

E LLE était d'une joliesse exquise, touchante, dans son petit lit blanc, vêtue d'une mignonne chemise de nuit. Les roses si pâles de ses joues, son cher sourire, sa voix adorée, l'aurole de ses cheveux blonds, tout cela me remuait le coeur, quand doucement je me glissais dans sa chambre.

Là, rien ne suggérait la maladie, au contraire; quelques livres éparpillés sur les tables, des fleurs partout, un saut du lit Pompadour, et un ruban oublié. Quand j'entrais, le coeur angoissé, je m'asseyais à son chevet, tout, tout près d'elle...

Et j'épiais avec une tendresse passionnée, ses moindres mouvements, j'épiais son réveil, j'épiais, hélas! ses souffrances...

Quand je voyais pâlir la flamme bleutée de ses yeux, je sentais que cela n'allait pas, et j'avais le coeur torturé.

Si, au contraire, je lui voyais plus de force, je vibraïis alors d'un bonheur sans nom.

J'avais toujours la tâche,—tâche exquise—de réchauffer une menotte adorée.

* * *

Un matin, tandis que je cherchais le

ruban dont ses cheveux allaient être parés, je la vis scruter des yeux, un bout de papier griffonné.

"Qu'est-ce donc, ma chérie, lui demandai-je... que fais-tu là?" Et je voulus remettre doucement sa tête sur l'oreiller.

Impatiente, elle me répondit: "Laisse-moi je m'instruis, j'apprends les noms des Sept Sages de la Grèce".

A ces mots, tout à coup, des Champs Elysées ou du Tartare, je ne sais plus, j'ai oublié tout ce qui n'est pas elle... il me sembla voir sept vieilles faces rabougries, sourire de plaisir sous leurs vilaines rides, en s'entendant nommer par de si jolies lèvres.

* * *

Ceux qui avaient dit des choses si sages, prononcé des paroles immortelles, devaient, en ce moment, sentir leur vieille vanité (tombée en poussière depuis tant de siècles) revivre, délicieusement remuée, à la pensée que ma grande charmeuse, ma chère coquette, me délaissait un instant pour s'occuper de ces vieilles barbes momifiées...

Covington, Louisiane.



ENTRE ELLES



—Ça ne te fait rien de voir ton fiancé causer avec elle?
—J'en suis heureuse, car il n'appréciera que mieux, tantôt, la supériorité de ma conversation.



LA VISITE AUX MORTS

Par René Doumic

A TOUS les vivants, cette fête des morts apporte une même émotion, triste sans être douloureuse, et, au contraire, consolante et douce.

Car il y en a, parmi ces êtres, endormis pour toujours, de qui nous pensions que nous ne supporterions jamais d'être séparés. Nous étions comme fous quand ils nous ont quittés. Tout de même, nous avons continué de vivre. Maintenant, quand nous retournons les voir, nous pleurons encore, mais nous ne souffrons plus. Ce n'est pas que nous ayons cessé de les aimer et que nous leur soyons devenus indifférents. Mais c'est que, peu à peu, s'est révélé à nous le sens du mystère, qui nous avait échappé dans l'épouvante du premier jour.

Sans doute, ils ont cessé d'aller et de venir sous leur forme individuelle. Mais ce n'est là de la vie que l'apparence grossière et décevante. Si nous songions à ce que chacun de nous doit à tous ceux qui l'ont précédé, nous nous rendrions compte de notre erreur. Tandis que nous croyons vivre, c'est l'humanité qui vit en nous.

Ceux dont nous avons hérité le tempérament, les instincts, le tour et les habitudes d'esprit, et ceux aussi que nous avons rencontrés, qui ont influé sur nous et dont l'âme a pénétré notre âme, ceux-là ne cessent pas de vivre en

nous. Mais nous les sentons davantage, agissants et présents, à mesure que nous allons, plus défiants de ceux qui nous entourent, étrangers aux générations nouvelles et hostiles, et à mesure que nous nous déprenons des spectacles de l'existence. Ce sont eux, alors, qui viennent au secours de notre lassitude, et, prenant le gouvernement de notre conduite que nous leur abandonnons, ils pensent et ils veulent par nous.

Leur image s'est purifiée. Quand nous l'évoquons par le souvenir, elle nous apparaît sans le mélange d'aucune des tares essentielles à l'humanité. S'ils furent égoïstes et durs, si elles furent trompeuses et cruelles, et si, de tout cela, nous avons été torturés, nous ne le savons plus. Ou, plutôt, nous savons bien qu'aucune de ces imperfections ne subsiste en eux. Ils nous aiment, enfin, de cette tendresse que nous leur demandions, dévouée et fidèle; ils nous ont en pitié, et ils nous protègent; ce sont eux qui nous envoient, dans nos jours d'épreuves, ces consolations inexplicables, venues on ne sait d'où, et qui font que nous nous étonnons de nous trouver l'âme forte et le cœur apaisé.

Le spectacle de cette félicité nous attire: il est tout notre espoir. Car la vie serait intolérable si l'on n'avait la certitude qu'un jour elle finira. Quelle misère, s'il fallait que nous fussions

La visite aux Morts

condamnés pour toujours à la monotonie des choses qui se répètent, uniformément médiocres ! Quel supplice, si l'on apercevait, se prolongeant à l'infini, la série des tourments dont se traitent nos jours ! On ne pourrait plus goûter aucune joie. On n'aurait plus, un seul instant, l'esprit libre ni l'âme sereine. Mais, au contraire, nous voyons la mort faire partout son oeuvre, n'oubliant personne et secourable à tous. Une à une, elle calme toutes les souffrances dont nous avons été les témoins. Jour à jour, elle se rapproche de nous. Et, sur nous déjà, nous pouvons sentir le vent de son aile qui rafraîchit. Grâce à elle, il n'est de tortures qui n'aient, enfin, leur répit. Que

les choses et que les gens s'unissent contre nous, qu'importe ? puisque, aidés par elle, nous leur échapperons. Tous ces hommes endormis là ont souffert, supplié et crié. Ils sont paisibles, aujourd'hui, et silencieux. Sur eux s'est étendue la paix profonde et douce dont nous savons, sans en pouvoir douter, qu'à nous aussi notre part ne nous sera pas refusée.

C'est pourquoi ceux qui reviennent, les jours de Toussaint, de leur visite aux êtres disparus, en reviennent, pour un temps, meilleurs et souffrant moins. Ils rapportent, parmi les vivants, un peu de la paix des morts, des morts heureux.

Soir d'Automne

Comme la nuit, ce soir descend perfidement,
Et, comme à son approche une terreur soudaine
A saisi toute chose en un même moment,
Des voix de la forêt aux rumeurs de la plaine !

Un crépuscule étrange empourpre l'horizon,
Et jette, en se mourant, des lueurs incertaines.
Est-ce l'effroi du ciel qui glisse le frisson
Sous l'écorce rugueuse et suintante des chênes ?

La peur rôde alentour des échos soucieux ;
Le sol, vieux fossoyeur, lui-même se recueille,
Et des pleurs sont tombés on ne sait de quels yeux,
Sur l'humide tombeau de la dernière feuille !

Dans la forêt meurtrie, aucun souffle, aucun bruit ;
Mais, au travers du bois, la lune qui regarde . . .
Qu'est-ce donc que le ciel comploté avec la nuit,
Sous l'oeil faux et hagard de la lune blafarde ?

Robert CAMPION.



La Mort des Feuilles

Le soleil s'est terni. Le ciel de gris se voile,
Les oiseaux, attristés, voient les bois s'assombrir;
Novembre, dans sa brume, ensevelit l'étoile.
L'automne est annoncé, les Feuilles vont mourir!

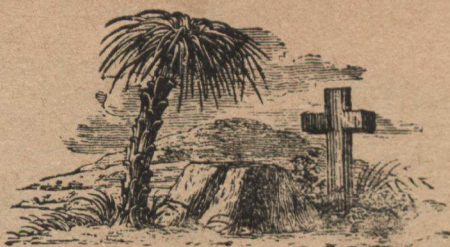
En voyant sur le sol, leur tombeau préparé,
Pour la mort se parant comme en un jour de fêtes,
Elles ont revêtu leur manteau mordoré...
L'automne peut venir, car les Feuilles sont prêtes!

Dédaignant de songer au sort qui les menace,
Sachant bien que demain elles vont succomber,
Elles dansent encore, à la brise qui passe...
L'automne est arrivé, les Feuilles vont tomber!

De la branche, prenant leur vol, coquettement,
Frôleuses, aguichant le vent qui les emporte,
Sur leur tombe elles vont se coucher doucement...
L'automne peut partir, car les Feuilles sont mortes!

Que votre esprit, Amie, en ces lieux se recueille;
Glissez, tout doucement; marchez à petits pas;
Qui sait si quelque cœur, enfoui sous les Feuilles,
En vous sentant passer, ne palpitera pas?

Georges LEGENDRE.



La Veuve au Cimetière

Par M. du Camp

DANS le cimetière de Péra, je fus témoin d'un spectacle qui me toucha profondément. Je me promenais à l'ombre des grands arbres ; la chaleur était ardente, et j'étais venu chercher là un peu de fraîcheur et de solitude ; une femme passa devant moi, portant un enfant de quinze mois environ, et tenant à la main un large bouquet. Machinalement, je la suivis ; elle s'enfonça dans la profondeur du bois, et arrivée auprès d'un tertre fraîchement remué, elle s'agenouilla, se prosterna et éclata en sanglots. Je m'appuyai contre un cyprès et la regardai.

* * *

Elle tira une fiole de dessous son manteau, et en versa le contenu sur la tombe. Pendant ce temps, l'enfant qu'elle avait déposé à terre avait pris, en folâtrant, le bouquet et l'effeuillait avec des petits cris de joie ; sa mère le lui enleva et recommença sa prière. Il se traîna sur les genoux, sur les mains, et bientôt il eut reconquis les fleurs. La malheureuse femme les lui arracha, et regarda de tous côtés comme pour implorer l'aide de quelqu'un contre les jeux de son fils. Elle m'aperçut, le

saisit, se leva, et, sans me dire un mot, vint le placer entre mes bras, puis elle retourna sur le tombeau ; le pauvre petit se mit à pleurer.

* * *

Je m'assis à terre, je le fis jouer avec les bouts de ma cravate, et bientôt son charmant visage se dérida et rayonna de plaisir. Il s'amusa ainsi quelque temps, puis, sans doute, la fatigue le prit, car il inclina sa tête blonde sur mon épaule et s'endormit. Je restai ainsi au moins une heure sans faire un mouvement, de crainte d'éveiller le petit bambin qui sommeillait de si bon coeur. La mère se leva, s'avança vers moi, reçut l'enfant avec précaution, et me regardant avec des yeux mouillés de pleurs et pleins de reconnaissance, elle me salua en portant la main à ses lèvres et à son front ; puis elle se dirigea vers la tombe, la couvrit d'un pan de son manteau, y étendit son enfant encore endormi, s'agenouilla de nouveau et demeura dans une immobilité si complète qu'on l'eût prise pour une statue ; elle semblait absorbée dans une contemplation extatique.

* * *

Qui la retient donc ainsi? Est-ce le spectacle de la beauté de son fils? Est-ce le regret de celui qu'elle vient pleurer? L'un et l'autre peut-être. Tout était là, dans cet insoucieux enfant qui dormait, et dans ce mort trempé de larmes. L'un avait quitté l'âpre chemin de la vie, l'autre y traînait à peine ses premiers pas. Quel était le plus heureux? Celui que la terre enveloppait, n'est-ce pas, mon Dieu! celui qui se reposait enfin des fatigues dont vous parsemez la voie où nous marchons! L'autre qui maintenant dort paisiblement sur le sépulchre de son père, que

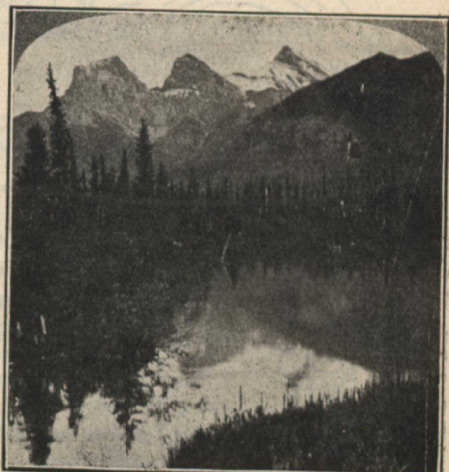
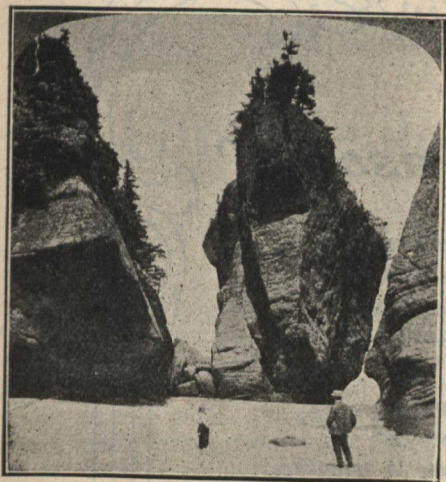
lui adviendra-t-il? Comme à tous, des chagrins, des lassitudes, des rêves éperdus, de longues amertumes, des désirs effrénés pour ce que l'on ne peut atteindre, et, peut-être, si un jour sa mère lui raconte qu'il a dormi sur la tombe de son père, regrettera-t-il que le mort ne se soit pas relevé de son lit glacé, et qu'il ne l'ait pas emporté avec lui.

* * *

L'enfant se réveilla, sa mère le prit et s'éloigna en me disant adieu d'un signe de tête.



LE CANADORAMA



AU CAP HOPEWELL, N. B.

LE GROUPE DES TROIS SOEURS

CES masses de roc rouge s'élèvent à l'entrée de la Baie de Fundy; elles sont l'oeuvre de l'eau montante et descendante des marées, oeuvre capricieuse, inexplicable, sans réplique nulle part ailleurs.

Il y a des siècles et des siècles, ces trois gigantesques fragments ne formaient qu'un seul et même bloc; puis, un jour, quelque secousse terrible brisa les liens depuis longtemps attaqués par le flot, et depuis, ce flot va et vient plus libre.

En cet endroit la marée est souvent impétueuse, les ouragans d'hiver sont terribles; il semblerait des fois que les masses de roc vont se faire culbuter; or, du choc du flot il ne semble résulter qu'un polissage des parois aux formes multiples.

La végétation y existe. Des racines de liichen trouvent prise et aliment sur ce roc; des graines apportées du voisinage par le vent s'y sont arrêtées, ont germé et grandi. Des brindilles d'arbres résineux en ont fait autant.

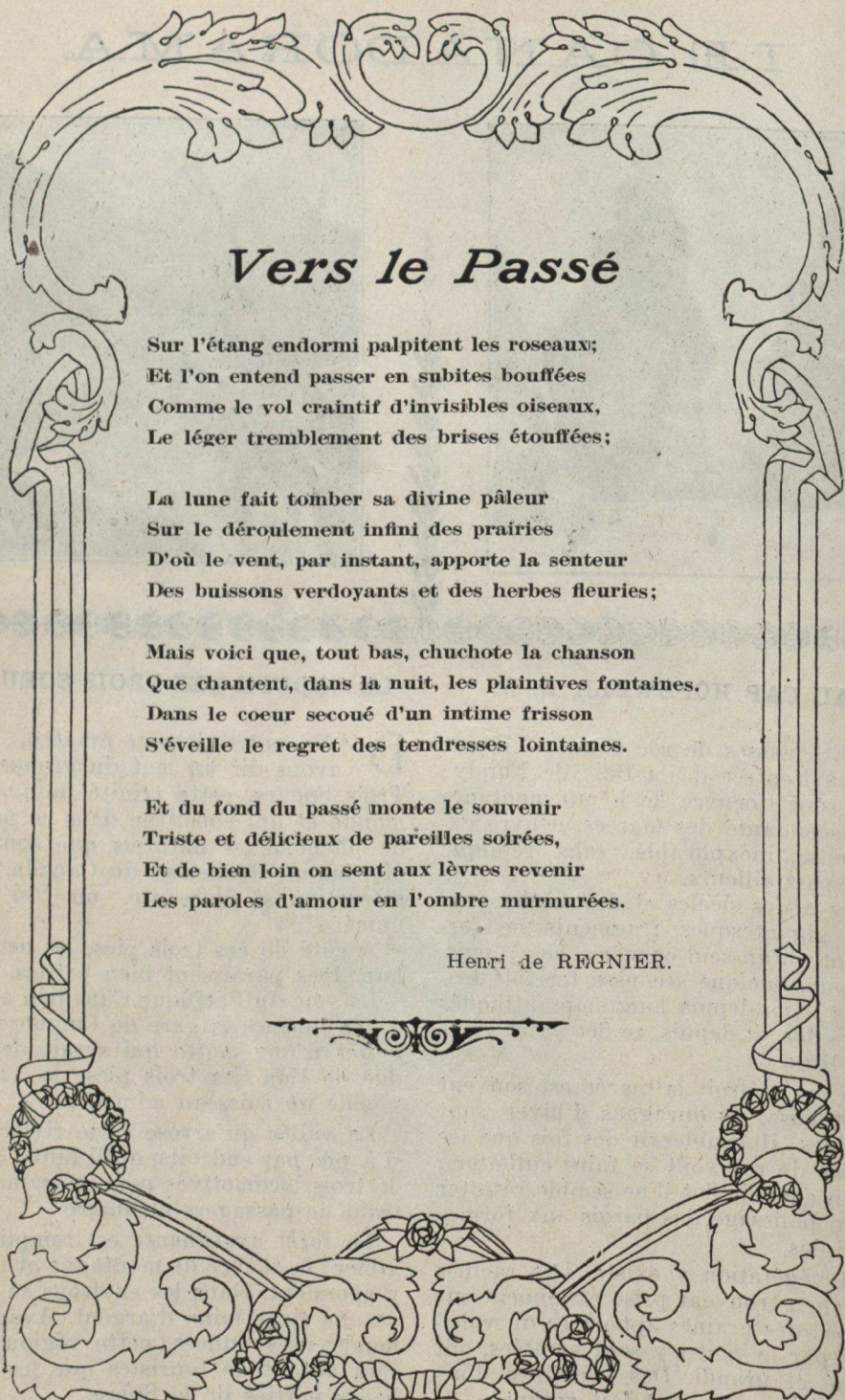
DANS notre dernier numéro, nous avons dit un mot du groupe des Trois Soeurs, cette trinité unique au monde et qui constitue dans ce musée de phénomènes naturels que sont les Montagnes Rocheuses du Canada, une attraction si puissante, un "si gros numéro".

A côté de ces trois pics, les oeuvres humaines paraissent bien petites.

La voie du Pacifique Canadien a l'air d'une limace; la gare de Canmore fait l'effet d'une motte qui serait descendue de l'un des trois pics; la rivière semble un ruisseau minuscule.

La vallée qu'arrose cette rivière est si à pic, par endroits, qu'il faut l'effort de trois locomotives pour y traîner un train de passagers ordinaire.

La forêt avoisinante est remplie de gibier: la chèvre de montagne et l'ours y abondent. Dans les environs se trouve une riche mine d'argent. Avant de nombreuses années, cette région attirera autant de touristes que les plus belles parties de la Suisse.



Vers le Passé


Sur l'étang endormi palpitent les roseaux;
Et l'on entend passer en subites bouffées
Comme le vol craintif d'invisibles oiseaux,
Le léger tremblement des brises étouffées;

La lune fait tomber sa divine pâleur
Sur le déroulement infini des prairies
D'où le vent, par instant, apporte la senteur
Des buissons verdoyants et des herbes fleuries;

Mais voici que, tout bas, chuchote la chanson
Que chantent, dans la nuit, les plaintives fontaines,
Dans le cœur secoué d'un intime frisson
S'éveille le regret des tendresses lointaines.

Et du fond du passé monte le souvenir
Triste et délicieux de pareilles soirées,
Et de bien loin on sent aux lèvres revenir
Les paroles d'amour en l'ombre murmurées.

Henri de REGNIER.



Une Veillée de Contes

Par Mistigris

SI je ne me trompe, on doit pouvoir compter sur les dix doigts de la main les endroits où la "veillée de contes" est encore à l'état d'institution, où elle est restée un article du programme d'amusement pour vieux et jeunes. Tout au plus, peut-être, les mamans et les grand'mères disent-elles aux bébés des histoires de fées. Petit-Jean a cessé de faire penser le jour et rêver la nuit, nos adolescents.

Il n'y a plus d'enfants! Ceux d'aujourd'hui nagent en pleines réalités et sont sceptiques à l'âge où nous croyions encore à la vertu de certaines baguettes, aux dragons à sept têtes et aux princesses belles comme le jour.

Autrefois, chaque paroisse avait ses conteurs de contes, et certains d'entre eux jouissaient d'une renommée très répandue. Ma famille a longtemps tiré gloire d'un de ses membres réputé beau diseur, inventeur sans pareil, qu'on venait chercher de dix lieues à la ronde pour les veillées de contes des Avents ou du Carême. Cet oncle ne savait, en réalité, qu'un seul conte, mais il ne le disait jamais de la même manière, et ce conte, grâce à la mécanique toute particulière de son auteur, pouvait au besoin durer un quart d'heure ou un mois. Toujours le même fond, toujours P'tit-Jean, mais des ci, des ça, des ral-

(1) Cette fantaisie qui a paru dans l'"Almanachh du Samedi" est révisée et republiée ici à l'intention de ceux qui désirent avoir la série complète du "Rang du Bord de l'Eau" dans la **Revue Populaire**.

longes à gauche, à droite, en avant, en arrière, au gré des gens et des circonstances. Le tout sur un ton inimitable, en un langage qu'on ne saurait ressusciter et, surtout, avec une conviction absolument communicative.

C'est un de ces récits que je vais essayer de vous faire quelque peu connaître.

* * *

Après avoir déchargé sa pipe dans le creux de sa main, avoir ajouté à ce fond d'autres fonds soigneusement remisés dans sa "bavaloise" et avoir rebourré le tout, savamment mêlé, dans ladite pipe, le bonhomme Sansfaçons oublia d'allumer mais non de tirer, et commença en ces termes :

—C'est donc pour vous dire que c'est pas un conte ben croustillant, mais ça fera pareil. Y a pas mal longtemps que c'est arrivé. Quand je pense que le père Maillot, qui me l'a conté, était si vieux qu'il était déjà retimbé trois fois en enfance et que c'était ben avant lui.

Y a pas besoin de vous dire que le Rang du Bord de l'Eau était encore dans les nimbes, comme dit M'sieu le euré.

Au jour d'aujourd'hui, y a presque-ment pas de rois, ni de reines, ni de princesses, mais dans ce temps-là c'était une vraie pourriture. On était pas capable de colouer un clou sans attraper quelqu'un avec une couronne sur

la tête. C'était badrant.

Et pis le plus triste, c'est que ces rois-là étaient des fois pauvres comme tout. Ils avaient quasiment honte d'eux autres mêmes.

Y en avait un qu'était un peu plus pauvre que le reste. Sa femme, pour ménager sa robe de gros de nape, faisait semblant d'être malade et elle était toujours couchée.

C'était pas un bon moyen de faire reconnaître leur fille, une princesse belle comme le jour et avenante comme un coeur. A s'appelait Céleste et ça faisait piqué de la voir à la veille de monter à graine, ienque par manque de quèque chose de passable à se mettre sur le corps pour aller en soirée.

A faisait ben son possible, dans son coin, pour se faire valoir, mais les prétendants s'émouvent pas beaucoup pour une jeune fille qu'est quasiment casarnée et qu'ils peuvent voir ien qu'à travers les branches.

La pauvre petite, un beau matin, pleurait à chaudes larmes près d'un russeau, quand, qui c'est qu'arrive, croche comme une équerre? une vieille qui marchait comme si elle avait les pieds plates. Y avait pas à s'y tromper, c'était une fée.

— Bonjour, belle enfant, qu'a dit, quoi que t'as à pleurer.

— Faut pas m'en parler, ça va être pire, répondit la princesse en braillant un peu plus fort.

— Alorsse ne me dis rien. C'est pas nécessaire, non plus, car j'sus-t-une fée et je sais tout ce qui se passe. Je viens icite pour te rendre sarvice. Comme t'as toujours été bonne et pas plaigneuse, je vas essayer de changer ton sort pendant qu'il est pas trop tard. Mais faudra m'obéir dans le fil. Pour commencer, allons voir ton père.

La fée et la princesse, après avoir cherché à droite et à gauche dans le royaume — une affaire grande comme un pacage, — trouvèrent le roi assis au pied d'une talle et, comme d'habitude, ben occupé à se tourner les pouces l'un sur l'autre en regardant rien.

— Sire, dit la fée, vous m'excuserez

ben si je vous dérange, mais c'est pour une affaire de conséquence. Voulez-vous être riche, avoir des iamants, de l'or, de l'argent et, par dessus le marché, un gendre dans la perfection?

Elle avait pas fini de dire tout ça que le roi s'était redressé blanc comme un sueure, et y fut ben deux minutes avant qu'il aye assez de vent pour reprendre son respire. Pis il dit:

— Je vous en prie, la mère, faut pas nous donner des alartes pareilles. On est ben assez mal amanché comme on est sans se moquer de nous autres. Si vous étiez une fée encore, je dis pas...

— J'en suis-t-une....

— Vrai? Eh ben, à terre les petites paires... Ça me le disait aussi, depuis quèque temps, que le vent allait revirer du bon bord. Ah! chère dame, vous n'avez qu'à commander et on vous obéira. L'obéissance, c'est à peu près, avec la misère, tout ce qu'on a, mais y en a ben. Parlez.

— Voici: vous allez faire battre un ban pour faire venir icite toutes les jeunes gens des vingt-huit royaumes, en annonçant que le plus vaillant sera chargé d'aller ben loin prendre, dans une cavarne gardée par trois dragons, un trésor qui peut acheter tout un pays. Je me charge du reste.

Pas plus tard que le lendemain soir le ban était battu et tout le monde savait la nouvelle. Mais le surlendemain, à l'heure annoncée pour l'arrivée des jeunes gens, y n'en vint qu'un, et encore c'était pas un prince: c'était Ti-Jean, un gas pauvre comme du son, qui gagnait sa vie à jouer des tiounes sur une magnière de clérinette, pas parce qu'il était paresseux ou sans génie, mais à cause qu'il était un peu infirme de la vue. Le roi fut pas mal désappointé mais la fée dit que c'était justement l'homme qu'il fallait. Les autres n'étaient que des râleurs qui auraient les babines longues avant longtemps.

— Ti-Jean, dit-elle, écoute-moé ben, y s'agit pas d'un pique-nique, y aura ben des traverses sur ta route et ben des tourments. Tout ce que je peux te donner comme éclaircissements et pro-

visions, c'est c'te bayette-cite et ce tombleur-là. Avec ça y faudra que tu trouves à boire, à manger, que tu parces des murs, que tu faisés des ponts, n'importe quoi. Va toujours drette devant toé et le soir du septième jour, si t'és pas mort, tu seras à la porte de la cavarne. A partir d'à c'te heure, je te donne le don de parler toutes les langues, en cas de besoin. Maintenant, pars et sois toujours aux aguettes.

—“Tapishoure!” répondit Ti-Jean.

Y parlait déjà anglais le crapaud!

Marche, marche, marche... Vous allez p't'être craire que je mens, eh ben, ça faisait cinq jours que Ti-Jean marchait, et pas seulement une grafignure. Partout du monde poli. Bonjour, bonjour! pis c'était tout.

Quand la faim le pognait, Ti-Jean cognait avec sa bayette et le manger r'soudait. Pour le breuvage, y n'avait qu'à faire un fion dans l'air avec le tombleur. C'était pas forçant, mais Ti-Jean se disait en dedans: “Y va y avoir du poil quèque part. Ça peut pas durer.”

Quand il était tanné d'être tout seul, il jouait de la clérinette.

Le sixième jour, à la breunante, le v'là devant une rivière sans pont. “Tiens, qu'il dit, v'là le commarce qui va commencer. J'vas toujours essayer la bayette.” Mais, nixe! au lieu d'un pont, c'est un gros pain qui vint. Il essayit de vider la rivière avec son tombleur, ça marchit pas plus. En attendant que quèque chose y vienne à l'idée, il se mit à jouer de la clérinette.

Quoisse qu'arrive? un grand et gros-t-homme à l'aviron dans un flatte. C'était un Jarzeais, du moins il parlait en jarzeais.—“Si tu veux jouer de ta bioube tout le temps, je vais te canoter jusqu'à la terminaison de ton voyage, je peux me dévorer pour la musique.” —“Bonguienne! oui, dit Ti-Jean, mène-moi tout drète jusqu'à c'que je dise: C'est assez!”

Lés v'là partis, c'était toute beauté

de voir ça. Le soir du septième jour, le flatte avait tant d'air d'aller qu'il fit un trou de dix-huit pieds dans la grève. Y pouvait pas parcer plus loin: c'était la cavarne. Difficile d'arriver plus aras. Le Jarzeais promet de revenir le lendemain.

Ti-Jean se mit à r'luquer sans faire de train. Tout à coup une petite lumière luisit au loin. Il part par là. Ça grossissait toujours, mais v'là Ti-Jean qui s'enfarge dans quèque chose: c'était un dragon. Bonheureusement, en timbant, Ti-Jean l'avait touché avec la bayette et ça l'avait changé en manger. Ti-Jean repartit pas mal content et commençait à faire des plans quand, bang! y arrive en pleine face un respire terrible. Ça partait d'une gueule ouvarte, longue comme le tuyau. En faisant un sparage, Ti-Jean y envoyit le tombleur et v'là le deuxième dragon qui fond comme du suif sur le feu.

Ça allait ben, mais y en avait encore un et Ti-Jean n'avait que sa clérinette, et a venait pas de la fée. “A la yerre comme à la yerre”, qu'il dit. Et le v'là rendu devant un gros dragon couché sur l'argent de papier, les orreries, des iamants gros, je vous mens pas, comme la veuve Rochette ici présente, que le Bon Dieu la présarve!

Quoi faire? Une idée: Ti-Jean joue de la clérinette, et le dragon après s'être nêtiré et r'nêtiré se mit à ronfler comme s'y était aux vèpres. Vite, Ti-Jean fait un gros paquet, pis un petit et sacre le camp. Le Jarzeais arrivait justement pour le qu'ri.

Le roi était jouqué dans un âbre pour guetter Ti-Jean sur son retour. Quand il le vit avec des paquets, il-eut un saisissement, déboula haut-en-bas et quand il revint à lui il était mort. Ça clairait le trône pour le gendre. Y firent pas une grosse noce, à cause du deuil, mais y manquèrent de rien, et par après le royaume de Ti-Jean passa pour ben mené.

Estusez-le!

LES FEUX DE FORETS

LES désastreux incendies, tout récents au Canada, feront lire avec intérêt l'article suivant :

Les Américains, dit l'auteur, qui aiment faire grand, qui tiennent peut-être du sang allemand qui coule abondamment dans leurs veines leur goût du colossal, ont des incendies de forêts comme on n'en voit pas ailleurs ; c'est là une gloire assez peu enviable, et dont ils se passeraient sans doute volontiers. Mais il faut bien s'imaginer que le feu fait des ravages un peu partout dans les massifs forestiers, et que les incendies détruisent chaque année des richesses importantes, en nuisant par conséquent à tous et à chacun, qu'il s'agisse de bois ou forêts appartenant à l'Etat, aux communes, ou au contraire constituant des propriétés privées.

On a dit souvent tous les services dont nous sommes redevables aux forêts, et l'on ne saurait exagérer ni trop insister à cet égard ; c'est du reste pour cela qu'on prend maintenant, de toutes parts, des mesures pour rétablir l'état de choses qui existait jadis sur tant de points, pour semer, planter, reboiser. En plusieurs contrées s'est fondée une Association des Amis des arbres, qui encourage à ce qu'on appelle la reforestation. Le fait est qu'il est bien constaté aujourd'hui que la forêt a une influence régulatrice heureuse sur la température de l'air comme sur la température du sol, sur le climat, sur les pluies ; on sait certainement qu'elle empêche les eaux qui nous sont fournies par ces pluies de s'écouler rapidement, violemment même, qu'ainsi elle permet de se former à ces sources qui nous débitent ensuite un volume à peu près constant d'eau. En montagne tout particulièrement, la présence du manteau constitué par les arbres retient la

terre végétale ; et non seulement aide à la formation des sources, mais encore empêche la dénudation qui met la roche à nu et arrache la terre portant les végétaux et formant le sol qu'on peut livrer à la culture d'une façon quelconque. Les torrents qui ravagent si terriblement les régions montagneuses sont dus au déboisement, qui laisse se précipiter en un court instant un volume considérable d'eau arrachant tout sur son passage : c'est la forêt qui permet d'arrêter les sables mouvants envahissant les régions cultivées, et tout le monde sait la transformation de landes par la plantation ou le semis d'essences résineuses. C'est à l'arbre qu'on doit également ce dessèchement, cet assainissement de régions qui étaient autrefois inhabitable et sans utilisation agricole possible. Les arbres sur les pentes des montagnes brisent la violence de ces avalanches dont il a été question souvent ici, et forment la meilleure des protections pour les habitations et les villages disséminés aux flancs de ces montagnes.

Encore pourrait-on ajouter, ce qui n'est pas négligeable, que la forêt nous prête le charme de ses ombrages, que cet agrément salubre demande à être conservé à notre époque de vie fatigante et agités, où le repos en forêt constitue une véritable cure, précieuse pour la santé humaine. On sait combien sont fréquentées de belles forêts où l'on a conservé heureusement une bonne partie du manteau vert qui jadis s'étendait fort loin.

La surface des forêts diminue dans presque tous les pays avec une très grande rapidité, du moins elle diminuait jusqu'à ces temps derniers ; et parce qu'on ne se rendait pas compte des avantages que nous énumérons à l'instant et qui sont dus aux arbres et

Les Feux de Forêts

aux massifs forestiers. On s'est livré volontairement au déboisement, non pas à la coupe des arbres qui ne poussent et ne grossissent plus, mais aux défrichements qui ont pour ambition d'établir des cultures proprement dites, des pâturages, là où régnait la forêt en maîtresse. Il faut compter aussi avec les effets du feu, avec les conséquences d'incendie trop nombreux, et dont les ravages sont bien difficiles à limiter une fois que l'incendie a éclaté.

Tout d'abord, il faut bien s'imaginer que nombreux sont les incendies allumés volontairement par la main de l'homme; ce n'est pas le plus souvent une vengeance personnelle; ce n'est pas qu'un envieux cherche à ruiner son prochain, sous prétexte qu'il n'a pu arriver à posséder ce que le travail ou des connaissances spéciales ont permis à un autre d'acquérir. Le plus ordinairement, ce seront des bergers qui voudront détruire les arbres dans l'espoir



Comment on peut éteindre un incendie forestier à ses débuts.

Il n'y a pas d'année où l'on ne cite dans les journaux des incendies de forêts ruinant tel ou tel massif, détruisant tout au moins des "peuplements" importants par les produits qu'ils donnaient, ou admirables pour le spectacle qu'ils offraient aux yeux. La fréquence de ces incendies n'est point chose étonnante, en raison des circonstances multiples dans lesquelles le feu peut se déclarer en forêt, des causes qui peuvent provoquer le fléau.

que l'herbe poussera bientôt là où était la forêt et où ils ne pouvaient mener pacager leurs troupeaux. C'est un calcul déplorable: en montagne, où cette pratique barbare était fréquente jadis et où elle l'est encore parfois, la disparition de la forêt signifie formation de torrents, ravinement des terres, non pas seulement où s'élevait la forêt, mais un peu partout; et le déboisement causé par l'incendie entraîne inévitablement, par la suite, la disparition

d'une foule de pâturages qui seront emportés, ravinés, ruinés par les eaux.

En Algérie, et dans une foule de régions où l'ignorance règne dans la population, on a vu se développer de façon intense ce mal des incendies volontaires de forêts; on a dû sévir très sévèrement sur les indigènes algériens pour essayer de leur faire perdre cette habitude stupide; à l'heure actuelle, les sinistres sont devenus rares, mais ce sont encore des milliers d'hectares qui sont visités et ruinés chaque année par ces incendies.

Durant la saison sèche, le feu se propage avec une facilité déplorable en forêt, et surtout là où les arbres sont des résineux; à terre est un tapis de brindilles, de feuilles sèches, qui s'enflamme facilement et qui propagera l'incendie au loin, tandis que le feu montera le long des troncs et rôtera les branches et les feuilles, lors même qu'il épargnerait les troncs, ou tout au moins le coeur de l'arbre. Bien souvent, à la suite d'un incendie, il ne restera pas un seul arbre debout; ce seront tout au plus des morceaux de bois noircis, hauts d'un mètre ou deux, et le plus ordinairement le bas du tronc maintenu par les racines demeurées en terre, et par conséquent protégées des ravages directs du feu. C'est le tapis inflammable dont nous parlions qui fait que si souvent la simple imprudence d'un fumeur entraînera la combustion de dizaines ou de centaines d'hectares: l'allumette jetée non complètement éteinte sur le sol, comme c'est la détestable coutume générale, donnera naissance au petit foyer du début. C'est sans doute ainsi que commencent la plupart des incendies dans certaines forêts très fréquentées dont certains quartiers, et des plus beaux, sont transformés en ruines végétales, où les rochers noircis ne portent plus que des mousses brûlées, et où pins et genévriers ne nous montrent plus que des tronçons calcinés. Il faut compter aussi avec les carriers, les bûcherons, parfois les nomades traversant la forêt en suivant une route, quelquefois

même avec les gardes forestiers, habitués au danger et jouant avec lui: on disposera un foyer entre des pierres, pour faire cuire ou chauffer le repas; une étincelle sera emportée par le vent, ou bien on éteindra mal le feu en s'en allant; et la forêt flambra peu de temps après.

Le feu semble prendre quelquefois de façon inexplicable, mais c'est que les circonstances les plus bizarres en apparence peuvent entraîner une première inflammation: des observations curieuses et tout à fait sérieuses ont été faites à cet égard. On cite, par exemple, le cas de deux arbres dont l'un, sous les efforts du vent, avait été presque déraciné et était venu s'appuyer sur l'autre. Le vent continuant à souffler pendant des heures, le bois s'est échauffé par le frottement et de la fumée a commencé de se montrer; le feu était donc prêt à se propager. Il est vrai que, dans le cas particulier où cette observation a été faite, on put intervenir fort à propos et arrêter heureusement l'incendie à ses débuts.

Dans un autre cas, on a fait une constatation encore plus étonnante dont on nous a affirmé l'authenticité: une masse de résine ayant exsudé d'une branche formait une lentille sur le passage des rayons solaires; elle concentra si bien ceux-ci qu'ils mirent le feu à un tas de mousse sèche, et que l'incendie gagna bientôt les brindilles et les feuilles voisines.

Il ne faut pas oublier non plus l'intervention fréquente de la foudre frappant quelque arbre. Enfin, aujourd'hui, les voies ferrées passent très souvent à travers les massifs forestiers ou en lisière des forêts, et de la cheminée de la locomotive sortent constamment des escarbilles, des parcelles enflammées de charbon qui peuvent mettre le feu.

Pour lutter contre ces incendies, le mieux serait évidemment de les constater à leurs débuts, car alors il n'est pas difficile de s'en rendre maître: quand le foyer est très restreint, on peut piétiner sur le feu et l'éteindre très facilement; on a aussi la ressource

Les Feux de Forêts

de s'armer d'un sac et de battre la terre, c'est-à-dire les brindilles et les feuilles en état de combustion avec ce sac. On arrive également très souvent au résultat voulu en s'armant d'une branche portant des feuilles, surtout si les feuilles sont bien vertes et peu susceptibles de s'enflammer elles-mêmes. Ce sont les armes, très "forestières", dont on munit les soldats auxquels on a si souvent recours pour lutter contre le feu en forêt, particulièrement à Fon-

mes; il leur faudrait donc obtenir, aller chercher de l'aide, et s'ils quittent le terrain, le foyer va s'étendre. C'est pour cela que les patrouilles forestières américaines traînent derrière elles un fil téléphonique, comme une troupe en campagne; elles peuvent ainsi demeurer constamment en relation avec des postes auxquels elles demanderont du secours.

En fait, quand l'incendie a pris de l'importance, il ne reste plus guère



Ce qui reste d'une forêt après un incendie.

tainebleau, près de Paris.

Malheureusement, les débuts d'un incendie forestier passent le plus souvent inaperçus, les gardes ne multipliant généralement pas leurs tournées; il faudrait de véritables patrouilles, comme cela se fait dans certains massifs forestiers américains, pour parcourir presque sans cesse la forêt. Et encore les hommes de la patrouille se verraient fréquemment "débordés", en présence d'un incendie assez important, et ne pourraient l'éteindre par eux-mêmes;

qu'à faire part du feu, c'est-à-dire à laisser se consumer les quartiers qui brûlent, et à opposer au fléau des obstacles qui l'empêcheront ou auront pour but de l'empêcher de se propager plus loin. On fera, par exemple, des abatis, on jettera à terre toute la végétation sur une bande suffisamment large et entourant la portion de la forêt où l'incendie fait rage. De la sorte le feu, en y arrivant, ne brûlera plus qu'à ras de terre, et les flammèches ne risqueront plus de passer des branches

d'un arbre à celle d'un arbre voisin. Tout le foyer sera à terre au lieu d'être en partie au-dessus des têtes, le danger diminuera pour les gens chargés de combattre le feu; ils pourront abattre les flammes, frapper sur les branches, les feuilles entassées à terre, et que gagnerait le feu. Nous ne parlons pas de jeter de l'eau sur ces matières en combustion, parce qu'on ne peut songer à amener des pompes à incendie en forêt et que d'ailleurs, le plus ordinairement, on manquerait d'eau.

Les mesures les plus effectives contre le feu en forêt, ce sont encore les mesures préventives. On ouvre de place en place, dans la forêt, des tranchées d'isolement. Ces tranchées ne doivent conserver aucune végétation; les bandes d'isolement qu'on trace ainsi sont complètement désherbées, car l'herbe sèche peut servir à communiquer le feu. Les compagnies de chemins de fer ont à maintenir de chaque côté de leurs

voies une bande de 20 mètres de large, où il ne devra subsister ni broussailles ni herbes. Souvent on enlève du sol, au moins dans les parages dangereux, où par exemple, le vent serait susceptible d'apporter des flammèches, toutes les matières inflammables, bruyères sèches, brindilles, arbres morts.

Tout cela coûte naturellement fort cher. On a la ressource moins coûteuse de mélanger aux arbres résineux des arbres feuillus, comme on dit, qui sont moins exposés à brûler comme une torche, ainsi que le font certains essences telles que les pins. Les efforts doivent être multiples, si malaisés qu'ils soient; il faut s'efforcer de faire comprendre à chacun les ravages que peut causer la moindre imprudence; et sans espérer voir jamais les incendies de forêts disparaître, il faut souhaiter qu'ils deviennent plus rares et que les belles forêts que nous possédons encore n'aient plus à subir ni la dévastation du feu ni les méfaits des hommes.

La Jalouse

Sans signer ma tristesse, un jour, au seul que j'aime
J'écrivis en secret: "Elle attend, cherche-la!
Devine qui t'appelle... et réponds: "Me voilà!"—
Et, quand il apparut, quand j'accourais moi-même,
Quand je retins le cri d'un bonheur plein d'effroi,
Il n'a pas dit: "C'est elle!" Il n'a pas dit: "C'est toi!"

Sans me nommer, craintive en livrant mes alarmes,
J'écrivis: "J'ai pleuré; je pleure... C'est pour vous:
Que l'amour vous éclaire et demeure entre nous!"
Et, quand il vit mes yeux encor voilés de larmes,
Quand il toucha ma main qui lui rendait ma foi,
Il n'a pas dit: "C'est elle!..." Il n'a pas dit: "C'est toi!..."

Sans dire: "C'était moi!" je m'enfuis... je succombe.
Bientôt, je n'aurai plus de secret à cacher.
S'il rêve alors au nom qui courut le chercher,
Il le devinera peut-être sur ma tombe;
Et, soulevant enfin ma vie avec effroi,
Qu'il dise au moins: "C'est elle!... ô pitié! c'était toi!"

Mme DESBORDES VALMORE.

CHAUD ET FROID

Par Benjamin Sulte

D OUE d'un esprit original et d'une bonne humeur soutenue, Moïse Gauthier le scieur de bois, m'a fait passer plus d'un bon quart d'heure par les nouveautés de sa conversation.

Hier, le froid pinçait les joues. Moïse coupait du bois; je l'invitai à entrer près du poêle.

A peine avait-il mis le pied dans la maison, qu'il m'adressa sa demande favorite :

—A quand les élections? Dites-le moi, ça me fera plaisir.

—Je n'en sais rien. Ce n'est pas de mes affaires. Moïse! la passion politique vous ruïnera.

—Vous pouvez dire cela à ceux qui ont de l'argent.

—Pas bête!

Après un silence de vingt secondes employé à la réflexion, Moïse eut un sourire, et, redressant la tête, il dit :

—Vous me faites penser à mon histoire avec lord Dufferin.

—Contez-moi l'histoire au plus vite!

—Eh donc! un soir, sur la rue King, un homme m'aborde et s'informe si j'ai bon appétit. Drôle de question, n'est-ce pas? Je me retourne et je reconnais le gouverneur.

—Pourquoi bon appétit, lui dis-je?

—Parce que, dans ce cas, je vous mènerais souper avec moi.

—C'est que je suis bien habillé. Songez-y : un scieur de bois!

—Je ne m'adresse pas au scieur de bois, mais au politicien, car je vous connais, maître Moïse.

—Vrai le compliment me flatta. Si j'étais plus instruit, vous entendriez parler de moi. Ce n'est pas que j'aie une ouverture d'intelligence, mais pour la génie de la politique, je ne suis pas

battu à Ottawa. Lord Dufferin le savait."

Moïse était superbe en parlant ainsi.

—Rendu chez le gouverneur, continua-t-il, je n'étais pas embarrassé du tout.

—Si nous commençons par un verre de riquiqui? demanda le gouverneur.

—Pas de refus suivant la coutume.

—Le prenez-vous chaud ou froid? Pour ma part je l'aime mieux chaud.

Moïse changea de ton et me dit :

—Vous comprenez que je me serais bien gardé de voter pour le froid. Je lui dis vivement : Chaud! mon gouverneur, chaud!

—Attendez cinq minutes.

—Là-dessus le gouverneur alluma une petite lampe de forme particulière, plaça au sommet une tasse de ferblanc et vida dans la tasse un demiard d'eau."

La figure de Moïse s'allongeait tandis qu'il prononçait ces dernières paroles.

Il y eut un silence.

—Ensuite?

Ne m'en parlez pas : j'avais fait une sottise. Si j'eusse accepté le verre froid, c'était pris sur le moment. Mais l'eau n'était pas encore chauffée que je me réveillais!

—C'est un rêve que vous me racontez!

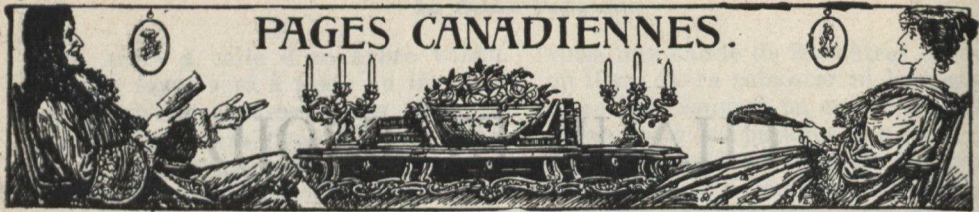
—Hélas! oui, monsieur un rêve, bien mal fini : l'eau n'était pas encore chaude.

—Que pensez-vous de ce flacon, Moïse? Ressemble-t-il à celui du gouverneur?

—Tout à fait!

—Prenez-vous chaud ou froid?

—Froid! mylord, froid!!



FAITS ET ANECDOTES

PREDICTION REALISEE

IL Y A de cela trente et quelques années. Mgr Bruchési, alors séminariste, faisant un pèlerinage à N.-D. de Lorette, en Italie, communiait dans la Santa Casa, de la main d'un vieux prêtre Italien qui lui était absolument inconnu.

Après la messe, le vénérable vieillard demande le séminariste et lui dit :

“ En vous donnant la communion, tout à l'heure, j'ai éprouvé une certaine impression. Jeune homme, soyez bon ; préparez-vous bien, car le Bon Dieu vous appelle à faire quelque chose de grand.”

N'est-ce pas là une prédiction ?

Cette prédiction s'est-elle réalisée ?

Si la vaillante Française, qui s'appelle Tamisier, si dis-je, cette Jeanne d'Arc des Congrès Eucharistiques voyait ce que nous avons vu (en septembre dernier) ; si elle entendait ce que nous avons entendu, dans cette humble France d'Amérique, que dirait-elle ?

Elle dirait comme nous tous :

C'est grand ! C'est grandiose !!

Ce Congrès, qui étale sous nos yeux tant de merveilles, c'est l'oeuvre, oui, c'est bien l'oeuvre du jeune séminariste !

Elle s'est donc réalisée la prédiction !

Mais, dira-t-on : Prenez garde ; on ne parle pas légèrement de prédiction ! Qui vous a fait part de cette prédiction ? Quelles sont vos preuves ? Quels sont vos témoins ?

— J'y étais !

F. A. Baillargé,

curé de Verchères.

LES FORETS DU CANADA

CE n'est qu'au commencement de ce siècle quand les ports du Nord de l'Europe étaient fermés au commerce anglais par le blocus continental, qu'on installa au Canada des exploitations forestières en vue de l'exportation. Les forêts étaient jusqu'alors restées assez intactes, car la population était faible et les colons ne s'étaient guère éloignés des bords du St-Laurent.

La situation actuelle est fort différente. Depuis quatre vingt dix ans, de grandes destructions de forêts ont été accomplies, les unes pour faire place à des villes, des villages, des cultures, les autres par le seul fait d'exploitations conduites sans aucun souci de régénération. Les forêts canadiennes sont principalement peuplées de résineux ; or, lorsque dans tels massifs, on effectue les abattages sans avoir soin de laisser sur pied un nombre suffisant de porte graines, les forêts sont ruinées pour toujours ou ne se rétablissent qu'après un très long repos.

Les incendies sont aussi une cause sérieuse de dévastation pour les forêts du Canada. Ils sont occasionnés par la négligence des exploitants, l'imprudence des chasseurs ou des voyageurs qui quittent leur campement sans en éteindre les feux, le manque de précautions des cultivateurs lorsqu'ils nettoient leurs terres en les écobuant. On estime que les incendies ont détruit beaucoup plus de bois qu'il n'en a été abattu par la hache des bûcherons. Quelques incendies ont atteint des proportions gigantesques.

Le Meme Vieux

Toast avec...



Le Meme Vieux

Whisky : Dewar

Malgré tout ce qu'elles ont souffert, les forêts du Canada constituent encore une énorme richesse. Leur surface évaluée à 323 millions d'hectares, représente près de 8 p. 100 de celle du Dominion. Leur repartition est très inégale. Elle manque complètement dans les régions septentrionales situées en dehors des limites de la végétation arborescente, sont peu nombreuses dans les territoires qui ont suite à la Prairie des Etats-Unis, sont extrêmement abondantes sur le versant du Pacifique, dans la Colombie britannique, dont les taux de boisement serait de 75 p. 100, enfin sont fort belles encore dans les provinces de l'Atlantique (Ontario, Québec, Nouveau-Brunswick.)

Indépendamment de la consommation locale, qui est très élevée, car on l'estime à 40 millions de mètres cubes, le Canada doit, dès à présent, contribuer à alimenter jusqu'à l'extrême Orient, en Australie, dans les îles du Pacifique. C'est vers lui que se reporteront les demandes qui ne pourront plus recevoir satisfaction, quand l'Autriche-Hongrie et la Russie se verront forcés de modérer leurs exportations. Les bois du Canada sont donc appelés à trouver des débouchés de plus en plus larges et, si l'on continue les exploitations en abattant de proche en proche la totalité des bois vendables, au lieu de se borner, à réaliser la production annuelle, on verra sa richesse forestière décliner rapidement.

SIR WILFRID ET LE MINEUR

A Red Deer, Alberta, en août dernier, après que Sir Wilfrid Laurier se fut servi du marteau d'argent pour enfoncer le premier clou de l'Alberta Central Railway, un homme fendit la foule et lui toucha le bras.

"Sir Wilfrid, serrez la main à un ouvrier," dit-il.

"Cela me fait plaisir", dit le Premier Ministre. "D'où venez-vous?"

"Je suis mineur".

"Vous ne travaillerez pas beaucoup dans les mines ici."

DEVELOPPEZ VOTRE BUSTE

50c Paquet Gratis.

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes. Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359C
Buffalo, N. Y.



"Oh! Sir Wilfrid, j'ai quitté les montagnes pour chercher un homestead", dit l'homme.

"C'est juste, la culture est meilleure. Vous êtes certain d'obtenir quelque chose, dit le premier ministre.

"Je suis unioniste", dit l'homme.

"Moi aussi", répondit Sir Wilfrid.

"Voici ma carte," s'exclama l'homme en la tirant de sa poche.

"Oh! ce n'est pas la peine, je le vois à votre figure," répondit en souriant Sir Wilfrid, et l'homme se retira en montrant sa carte de membre de la Fédération des Mineurs en s'en allant.

L'EGLISE DE SOREL

UNE légende est attachée à la construction de l'église de Sorel. La légende veut que Satan, sous la forme d'un petit cheval blanc aurait aidé à la construction; on l'employait à charroyer de la pierre qu'on faisait venir de Berthier. M. le curé Kelly avait défendu de laisser le cheval tremper ses lèvres dans l'eau; mais, un jour, ému de pitié, le charretier viola cette défense. Le petit cheval blanc disparut et on ne le revit plus.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Américain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.